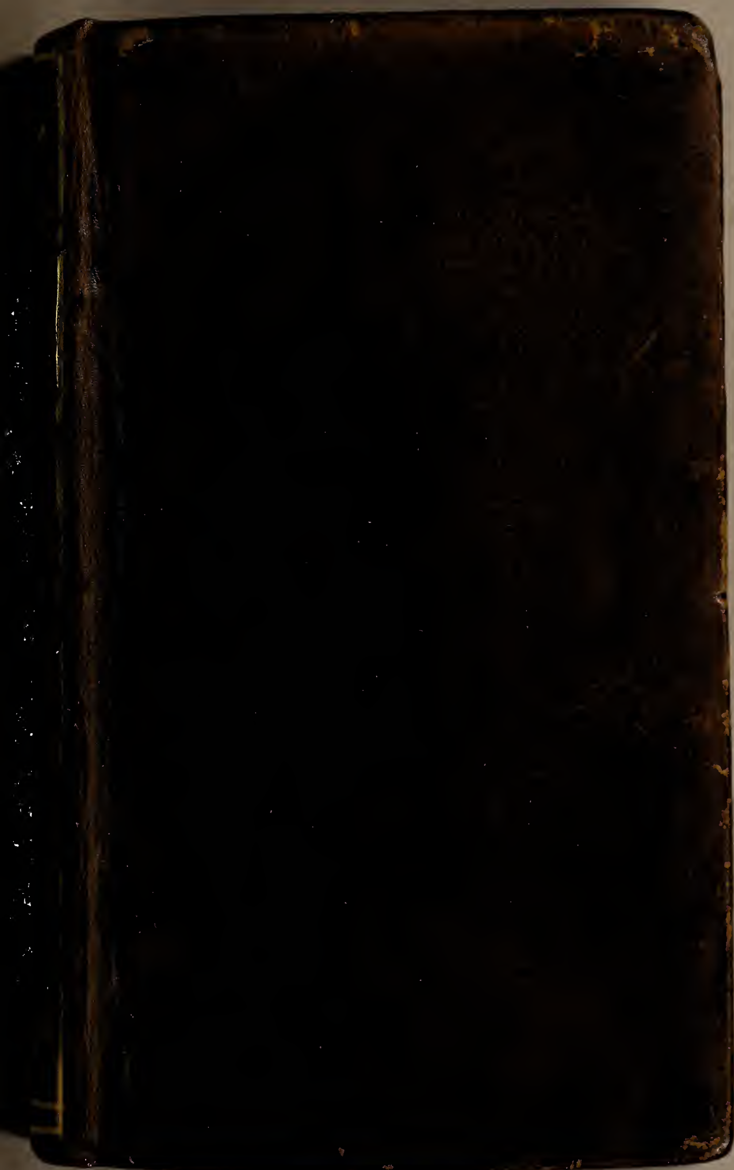




John Carter Brown.

HISTOIRE
DE
L'AMERIQUE
SEPTENTRIONALE.

CONTENANT

L'Hiſtoire des peuples Alliez de la Nouvelle France, leurs Mœurs & leurs Maximes, leur Religion, & leurs Interêts avec toutes les Nations des Lacs Superieurs, tels que ſont les Hurons & les Iſlinois, l'Alliance faite avec les François & ces peuples, la poſſeſſion de tous ces païs au nom du Roi; & tout ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable ſous Meſſieurs de Traci, de Frontenac, de la Barre & de Denonville.

Par Mr. DE LA POTERIE, &c.

TOME II.

Enrichie de Figures.



A PARIS,

Chez { JEAN-LUC NION, au premier Pavillon des quatre Nations, à Ste. Monique.
ET
FRANÇOIS DIDOT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à la Bible d'or. }

M. DCC. XXII.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.

CARTE Generalle de la NOUVELLE FRANCE

Terre de Laborador
partie de la Laborador
Lac des Assenipoils
Baye d'Huson
NOUVELLE FRANCE
Belle I.
Grand banc de
les 7. Isles
Golfe de
Isle de Terre neuve
Lac de Condé
CANADA
QUEBEC
S. Marie du Sault
Tadoussac
Miscou
Accadie
banc de l'Accadie
Plaisance
Cap de Raze
banc Jacquet
banc Vert
Terre neuve
Lac Frontenac
Lac d'Orleans
Pais des Iroquois
Baston
NOUVELLE ANGLETERRE
Nouvelle Yorck
MER DE LA NOUVELLE FRANCE ou de NORT
LA LOUISIANE
R. Onisconsing
R. des Illinois ou Seignelay
Crevecoeur fort
Cap S. Antoine
R. Ouabache
Cap Rouge
Masorittes
Chigâcha
FLORIDE
Baye de Spiritu Sancto
Isle Bermude
Partie des Isles Antilles
Is. Lucaioneque
Canal de bahama
Mines de Ste. Barbe
Partie de Californie
Mer Vermeille
NOUVELLE ESPAGNE
Embouchure de Missicipi
Baye de S. Louis
GOLFE DE MEXIQUE
Isle de Cuba
Archipelague du Mexique
S. Dominque
Jamaique
Porto Rico
S. Christophe
la Martinique
Mexico
Merida
Is. Nitblada
MER DE SUD
St. Jago de Guatimala
Vera paz
Truxillo
Vallado lit



HISTOIRE DES PEUPLES SAUVAGES, ALLIEZ DE LA NOUVELLE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Opinion des Sauvages sur la Creation du Monde, sur celle de l'Homme & de la Femme.

QUOI que les Sauvages de l'Amerique Septentrionale vivent dans une entiere independance les uns des autres, qu'ils ne reconnoissent point de Souverain, & que chaque Nation soit comme une espece de petite Republique, ils ont tous neanmoins une veneration si parti-

culiere pour le Roi, qu'ils l'apellent le *Grand Onontio*, c'est à-dire la plus haute des Montagnes de la terre. Ceux que Dieu a appellé par sa grace à la lumiere de l'Evangile, ne peuvent assez loüer le zéle & la pieté de ce *Prince*, & ceux même qui sont encor ensevelis dans les tenebres du Paganisme, ne laissent pas d'en parler avec autant de respect que ses propres sujets. Le Commerce a apprivoisé ces Peuples, on les a attirez chez les François, & les François qui s'étoient insinuez dans leur esprit, ont penetré insensiblement dans leur païs. Tout nous est devenu facile à la suite du tems; l'union s'est cimenté de part & d'autre, on a pris leurs interêts communs, & ils sont devenus nos amis; on les a soûtenus dans leurs guerres, & ils se sont déclarez en notre faveur. De plus la Foi s'y est établie parmi quelques-uns par les soins des zelez Missionnaires, dans lesquels ils ont trouvé un esprit tout à fait desinteressé. Ils ont goûté peu à peu ce qu'ils leur ont enseigné; ils ont beaucoup diminué de leur ferocité naturelle, & sont devenus plus dociles & plus traitables.

Ceux qui n'ont pas encore été éclairez de la lumiere de l'Evangile, sont tout à fait dignes de compassion.

Dans la pensée qu'ils ont de la Crea-

tion du Monde, ils croyent & tiennent pour assuré qu'ils ont tiré leur origine des animaux, & que le Dieu qui a fait le Ciel & la Terre s'apelle *Michapous*, qui veut dire le Grand Liévre. Ils ont quelque idée du Deluge, & comme ils n'en peuvent déveloper le Mistere: voici quelle est leur creance telle qu'ils l'a debitent. Ils prétendent que le commencement du monde n'est que depuis ce tems-là, que le Ciel a été créé par Michapous, lequel créa ensuite tous les animaux qui se trouverent sur des bois flotans, dont il fit un Cayeu, qui est une maniere de Pont, sur lequel il demeura plusieurs jours avec eux sans prendre aucune nourriture.

Michapous, disent-ils, prévoyant que toutes ses creatures ne pourroient subsister long-temps sur ce Pont, & que son ouvrage seroit imparfait, s'il n'obvioit aux malheurs & à la faim, sur tout qui les menaçoient, & ne se voyant alors que maître du Ciel il se trouva obligé de recourir à *Michipissi*, le Dieu des eaux, & voulut emprunter de lui un peu de terre pour former des païs assez vastes, pour contenir toutes les creatures presentes & celles qui viendroient. Mais celui-ci jaloux de son autorité & de son Empire, n'avoit garde de faciliter un établissement

aux animaux qui feroient ſans doute la Guerre aux poiſſons ſes Sujets, il ne voulut point écouter la demande de Michapous, qui ſe trouva fort embaraſſé, ce qu'il fit qu'il propoſa aux animaux de députer un d'entre eux pour aller chercher de la terre au fond des eaux, les aſſurant qu'il les mettroit en repos, pourvû qu'il lui en aporta, dont il formeroit un grand monde, qui ſeroit le ſejour de toutes les creatures. Les animaux déja preſſez de la faim prévoyant leur perte inévitable s'ils demeuroient plus long tems ſans nourriture, toujours expoſez aux vagues des eaux qui venoient ſe briſer contre leur Pont, s'adreſſerent au Caſtor, auquel ils promirent toutes ſortes d'avantages, s'il vouloit ſuivre l'ordre de Michapous, & même qu'ils le reconnoîtroient pour maître de la terre & le premier de tous les animaux. S'en fut allez au Caſtor pour faire cette tentative ; il demeura longtems dans les eaux, mais inutilement, car il en revint à demi mort proche le Pont, ſur lequel les animaux le tirerent, cherchant dans ſes pattes & dans tout ſon corps s'il n'y auroit point de terre ou de ſables, ils n'en trouverent point, & ils jugerent de là qu'il n'avoit pû aller juſqu'au fond. Les animaux prierent enſuite la

Loutre de faire la même entreprise. Celle ci qui se connoissoit plus agile que le Castor, d'ailleurs jalouse de l'honneur de se voir la maîtresse des animaux, s'élance aussi-tôt dans les eaux, où elle demeura un jour entier. Ce retardement donna quelque esperance aux animaux; mais la Loutre ne fut pas plus heureuse que le Castor. Elle parut à côté du Pont sans mouvement, les pattes ouvertes. Ils la tirerent en cherchant autour d'elle s'ils appercevroient de la terre; n'en ayant point trouvé ils se representerent plus que jamais tous les *malheurs* dont ils étoient menacez lorsque Michapous qui vouloit leur faire connoître sa puissance, se servit du Rat musqué, auquel il commanda d'aller chercher de la terre au fond des eaux. Les animaux douterent qu'il pût réüssir dans une entreprise où le Castor & la Loutre, beaucoup plus vigoureux, avoient échoué. Cependant Michapous voulut se servir d'un si foible instrument pour faire éclater davantage son pouvoir. Le Rat musqué plongea dans l'eau, il s'y tint un jour & une nuit, & parut au dessus sans mouvement, une de ses pattes fermées. Vous aurez la vie dit aussi-tôt Michapous aux animaux; mais prenez garde de la lui ouvrir que vous ne l'ayez auparavant at-

tiré sur le Pont. Grands empressemens de la part des animaux autour du Rat musqué, c'étoit à qui chercheroit cette terre tant desirée; ils trouverent à la fin quelques grains de sable entre ses petits ongles qu'ils donnerent à Michapous, qui les dispersa sur le Pont, & les fit grossir de telle sorte, qu'ils furent convertis en peu de temps en une grosse montagne. Il commanda au Renard de tourner autour de cette montagne, l'assurant que plus il marcheroit & plus la terre s'agrandiroit. Il obeït, & s'aperçût effectivement qu'elle devenoit bien plus grande. Mais comme le Renard ne vit que de rapines, il jugea bien que s'il marchoit toujours, il auroit beaucoup plus de peine à trouver dequoi subsister, puisque sa proye seroit plus écartée, il retourna à Michapous & lui dit que la terre étoit assez vaste pour placer & nourrir tous les animaux. Michapous voulut voir lui-même son étenduë, il ne la trouva pas encore assez grande pour toutes les creatures. Il partit pour l'augmenter, & enfin ces Nations aveuglées croyent qu'il tourne depuis ce temps autour de la terre, qu'il agrandit incessamment, & disent qu'il est actuellement dans les campagnes du Sud, & dans les Forêts du Nord, aux extrêmitez de la terre, où il l'augmente.

Si les Sauvages entendent quelquefois de grands bruits dans les montagnes, ou qu'ils voyent dansl'air des *feux* extraordinaires, ils disent que c'est Michapous qui passe, lequel prend soin de ses creatures & les engage à se ressouvenir de lui, d'où il arrive qu'ils emplissent dans le moment leurs pipes de tabac dont ils lui offrent la fumée en Sacrifice, invoquant son secours pour la conservation de leurs Familles.

Voici encore de quelle maniere ces peuples debitent leurs rêveries.

Les animaux vivoient dans une bonne intelligence pendant que Michapous demeuroit avec eux ; mais si-tôt qu'il les eut quittez, le divorce se mit parmi eux, & les plus forts devorerent les plus foibles.

Cette mes intelligence leur fit prendre chacun leur parti dans les lieux écartez. Ils multiplierent en peu de temps la terre & elle fut remplie de toutes sortes d'especes d'animaux, ainsi que de toutes sortes de poissons.

Aprés que Michapous eut fait la visite de son Empire, il retourna aux animaux pour donner un païs à chaque espece ; mais il fut bien surpris de trouver une Guerre entre eux.

Cette division lui déplût, il les en punit par des maladies qu'il leur envoya, &

réſolut pour les châtier avec plus de ſeverité de créer les hommes, qui auroient une autorité abſoluë ſur eux.

La mortalité fut grande parmi les animaux & de leur cadavre * Michapous forma les hommes ,dont le langage ſe trouva auſſi different que toutes les eſpeces de ces animaux. Ces hommes voyant la quantité d'animaux dont la terre étoit remplie jugerent bien qu'ils étoient deſtinez pour leur uſage, ils inventerent des arcs & des fléches, ils s'en ſervirent pour les pourſuivre à la chaſſe ; & ils s'en rendirent bien-tôt maîtres.

Ces hommes aprés avoir fait pluſieurs courſes ſe trouverent acablez du ſommeil, & s'étant réveillez ils aperçûrent une grande & une petite trace d'hommes, & il y en eut un qui eut la curioſité de la ſuivre, & il découvrit peu de temps aprés une grande cabane, dans laquelle étoit Michapous qui lui donna une femme, & leur indiqua à tous deux un païs pour habiter ; il preſcrivit à l'un & à l'autre la maniere dont ils devoient ſe comporter, l'homme étant le plus fort devoit s'occuper à la chaſſe & à la pêche. Et la femme devoit filer, abatre du bois, ſecher & aprêter les poiſſons & les viandes, faire la cuiſine & ſervir ſon mari.

* Creation de l'Homme.

Les autres voyant que ce premier ne revenoit pas, partirent alternativement pour ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Ils trouverent Michapous qui leur fit la même choſe qu'au premier. Il leur donna donc un pouvoir ſur tous les animaux ; mais il leur dit qu'il les avoit créez pour mourir, & qu'il leur préparoit aprés la mort un lieu au bout de la terre où ils joüiroient de toutes ſortes de plaiſirs, & où ils ſeroient eſtimez & conſiderez ſelon les vertus & les bonnes actions qu'ils auroient pratiquez dans cette vie.

Les animaux qui ſe voyoient chaſſez & pourſuivis des hommes, firent toûjours tous leurs efforts pour éviter de tomber entre leurs mains.

Les hommes vécurent pendant quelques ſiecles fort paiſibles avec leurs femmes, faiſant bonne chere ; ils en eurent pluſieurs enfans qui ſe marierent, le grand nombre les obligea de ſe répandre & d'habiter un plus grand païs de chaſſe * & quelques chaſſeurs qui ne ſe connoiſſoient pas s'entretuërent dans leur rencontre, les parens voulant venger la mort de leurs parens, tuërent les meurtriers ; la guerre ainſi s'alluma peu à peu entre eux, & a continué juſqu'à preſent.

* Origine de la Guerre.

Telle eſt l'opinion ridicule de la plûpart des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, du moins de ceux dont je parlerai dans la ſuite. Quoiqu'ils n'ayent qu'une idée confuſe de leur origine, ils la croyent cependant veritable : & quelque peine que puiſſent prendre les Miſſionnaires pour les retirer de leurs aveuglemens : il y en a encore beaucoup qui ne peuvent s'empêcher de croire à Michapous, & de l'adorer comme Dieu du Ciel & de la terre, le premier & le maître de tous les autres eſprits, car ils croyent qu'il y a encore d'autres Divinitez, le Soleil, la Lune, & le Tonnerre en ſont du nombre. Michipiſi eſt en grande veneration parmi eux, c'eſt le Dieu des eaux qui excite ou appaiſe les tempêtes. Meteomek le Dieu des glaces. Mais les Dieux qu'ils invoquent à tout moment & avec plus de ferveur ſont les Diables, & tous les Eſprits de l'Enfer, qu'ils craignent & croyent être tout puiſſans pour leur faire du mal. Je ne parle point d'une infinité d'autres petites Divinitez. Ils ont particulierement les Dieux du Songe qui leur ſont propices, ou funeſtes, dans la guerre, la chaſſe & la pêche. Lors qu'ils font quelques entrepriſes il faut qu'ils rêvent auparavant, & la choſe qui la premiere ſe preſente à leur imagi-

ſtation, devient l'objet de leur adoration. Ils ſont quelquefois dix à douze jours ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'ils ayent rêvé à quelqu'une de ces divinitez qui ſont l'Ours, le Leopard, le Bœuf, la Couleuvre, & la Loutre. Auſſi leur cerveau étant vuide, forme bien des chimeres, qui pour l'ordinaire ont du raport à leurs inclinations. Tous les autres animaux qu'ils ſe figurent dans leurs ſonges, n'ont aucun pouvoir, & ſont même incapables de les engager à executer aucun deſſein. Ils font ordinairement des feſtins qu'ils offrent à leurs Divinitez avec beaucoup de Religion. S'ils éternuent, ils remercient celle qui leur vient dans le moment à l'eſprit, & s'ils fument ils lui en offrent la fumée.

Il n'y a aucune ſtabilité dans leur croyance, car pour une pipe de tabac ils conſentent à tout ce qu'on leur dit. Un preſent accepté ou un bon repas fini, ils retournent à leurs premieres erreurs. Ils s'accommodent à tout. S'ils voyent qu'on les pouſſent un peu trop loin, ils diſent que nous n'avons pas d'eſprit, & que nous n'entendons pas l'affaire. Je me ſouviens que m'entretenant avec un Montagnais (peuple de la riviere de Sagnai à Tadouſſac, à quarante lieuës de Quebec, vers

l'embouchure du fleuve de S. Laurent) il me fit une plaisanterie sur l'idée que je voulois lui donner du veritable Dieu qui avoit créé toute chose. Ce Sauvage me dit qu'il voudroit bien le connoître pour sçavoir s'il auroit le pouvoir de lui donner des Castors & des Orignaux, tant il est vrai que le cœur de tous ces peuples est terrestre, comme ils vivent dans la liberté & dans l'indépendance, il n'est pas surprenant qu'ils suivent tous les mouvemens de cette Nature libertine, ils sont trop attachez à la Poligamie & à toutes leurs passions pour n'en pas suivre les déreglemens.

Michapous est le Dieu * qu'ils respectent davantage. Ils font des festins à son honneur, dans lesquels on est obligé de manger toutes les viandes jusqu'aux os, & c'est ce qu'ils apellent festin à tout manger.

S'il est d'Ours il y a trois personnes dont les portions sont beaucoup plus fortes que celles des autres, il faut qu'ils mangent tout ce qu'on leur presente : s'ils ne peuvent en venir à bout, c'est un mauvais présage pour le Maître du festin qui doit s'attendre à quantité de traverses dans ses entreprises, ou qu'il y aura de la mortalité dans la Famille. Les Conviez ne ser-

* Le Dieu Michapous.

ſervent point de coûteaux, & ne s'eſſuyent les mains d'aucun linge, s'ils mêlent quelqu'autre Divinité avec Michapous il faut qu'ils s'eſſuyent les mains avec de l'herbe, & les os des animaux qui ont composé le Feſtin ſont attachez à un poteau qu'ils dédient & conſacrent à la même Divinité, particulierement ceux des Ours, des Chiens & des Caſtors. Quand ils ont pris les Caſtors dans des pieges ils ont grand ſoin de ne les point faire boüillir à gros boüillons, de crainte qu'il n'en tombent dans les cendres, car ils croiroient ne pouvoir plus prendre de Caſtors.

De plus ils élevent des poteaux qu'ils peignent de rouge, pour y attacher les victimes. On immole les Chiens au Soleil. Ce ſont les holocauſtes qu'ils croyent pouvoir fléchir plus aiſément les Dieux, lorſqu'ils veulent aller à la chaſſe, ils joignent à ces Sacrifices des peaux paſſées de Chevreüils ou d'Orignaux. S'ils vont en guerre ils attachent à un poteau des fléches peintes de rouge, avec un arc, & font un feſtin dans lequel ils font toutes ſortes d'invocations, recommandant leurs entrepriſes & leurs familles à leurs Dieux. Lorſqu'ils font des Feſtins ſolemnels ils leur dreſſent des Autels. Ils chantent une nuit entiere des chanſons à leur honneur, qu'ils com-

posent sur le champ, & il n'y a point d'animaux ni de creatures sur lesquels ils n'en ayent fait quelques-unes; ils mettent sur ces Autels des peaux d'Ours & de Loutres, dont les têtes se peignent avec une terre verte, dont ils se peignent aussi le visage. On doit pour lors tout manger & avaler tout le boüillon; s'il en reste il faut qu'il soit consommé par le feu.

CHAPITRE II.

Le Calumet de Paix où de Guerre, les mesures qu'ils prennent quand ils vont à la Guerre, & comment ils traitent leurs Prisonniers.

L'On peut dire que tous ces Peuples sont extrêmement superstitieux dans leur Religion, dans leurs manieres, & dans la Ceremonie du Calumet.

Ganondaoé, en langue Iroquoise *Paogan*, chez les autres Sauvages, & parmi les François le Calumet, du mot de Chalumeau, nom Normand, est quelque chose de si misterieux, qu'ils disent que c'est un present que le Soleil a envoié aux hommes pour établir & confirmer la Paix parmi eux. Quiconque viole un Calumet doit perir;

& il s'attire en même tems l'indignation des Dieux qui ont laiſſé le pouvoir au Soleil d'éclairer la terre, & ne peuvent ſouffrir qu'un perfide faſſe rien de contraire au Calumet qui eſt le gage de la Paix. Quoiqu'en effet le Calumet * ſoit le ſimbole de la Paix parmi eux, il ſert neanmoins pour la Guerre. Lorſqu'une Nation l'a porté, ou laiſſé chez une autre, ſi elle eſt attaquée d'ailleurs, celle qui s'eſt unie par ce Calumet, doit prendre ſes interêts & venger ſes morts; le Calumet demande donc beaucoup de ceremonies.

Les Sauvages du Sud & de l'Oüeſt s'en ſervent particulierement lorſqu'ils ſe trouvent dans un combat ſanglant, ſi quelque mediateur preſente le Calumet, ils font auſſi-tôt ſuſpenſion d'armes. Si les deux partis l'agréent, & qu'ils fument avec le Calumet, tout eſt calme, & l'on ſe retire de part & d'autre. Il leur eſt cependant permis de le refuſer : en ce cas, on ſe remet au combat plus que jamais, ſans avoir violé le droit du Calumet. C'eſt un lien ſi Sacré parmi ces peuples, qu'ils ne peuvent ſe donner des preuves plus convaincantes de l'eſtime qu'ils ont les uns pour les autres qu'en ſe le preſentant.

C'eſt une maniere de Pipe fort longue

* On explique ce que c'eſt que le Calumet.

de pierre srouges, enjolivée de têtes de Pic-bois, de Canards-branchus, qui ſe perchent ſur les arbres, dont la tête eſt de plus belle écarlate qui ſe puiſſe voir, & d'autres beaux plumages. Ils ſuſpendent au milieu du bâton des plumes d'aîles d'un oiſeau qu'ils apellent *Kibou*, qui eſt un veritable Aigle, d'une groſſeur differente de ceux que nous voyons en Europe. Les plumes de leurs aîles ſont griſes & blanches, & ils les peignent en rouge, dont ils font des éventails qu'ils ſuſpendent au bâton du Calumet. Quand ils en voyent dont les plumages ſont peints de rouge, c'eſt une marque qu'ils offrent du ſecours; lorſqu'ils ſont blancs & gris, c'eſt la marque d'une Paix profonde, & d'un ſecours non ſeulement à ceux à qui ils preſentent le Calumet; mais à tous leurs Alliez. S'ils peignent un côté de ces plumes en rouge & que l'autre ſoit au naturel gris & blanc, ils déclarent par là qu'ils ne veulent avoir aucun ennemi du côté que regarde la couleur blanche & griſe; mais qu'ils veulent la guerre du côté qu'eſt tourné le rouge. Ils ne font aucunes entrepriſes conſiderables qu'ils n'ayent auparavant danſé le Calumet. Ils font même ſcrupule de ſe baigner au commencement de l'Eté, ou de manger des fruits nouveaux, qu'aprés

l'avoir fait. Cette danſe eſt donc trés celebre, ſoit pour affermir la Paix ou ſe réünir pour quelque grande guerre, ſoit pour une réjoüiſſance publique, ou pour faire l'honneur à une Nation que l'on invite d'y aſſiſter. Ils l'a font auſſi à la reception de quelques perſonnes conſiderables, comme s'ils vouloient lui donner le divertiſſement du Bal.

La Ceremonie ſe fait l'Hiver dans une grande cabane, & l'Eté en raſe campagne. La Place étant choiſie on l'environne de branches d'arbres pour mettre tout le monde à l'ombre. On étend au milieu de la Place une grande natte de jonc, peinte de diverſes couleurs, qui ſert de tapis pour mettre avec honneur le Dieu de celui qui fait la danſe, car chacun a le ſien qu'ils apellent leur Manitou. C'eſt un ſerpent, un oiſeau, une pierre, ou autre choſe ſemblable qu'ils ont rêvé en dormant. On poſe le Calumet à la droite de ce Manitou, en l'honneur de qui ſe fait toute la Fête, & l'on met à l'entour en maniere de trophée, des maſſuës, des arcs, des fléches, des carquois, des caſſetêtes, ou haches d'armes.

Tout étant diſpoſé & l'heure de la danſe approchant pour chanter, les hommes & les femmes qui ont les plus belles voix

prennent la place la plus honorable ; tout le monde vient ensuite se placer en rond sous les branches ; mais chacun en arrivant doit saluër le Manitou, ce qu'il fait, en fumant & rejettant de la bouche sa fumée sur lui ; comme s'il lui offroit de l'encens.

Le principal Acteur va d'abord avec respect prendre le Calumet, & le soûtenant des deux mains il le fait danser en cadence, s'accordant à l'air des chansons. Il lui fait faire des figures bien differentes. Tantôt il le fait voir à toute l'Assemblée, se tournant de côté & d'autre : tantôt il le presente au Soleil, comme si il le vouloit faire fumer ; & tantôt il le panche vers la terre. Quelquefois il lui étend les aîles comme pour voler, & quelquefois il l'aproche de la bouche des Assistans pour fumer ; tout cela se fait en cadence, & c'est comme le premier Acte.

Le second consiste en un Combat qu'il fait au son d'une espcce de tambours, qui tantôt succedant aux Chansons, & tantôt s'y mêlant, forme assez de plaisir.

Cet Acteur fait signe à quelque jeune Guerrier de venir prendre les armes qui sont sous la natte, & l'invite à se battre au son des tambours. Celui-ci armé d'un Arc, de Flêches, & d'une Hache-d'arme, commence un Duel contre l'autre, qui n'a

point d'autre deffence que le Calumet. Ce ſpectacle ne laiſſe pas d'être aſſez agreable, ſur tout ſe faiſant toûjours en cadence; car l'un attaque, l'autre ſe défend; l'un porte des coups, l'autre les pare; l'un pourſuit, l'autre s'enfuit: Et celui-ci faiſant volte-face fait reculer ſon ennemi. Ce qui eſt de particulier eſt qu'un ſeul fait quelquefois ſi bien les deux perſonnages avec meſure, & à pas comptez, au ſon des voix & des tambours, que cette danſe pourroit paſſer pour une aſſez belle entrée de Balet en France.

Le troiſiéme conſiſte en un grand Diſcours que fait celui qui tient le Calumet; car le Combat fini il raconte les Batailles où il s'eſt trouvé, les Victoires qu'il a remportées, & les Priſonniers qu'il a faits. Celui qui préſide à la Danſe lui fait preſent d'une belle robe de Caſtors, ou de quelque autre choſe; & l'ayant reçû il va preſenter le Calumet à un autre, celui-ci à un troiſiéme, & ainſi de tous les autres, juſqu'à ce que tous ayent fair le même devoir: le Preſident fait preſent du Calumet à la Nation que l'on a prié à cette Ceremonie, pour marque de la Paix qui ſera entre les deux Nations.

Voici quelqu'une des Chanſons qu'ils ont coûtume de chanter: ils leur donnent

co gue a gue a Oüa .

ban no gue min ti ga mi

ta de pi ni pi ni .

tie at chit cha le ma chi

mi man ba mi ctan de .

mi etan de pint pi ni he

at chit cha sca go be he he he .

loignez quelquefois à plus de cent lieuës ; mais quand ils ont résolu une marche generale, les préparatifs se font avec éclat. Ce ne sont pour lors que festins, sacrifices & victimes immolées, les femmes mêmes & les filles se prostituent aux hommes pour les engager à la Guerre & à n'épargner dans le combat qui que ce soit, l'on fait quantité de presens aux Guerriers, ausquels on paye par avance les chevelures qu'ils doivent ravir aux ennemis. Les Sauvages enlevent la chevelure des gens qu'ils prennent.

Tous ces préparatifs se font l'espace de deux à trois mois. Le Chef de Guerre chante toutes les nuits sans dormir, il jeune d'un jour à l'autre; il fait sa chaudiere à part, il fait un festin solemnel avant son départ, où peuvent assister autant d'hommes qu'il y en a dans le Village. Il attache aux perches de sa Cabane plusieurs Chaudieres, Celiers de porcelaine, Fusils & des marchandises. Il fait une harangue par laquelle il en destine au Village, & d'autres comme les prix qu'il doit distribuër aux premiers qui découvriroit l'ennemi, en tuëront ou feront des prisonniers. Le Village lui fait reciproquement d'autres presens pour son voyage, comme quelques chaudieres, des souliers, une ceinture & un tour de tête.

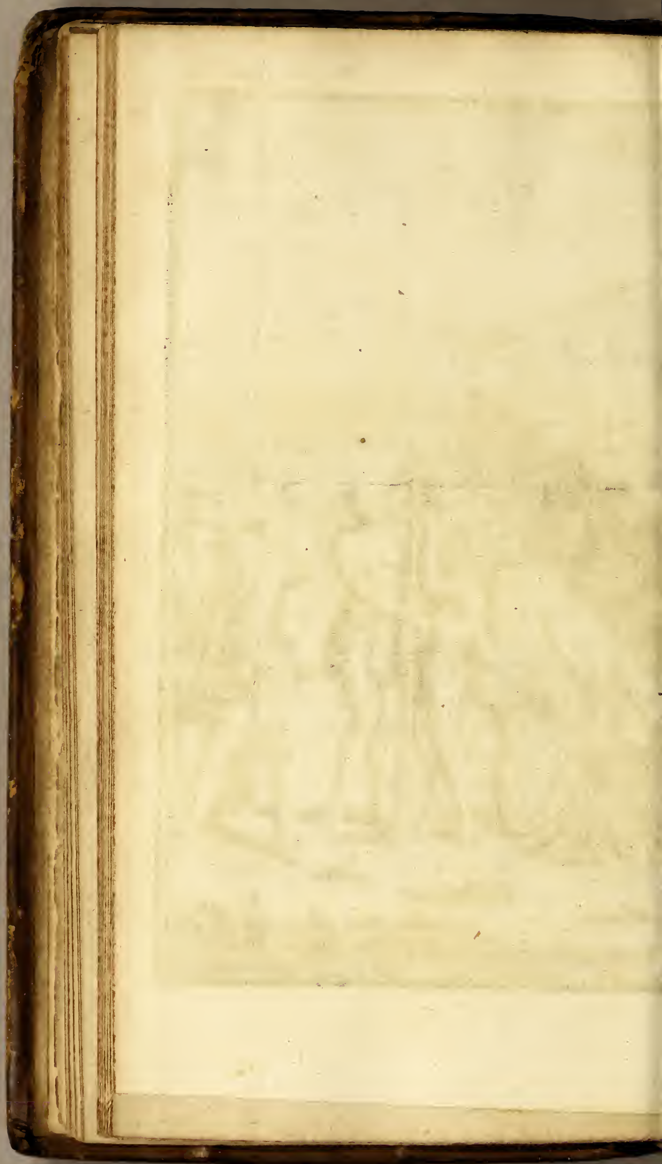
Les Sauvages enlevent la chevelure de gens qu'ils prennent en arrachant la peau de dessus le crane, dont ils se font une espece de trophée.

Les Sauvages qui ont l'usage des canots partent le jour; le Chef les fait arrêter devant le Village, fait sa harangue aux Vieillards, leur déclare à peu prés le temps de son retour, & se mettant en marche il chante sa chanson de mort, qui sont autant d'expressions remplies de fureur; il déclare qu'il abandonne son corps au sort de la Guerre. Cette même chanson se renouvelle jusqu'à ce qu'il ait fait coup, ou qu'il ait relâché de son entreprise. Pendant ce temps il jeûne tous les jours, ne mangeant que le soir. Son visage est tout *mataché* de noir, & il mange seul. Ils emmenent ordinairement avec eux des concubines pour amuser la jeunesse, afin de banir de leurs esprits le ressouvenir qu'ils ont d'avoir quitté leur Patrie. Lorsqu'ils sont proche du païs ennemi, ou sur ses limites, ce Chef fait découvrir sa marche par des découvreurs, qui marchent devant ou sur les aîles, de maniere que le corps de bataille ne puisse être surpris que du côté de l'arriere-garde. Ceux-ci ne font point de feu lorsque l'on rencontre l'ennemi, il se fait des Sassakoués

qui font des cris & des hurlemens pour l'effrayer. Le Combat fini ils s'en retournent avec précipitation ; s'ils tuent ils enlèvent les chevelures ; s'ils perdent de leurs gens, & qu'ils foient maîtres du champ de bataille, ils les brûlent pour cacher leur perte. S'ils font des prifonniers, ils les lient dans les canots & leur mettent dans la main une baguette de fept à huit pieds de long, toute couverte de peaux de fignes, ornée de bouquets de plumes blanches. Quand ils font à terre ils plantent ces baguetes auprés des Captifs qu'on lie à des piquets par les pieds, les mains, le col, & le milieu du corps. Lorfqu'ils font prêts d'arriver au Village, ils détachent un canot la nuit pour faire fçavoir le jour de leur arrivée & le fuccés de la Guerre. Etant à la vûë ils font des décharges de Fufils, & du plus loin que l'ou peut les entendre, ils font autant de cris qu'ils ont tué ou pris d'ennemis. Si les Canots abordent le Village, ils font tenir debout les prifonniers qui tiennent leur baguette en main. Les Vieillards fe trouvent au rivage pour recevoir les Guerriers, qui avancent avec poids & mefure. Le Chef de Guerre fait une harangue devant que de mettre pied à terre, par laquelle il fait un recit de tous les évenemens de fa cam-

pagne, ces Vieillards l'en congratulent; enfin lorſque tous ces Canots abordent terre, quelques Députez ſe mettent à l'eau pour faire débarquer les priſonniers que ceux du Village reçoivent en haye, avec une ſaluë de coups de bâtons. Les Guerriers débarquent aprés tout nuds & abandonnent au pillage les canots & toutes leurs dépoüilles. On fait chanter les priſonniers dans une place où ils attendent leur deſtinée. Auſſi-tôt que le Conſeil les à diſtribuez aux familles, ceux qui en deviennent les maîtres, ont droit de vie ou de mort ſur eux. Si le caprice veut qu'ils ſoient condamnez à mourir on les attache à un poteau ou on allume un grand feu, dans lequel on fait ranger des inſtrumens de fer qu'ils paſſent ſur le corps depuis les pieds juſqu'à la tête, comme ſi ils vouloient appliquer quelque peinture ſur un tableau. Si le priſonnier que l'on brûle eſt un homme courageux, il chante au milieu des tourmens, il ſe moque ſouvent de ceux qui ſont ſes boureaux, leur reprochant qu'ils n'entendent rien à brûler un homme. Mais dés lors que quelqu'un verſe des larmes ou témoigne quelque ſentiment de douleuri, ls font des cris & des huées en dériſion, lui reprochant qu'il n'eſt pas homme, & lui diſent qu'un Guer-
ri





rier ne doit jamais gémir, les pleurs étant le propre des femmes. Aprés qu'on l'a bien grillé on lui enleve la chevelure qu'on laisse pendre par derriere, & on lui aplique sur la tête une écuelle pleine de sable brûlant pour lui étancher le sang. On le délie du poteau, & on le conduit à coups de pierre le plus que l'on peut du côté du Soleil couchant, qu'ils regardent comme le lieu que doivent habiter les ames lors qu'on est mort, c'est à qui coupera quelques morceaux de sa chair pour en faire des grillades, tout le monde court la nuit à droite & à gauche avec des bâtons, dans toutes les cabanes du Village, frappant tous les coins & recoins pour chasser son ame qui pourroit à ce qu'ils croyent s'être cachée pour en tirer vengeance. Cette execution faite ils celebrent quelques jours aprés une Fête solemnelle, dans laquelle ils font de grands festins & des danses. Les Guerriers distribuënt pour lors à leurs amis les chevelures qu'ils ont apportées de la Guerre, ils attachent à cette chevelure en façon de corcelets un colier de porcelaine qui represente le corps de celui qui a été tué, & on les porte en cadence au milieu de l'Assemblée.

Les Sauvages qui n'ont pas l'usage des canots, observent les mêmes Coûtumes,

à la reserve du départ de Guerre qu'ils pratiquent la nuit, de crainte que leurs ennemis ne les apperçoivent, s'imaginant qu'ils leur sont comme invisibles dans leur approche.

Les Guerriers sont récompensez selon leur merite ; le Chef de guerre leur distribuë des presens, principalement à ceux qui ont tué ou fait des prisonniers. Quand tout est fini ils mettent dans la place ou sur le bord du rivage d'autres prix, pour ceux qui ont encor, à ce qu'ils disent, les mains ensanglantées. Tout le Village assiste à cette derniere Ceremonie. Ceux qui ont tué semblent venir à la dérobée pour les enlever ; ce qu'ils ne peuvent faire cependant sans être vûs. Quand ils ont touché ce prix, ils s'enfuyent le plus vîte qu'ils peuvent. Ce sont pour lors de grandes acclamations. Ils sont obligez de retourner trois fois. On ne leur fait rien quand ils viennent ; mais lorsqu'ils retournent c'est à qui leur jettera de petites pierres qui ne laisse pas de leur faire mal parce qu'ils sont nuds, & lorsqu'ils ont touché le prix pour la troisiéme fois, leurs Sœurs ou quelques Parentes l'enlevent & le portent à la Cabane.

Le prisonnier étant assez heureux d'avoir la vie est adopté, en même-tems on

e conduit pour cet effet au bord de l'eau, où il est lavé & bien essuyé, pendant que es femmes & les filles pleurent d'un côté a mort de celui dont il remplit la place, & que de l'autre les hommes chantent. Ils e couvre des plus beaux habits qu'ils peuvent trouver, comme une robe de castors toute neuve, ou d'une de couleur d'écarlate. Il devient donc parent de la famille à qui il a été donné, & il arrive quelquefois que si celui qui a été tué, en étoit Chef, il le devient aussi, lors qu'on lui trouve assez de valeur. S'il en étoit fils, il est tenu pour fils, & on cherche à le marier, afin de l'engager de rester avec les parens, & de ne pas deserter.

CHAPITRE III.

Mariage des Sauvages.

LA maniere dont un Amant fait paroître à sa Maîtresse l'estime qu'il à pour elle lors qu'il la regarde en vûë du Mariage, est extrémement bizare.

Les petits entretiens familiers ne se font que la nuit, en presence de quelques amis; l'Amant entre dans la cabane de la Fille, qui n'est fermé ordinairement que

d'une peau volante, il va d'abord aux charbons du foyer, qu'il trouve avec de la cendre ; il allume une buchette de bois, & s'approchant de sa Maîtresse il lui tire le nez par trois fois pour l'éveiller, ce qui est une formilité essentielle : tout se passe avec bien-seance, sans que la Fille lui disent aucunes paroles, Ces sortes de témoignage d'amitié durent prés de deux mois, avec beaucoup de circonspection de part & d'autre. Lors qu'il est assuré de sa Maîtresse il en parle à son Pere, où à son plus proche Parent, qui va trouver la nuit celui de la Fille ; il l'éveille, allume sa pipe qu'il lui presente ; & en fait la demande pour son Fils. Ce Pere lui fait réponse qu'il le communiquera à sa famille.

Le Pere du jeune homme ayant sçû ses derniers sentimens dans une seconde entrevûë, fait assembler tous les Parens, & leur déclare qu'il marie son Fils ; pour lors ils apportent dans sa cabane le plus de marchandises qu'ils peuvent pour sa dotte. La Mere du Garçon en porte une partie à celle de la Fille ; & c'est en ce moment que sa Mere lui dit qu'elle l'a marie à un tel ; il faut que cette Fille y consente sans replique, il est même de son honneur de le faire. Et par un abus étrange les Peres, les Meres, & les Freres aînez, peu-



vent proſtituër leurs Filles : car ſon corps, diſent-ils, n'eſt pas à elle mais à ſes Parens, pour en diſpoſer comme ils le jugeront à propos. Cette Femme qui a reçû ces preſens les diſtribuë à toute la Famille, lui donnant avis de cette nouvelle Alliance. Chacun contribuë aprés à la dotte de la Mariée. Les Sœurs du jeune homme, accompagnées de la Mere, apportent au bout de huit jours les reſtes des preſens. On habille la Mariée le plus proprement que l'on peut, on lui graiſſe ſes cheveux avec de l'huile d'Ours, & l'on apporte devant elle une partie de toutes ces marchandiſes, elle en prend autant qu'elle peut, & ſuit ſa belle mere qui lui ôte tous ces ajuſtemens qu'elle donne à ſes Filles, qui lui donnent en échange les leurs & une chaudiere. Elle retourne chez ſon Pere, ſes propres Sœurs la deshabillent auſſi, qui lui donnent leurs propres habits. & l'ajuſtent comme elles le jugent à propos : la Mere lui donne une charge de bled d'Inde (bled de Turquie) qu'elle apporte à ſon Mari, qui lui ôte encore ſes habits. Ce ne ſont qu'allées & venuës pendant toute la journée. Enfin la belle Mere lui donne pour tout bien une méchante peau pour habits, ſans autres ornemens. L'on partage enſuite dans les deux Familles

tous les preſens de la dotte.

Il ſeroit aſſez difficile de croire juſques à quel excés peut aller la continence d'un Sauvage, qui eſt quelquefois ſix mois ſans connoître ſa nouvelle Epouſe, le pouvant ſelon les Loix quatre jours aprés le Mariage. Il ſe perſuade que cette moderation eſt le témoignage le plus autentique de l'eſtime qu'il puiſſe avoir pour elle, puiſque il n'enviſage que la ſeule ſatisfaction de s'allier dans une Famille. La Mariée retourne ſans rien dire au bout de l'an chez ſa Mere, qui devient maîtreſſe de la Chaſſe, de la Pêche, & de tout ce que peut avoir ſon Gendre Celui-ci qui ne la trouve plus chez lui juge bien où elle eſt, il l'a va trouver quand il croit à peu prés que tout le monde dort, mais le beau Pere & la belle Mere qui ſe doutent bien qu'il ne manquera pas de venir, ſont au guet pendant que leur Fille repoſe proche le feu. Le Marié n'eſt pas ſi-tôt entré qu'il connoît que ce feu lui eſt deſtiné; il s'aſſiet auprés de ſa Femme. Le beau Pere qui ſe leve avec indifference, remplit ſa pippe & la lui donne à fumer. La belle Mere d'un autre côté apporte un plat de viande à ſes pieds, qu'il mange ſans rien dire, ſe tenant aſſis comme un Singe. Il demeure pendant deux ans auprés de ſon beau Pe-

, & ſa Pêche, ſa Chaſſe, & tout le commerce qu'il peut faire appartient à la belle mere.

Les nouveaux Mariez ſe parlent peu le jour, ou s'ils le font ce n'eſt qu'en grondant; ils diſent que la pudeur demande cette bien-ſeance. Lors que le Gendre a paſſé deux ans chez le Pere il tient ſon ménage à part, à moins qu'il n'ait envie d'obtenir encore ſa belle Sœur pour ſeconde Femme. Le mari ne doit & n'oſe prendre d'autre Femme que de la part des Parens du beau Pere, qui lui peut donner encor deux autres de ſes Filles: s'il n'en à pas la belle Mere adopte quelque Fille qu'elle a acheptée bien cher, ou lui donne ſes Niéces. Le ſeul interêt qui domine parmi les Sauvages les entretient dans cette coûtume, parce que tout ce qui eſt au Gendre revient à la belle Mere; & s'il prenoit une ſeconde Femme dans une autre Famille elle auroit le même droit, de ſorte qu'il eſt de l'avantage des premiers de ménager toûjours ſes bonnes graces. La premiere Femme à des prerogatives que l'autre n'a pas, & il ne faut pas s'étonner ſi la jalouſie regne entre ces deux Femmes, quoi qu'elles ſoient ſouvent Sœurs elles en viennent quelquefois aux mains & aux coûteaux: les Familles s'en

mêlent & il y a souvent du sang répandu, pendant que le Mari juge des coups d'un grand sang froid : cela lui fait même plaisir, parce qu'il dit que c'est une marque que ses Femmes l'aiment.

Les Sauvages ont beaucoup d'attache pour leurs Enfans, principalement pour les Filles, qu'ils regardent comme l'apui & le soûtient des Familles.

Lors qu'une Femme est attaquée d'une maladie ordinaire à son sexe, l'on éteint tous les feux de la cabane, on nettoye le foyer, l'on en jette toutes les cendres & l'on en allume de nouveaux avec une pierre à fusil, elle est obligée de demeurer dans une cabane separée, n'osant entrer dans la premiere pendant huit jours. La premiere fois que cette incommodité arrive à une Fille elle est trente jours sans voir personne que quelques femmes qui ont soin d'elle. Lors qu'une femme se trouve enceinte elle n'a plus de commerce avec son mari, jusqu'à ce que l'Enfant ait deux ans. Lors qu'elle est prête d'accoucher on lui construit une méchante cabane qui ne l'a met guere à l'abri du mauvais temps ; elle y demeure trente jours, si c'est d'un premier Enfant elle reste quarante. Cependant lors qu'elle est en danger de mort elle revient dans sa cabane

ais aprés qu'elle est rétablie, où si elle
enoit à mourir, on abat cette cabane
ue l'on transporte dans un autre endroit.

CHAPITRE IV.

ccupations des petits Sauvages. La chasse de l'Ours.

Es Sauvages élevent insensiblement
leurs Enfans à de petits exercices la-
rieux ; la Chasse est d'abord l'unique
jet de leurs occupations. Ils se servent
flêches jusqu'à l'âge de quinze ans, &
musent aux Oiseaux & aux Ecureuils.
ors qu'ils sont dans un âge un peu plus
ancé on leur fait faire des Voyages éloi-
ez pour les rendre capables de faire sub-
er un jour leurs familles par la Chasse.
oisiveté ne régne point parmi eux : la
hasse la plus considerable qu'ayent les
uvages est celle de l'Ours, qu'ils regar-
nt comme une Divinité. Ils font des
rtis de trente hommes pour y aller ; le
ef qui les commandent les prie par plu-
urs nuits de venir chanter dans sa ca-
ne la chanson de l'Ours : chaque animal
chaque Divinité â sa chanson particu-
e. Le Chef se *matache* le visage &

jeûne plusieurs jours, afin de pouvoir de-
viner où il y à beaucoup d'animaux, &
les lieux de leur retraite. Ces animaux on
cela de particulier qu'ils se fourent dessou
le creux d'un arbre dés que les néges com
mencent, & ils n'en sortent point qu'a
bout de cinq à six mois sans manger, quo
qu'ils soient dans ce temps beaucoup plu
gros que dans aucune autre saison. Pen
dant tout ce temps ils suçent seulemen
leurs pattes pour toute nourriture. Cett
Chasse ne se fait que l'Hiver, & les Cha
seurs chantent & dansent toute la nuit d
départ. Lors qu'ils se sont rendus à l'en
droit où ils ont resolu d'aller, ils dresse
une cabane qui leur sert à chanter jusqu
une heure à peu prés devant le jour. Quan
il paroît le Chef fait une tournée d'env
ron deux lieuës, les Chasseurs sont ob
gez de ne point passer ces bornes; ils b
tent cette étenduë de païs toûjours à jeu
jusques au soir. Lors qu'ils ont tué d
Ours il les apportent dans la cabane,
allument des pipes & en chantant ils le
coulent par maniere de Sacrifice la fum
dans la gueule & dans les narines, pour f
chir leur fureur, & ils les prient de n'av
point de ressentiment contr'eux n'y de
qu'ils ont envie d'en tuër encor d'autr
Ils leur coupent la langue, & arrachan

let qu'ils brûlent avec circonſpection, ar ſi le feu le fait tortiller c'eſt un préage qu'ils en tuëront, s'il eſt conſommé ans aucun mouvement c'eſt, diſent ils, n mauvais augure.

CHAPITRE V.

eneration particuliere des Sauvages pour les Jongleurs, qui ſont leurs Medecins. Ceremonie de leur Sepulture.

Es Sauvages ont une connoiſſance naturelle de quantité de Simples, dont s effets ſont merveilleux pour la cure des ayes, & beaucoup plus promts à les erir que nos remedes : mais ils ſont ſi perſtitieux & ils ont tant de confiance leurs Medecins, qu'ils croiroient n'ête pas bien gueris ſans leurs ſecours. es Medecins ſont la plûpart de grands urbes, impoſteurs & charlatans, qui t ſouvent des liaiſons avec le diable, le plus grand honneur qu'ils puiſſent tribuër eſt de ſe dire *Meteonë*, qui veut re Magicien.

Quand un Sauvage eſt bleſſé, ou qu'il a elque ulcere,* l'on envoye querir le

* Les Medecins, autrement Jongleurs,

Medecin qui trouve un Festin tout prépa
ré à son arrivée. Les Vieillards ne man
quent pasde venir à cette cure. Le Mede
cin apporte un paquet où sont ses médi
camens, il tient une gourde à la mai
emmanchée d'un bâton qui passe au tra
vers ; il entonne d'une voye horribl
des chansons sur ses remedes, faisant a
ler en cadence cette gourde, dans laque
le il y a de petites pierres. Les assistans
secondent, & ceux qui se piquent d'êt
aussi Medecins, s'y fourrent avec d
gourdes. Cette premiere saillie ne lais
pas de bien étourdir le pauvre malade q
est étalé tout nud, pendantque le Med
cin agite son corps par les plus furieus
contorsions qu'il puisse inventer. Apr
avoir bien chanté il ouvre son paquet
drogues, il invoque le Dieu du Ciel
de la terre, tous les esprits qui sont da
l'air & les enfers, & quelques peaux d
nimaux extraordinaires qui sont dans
sac, qui dit être maître de ses drogue
ausquels on doit avoir confiance pour o
tenir la guerison du malade. Il redoul
ses chansons avec ces mouvemens
corps, élevant la voix comme s'il croy
que ces Dieux fussent sourds, & pend
que les assistans chantent il tourne aut
du malade avec sa gourde en dansant.
sa

aute enfuite au milieu de la Cabane. Tous
es affiftans fe levent & danfent avec lui,
es vieilles femmes fe mettent de la partie.
Ce ne font pour lors que des huées & des
atemens de pieds à faire trembler toute
a Cabane, & quand ils ont chanté quel-
ues airs fur la playe ou fur la partie ma-
ade, il applique fon remede. On apporte
uffi-tôt avec empreffement une chaudiere
our mettre des prefens au Medecin qui
es diftribuë avec une gravité admirable,
aifant l'honnête & le genereux, affe-
tant même de ne rien garder pour lui;
ais qui fçait bien fe dédommager en
emps & lieu. Les Sauvages ont de trés-
ons remedes pour les maladies ordinaires
u corps, fur tout pour les fiévres; mais
eft dangereux d'en prendre une dofe
op forte. Les maladies les plus dange-
ufes font la petite verole, qui eft une
efte parmi eux. Si-tôt qu'ils en font at-
quez ils fe jettent dans l'eau la plus
aiche qu'ils peuvent trouver, dont ils ne
chapent pas. Le mal de Naples leur eft
t ordinaire. La maladie la plus com-
une eft la paralifie & la phtifie. Et c'eft
ur lors que les Medecins trouvent une
nne Moiffon à faire. Ceux qui devien-
nt éthiques ont recours à certains Me-
cins que l'on appelle Jongleurs. Ceux-

ci paroiſſent avoir effectivement quel-
ques pactes avec le diable. Ils ſe mêlen[t]
de prédire les choſes à venir. Lors qu'il[s]
veulent ſavoir l'évenement de quelqu[e]
choſe, ils ſe renferment dans une Caban[e]
faite de perches, extrêmement enfoncé[es]
dans la terre, entourée de quelques peau[x]
avec une ouverture en haut, aſſez larg[e]
pour paſſer un homme. Le Jongleur q[ui]
ſe renferme tout ſeul, chante, pleure,
s'agite, ſe tourmente, fait des invocation[s]
à peu prés comme la Sibile dont parle Vi[r]-
gile, qui pouſſée de l'eſprit d'Apollon ren-
doit ſes Oracles avec cette même fureu[r].

At Phœbi nundum patiens, immanis [in]
antro,
Bacchatur vates, magnum ſi pectore poſſ[it]
Excuſſiſſe Deum. Tanto magis ille fatig[at]
Os rabidum fera corda domans, fingitq[ue]
premendo

Ces quatre Vers expriment bien le per-
ſonnage de ces Medecins dans leur Jon-
glerie.

La profeſſion de Jongleurs eſt fort lu-
crative parmi les Sauvages. Je me les re-
preſente comme ces Sacrificateurs do[nt]
parlent le même Poëte, qui faiſoient bo[n]-
ne chere aux dépens de ceux qui offroie[nt]
des Victimes.

Hic laticis, qualem pateris libamus [et]
auro,

flavit quùm pinguis ebur Tyrrhenus ad aras
ancibus & pandis fumantia reddimus exta.

Le malade éthique qui ſe perſuade que maladie n'eſt que l'effet d'un ſort que on a jetté ſur lui, envoye querir le Jon-eur. Les Iſlinois & les Nations du Sud ſe antent de faire mourir un homme en fai-nt ſa figure qu'ils peignent à leur mode, : que lui décochant une petite fléche dans on portrait, vis-à-vis du cœur, ils le leſſent, fut il à deux cens lieuës; d'au-tes mettent un petit caillou gros comme n œuf de pigeon, & diſent que par des ıvocations qu'ils font aux démons, elle e forme en même temps dans le corps e celui contre qui ils ont une querelle. ls ſe ſervent de Jongleurs dans cette oc-aſion par leur Art magique, arrachant es ſortileges de leurs corps.

Mais quoiqu'ils ſoient ſouvent convain-us de leurs tromperies, la plûpart croi-oient ne pas mourir dans les formes, 'ils ne les conſultoient & ne ſuivoient eurs avis.

Comme dans chaque Art il y a des per-ſonnes qui excellent par la grande répu-ation qu'ils s'acquierent, je puis dire uſſi qu'il y en a parmi les Medecins des Sauvages qui paſſent pour gens d'un meil-

leur esprit & d'un plus grand savoir. Lors qu'il s'en trouve quelqu'un, il emmene avec lui une bande de Jongleurs dans la Cabane du malade, prétendu ensorcelé, que l'on étend par terre sur une peau d'animal, le maître Medecin touche avec le bout du doigt toutes les parties de son corps, & quand celui-ci croit qu'il touche la partie affligée, il se plaint. Le Medecin dit aussi-tôt que c'est là où a été jetté le sort. Un de ses disciples lui applique en même-temps sur cet endroit une peau de Chevreüil pliée en plusieurs plis. Comme ce Medecin s'est préparé d'ailleurs en avalant quelques morceaux de couleuvre & d'autre chose, il se leve avec sa gourde qu'il fait raisonner, & se ruë avec furie comme un Possedé sur le malade, & par des efforts qu'il fait à peu prés comme un Chien hargneux, il suce cette peau, écumant & se frapant le dos sans épargner celui du malade, dont il presse les côtes, la tête & toutes les parties du corps. Aprés qu'il a bien grondé & bien écumé, il vomit quelques goutes de sang avec le morceau de couleuvre. Cette operation finie le premier de ses disciples se ruë à son tour sur ce malade, imitant son maître dans toutes ses postures, tous ses camarades en font autant, qui tirent, à ce qu'ils disent,

e ſort. Ils font le lendemain la même cu-
re, & la continuë juſqu'à ce que le ma-
ade ſoit à l'agonie, & lorſqu'il vient à ce
lernier periode, qui eſt accompagné de
convulſions, ce digne Medecin l'aban-
donne à ſa deſtinée.

Il faudroit être de fer pour reſiſter à
outes ces fatigues. Leur imagination qui
eſt déja bleſſée de l'horreur de la mort,
qu'ils croyent inévitable, s'ils ne ſont ſou-
agez par ces Jongleurs, toutes ces chan-
ſons qui les étourdiſſent, la violente agi-
ation de toutes les parties de leurs corps,
qui n'a pour matelas qu'une méchante
peau bien mince, qui ne peut les garantir
le l'humidité de la terre, qui leur ſert de
it, ſont autant d'obſtacles à diſſiper le
nalefice, où le ſort prétendu dont ils ſe cro-
yent attaquez. Si le haſard ou la bonté
lu temperament procure la gueriſon du
nal, le Jongleur s'applaudit & eſt regar-
lé de tout le monde comme un habile
homme.

Il y a pluſieurs ſortes de Jongleurs, les
ins ſont pour guerir, ou pour mieux di-
re qui augmentent les maladies, & d'au-
res pour enſorceler. Les uns ſont Devins,
l'autres s'apliquent à donner des drogues
& des compoſitions qui font, à ce qu'ils
liſent, des miracles pour la chaſſe & pour

la guerre, & qui rendent invisibles ceux qui les portent sur soi; mais ce n'est qu'erreurs & fourberies.

Les plus fameux Jongleurs sont les plus contrefaits, soit qu'ils soient bossus ou boiteux; mais les plus acreditez sont les Kermaphidites, du moins ceux qui veulent qu'on les croye tels. Ils sont les Sacrificateurs qui commandent aux démons, & les plus redoutez par leur malignité ausquels on ose refuser ce qu'ils demandent. J'aurois peur de paroître suspect par tout ce que j'avance. Ce sont des choses trés averées, car qui diroit qu'ils ordonnent quelquefois de faire passer le malade au travers des flâmes de tous les feux du Village, de faire des danses où des femmes & des filles doivent leur être prostituez; que le malade soit plongé tout nud dans l'eau ou dans la nége au milieu de l'Hiver.

Depuis que nos Missionnaires vont chez eux ils ne pratiquent plus ses coûtumes & lors qu'ils veulent le faire, c'est toûjours en secret. Il n'y a que les Hurons qui ne se servent point de cette maniere de guerir les maladies. Ils celebroient auparavant que l'Evangile leur ait été prêché, une Fête solemnelle qui duroit trois jours, pendant lesquels leurs cabanes é

ient ouvertes à toute ſorte de libertinage.
ette coûtume étoit, diſoient-ils, pour ob-
nir de l'Eſprit leurs neceſſitez. Ils ſe ſer-
nt toûjours de Calumet, qu'ils preſen-
nt au Soleil comme le Dieu de la lumie-
, qui leur facilite le moyen de trouver
s Simples. Lors qu'ils ont compoſé une
edecine, ils l'a mettent ſur une peau,
nt un Feſtin ſolemnel, danſent toute
nuït autour de la Medecine, qu'ils re-
ettent aprés dans le ſac de la Jongle-
e qui eſt leur Apoticairerie.
Rien n'eſt plus touchant que de voir
i Sauvage à l'extrêmité. Les Parentes ſe
ouvant à ce triſte ſpectacle toutes fon-
intes en larmes, des vieillards & des
ieilles y accourent en foule, qui, quoi-
ue d'un grand ſang froid auparavant, s'a-
endriſſent tout-à-coup & pleurent avec
itant de force que s'ils y prenoient la
lus grande part du monde; mais ce n'eſt
u'en vûë d'avoir à manger, ou d'obtenir
uelques coûteaux, nippes, funerailles,
u autres preſens. Si un jeune homme qui
oit aimé ou conſideré vient à mourir, le
ere & les plus proches Parens chantent
vec des Gourdes à la main des chanſons
igubres. Les femmes joignent des paro-
es à leurs pleurs.
Quand ce malade eſt mort, on le met

ſur ſon ſeant, on oint ſes cheveux & to
ſon corps d'huile d'animaux, on lui appl
que du vermillon ſur le viſage ; on lui m
toutes ſortes de beaux plumages de
raſſade de la Porcelaine, & on le pare d
plus beaux habits que l'on peut trouver
pendant que les Parens & ces vieilles co
tinuent toûjours à pleurer. Cette Cer
monie finie les Alliez apportent plusieu
preſens. Les uns ſont pour eſſuyer les la
mes, & les autres pour ſervir des matel
au défunt, on en deſtine certains po
couvrir la foſſe, de peur, diſent-ils, q
la playe ne l'incommode, on y éte
fort proprement des peaux d'Ours &
Chevreuils qui lui ſervent de lit, &
lui met ſes ajuſtemens avec un ſac de
rine de bled d'Inde, de la viande, ſa cu
liere, & generalement tout ce qu'il fa
à un homme qui veut faire un long V
yage avec tous les preſens qui lui ont é
faits à ſa mort, & s'il a été Guerrier
lui donne ſes armes pour s'en ſervir
païs des morts. L'on couvre enſuite
Cadavre d'écorce d'arbres, ſur leſquel
on jette de la terre & quantité de pierre
& on l'entoure de pieux pour empêch
que les animaux ne le déterrent. Ces ſo
tes de funerailles ne ſe font que dans le
Village. Lorſqu'ils meurent en campag

les met dans un Cercueil d'écorce,en-
les branches des arbres où on les éleve
quatre pilliers.

On obſerve ces mêmes funerailles aux
nmes & aux filles. Tous ceux qui ont
iſté aux obſeques profitent de toute la
poüille du défunt, & s'il n'avoit rien,
Parens y ſupléent. Ainſi ils ne pleu-
it pas en vain. Le deüil conſiſte à ne
point couper ni graiſſer les cheveux &
ſe tenir négligé ſans aucune parure,
uverts de méchantes hardes. Le Pere
la Mere portent le deüil de leur Fils.
le Pere meurt les Garçons le portent,
les Filles de leur Mere.

CHAPITRE VI.

ntimens des Sauvages ſur l'Immortalité de l'Ame, & ſon ſejour aprés ſa mort.

Es Peuples qui reconnoiſſent l'im-
mortalité de l'ame croyent qu'elle
trouve aprés la ſéparation du corps dans
grand chemin, qui n'eſt rempli que
celles qui doivent ſe rendre à un lieu
elles reſtent pour toûjours, qu'elles
verſent une riviere extrêmement ra-
le, qui à pour Pont des Perches bien

chancelantes sur lesquelles il faut passer qu'elles courent de grands risques dans ce trajet, & que si elles venoient à tomber dans l'eau, elles ne pourroient jamais s'en retirer.

Voici la suite de leurs raisonnemens Quand elles ont traversé cette riviere elles en suivent les bords fort long temps faisant provision d'Eturgeons, qu'elle font secher jusqu'à ce qu'elles soient arrivées dans une grande prairie. A force d marcher elles découvrent de grands ro chers escarpez, au travers desquels il à un chemin fort étroit, qui va plus loin lequel a pour barriere deux gros pilons q se levent & s'abaissent alternativemen Ces pilons sont pour écraser les vivans q voudroient franchir ce passage ; mais d lors que ce ne sont que les ames des d funts, elles passent sans obstacles ; ell se trouvent ensuite dans une belle prair extrêmement vaste, remplie d'Ours, de toute sorte d'animaux, & d'excelle fruits qui sont uniquement destinez po les morts. Ce chemin est encore bien lo à faire. Les ames entendent à la suite temps les tambours & les Gourdes d morts, qui dansent & se réjouissent. E fin elles arrivent dans ce délicieux sejo qui est le terme de leur Voyage, &

urant parmi la presse elles se mettent à
nser. Pour lors elles sont les bien ve-
uës. C'est à qui leur fera civilité & qui
s régalera. On leur donne toutes sortes
belles parures, avec d'autant plus d'em-
essement que l'on en avoit mis auprés
elles dans leur tombeau.

La memoire des Morts est en grande
neration chez ces Peuples, ils font à
urs manes des festins, où ils consom-
ent tout ce qu'ils ont; particulierement
rs qu'ils celebrent la Fête generale des
orts. Ils n'ont point de jour limité pour
tte Solemnité. Ils prennent celui que le
price de leur Chef & de leurs Jongleurs
ur prescrit, & ils ne manquent pas d'ob-
rver l'anniversaire de chaque Mort. Ils
oisissent pour cet effet le meilleur ami
défunt qu'ils font danser, ausquels ils
nt de grands presens, le regardant
mme le défunt.

La Ceremonie de la Fête des Morts est
ut-à-fait considerable. Ils en déterrent
us les cadavres, en ramassent les osse-
ens; ils y invitent non seulement leurs
liez; mais encore ceux qui sont les plus
oignez, ausquels ils donnent tout ce
'ils ont de meilleur; ils celebrent en-
re d'autres Fêtes, souvent pour obte-
r de leurs Divinitez la vie ou la santé

pour leurs Familles, & la victoire su
leursennemis.

CHAPITRE VII.

Détail & le Caractere particulier de tous le Peuples alliez de la Nouvelle France.

QUoique l'Amerique Septentrional soit d'une grande étenduë, elle n seroit pas suffisante pour nourir tous le Peuples qui l'habitent, si chaque Natio produisoit autant d'hommes qu'il y en dans chaque Province de l'Europe; ma que ce soit un effet de la Providence o de leur trop grand libertinage, ils ne mul tiplient pas tant que l'on croiroit bien Cela n'empêche pas neanmoins qu'il n' ait un grand nombre de Nations, do quelques-unes sont assez nombreuses.

Les Peuples avec qui nous avons plus de commerce sont les Nepiciriniens à Mikouest, Nation de la Loutre, Outa oüaks, Hurons, Cynagos, Kiskakons Nansoüa, Kœtons, Sauteurs, & Missi sakis. Ceux-ci occupent le bord & le environs du lac Huron.

Ceux qui occupent le Nord sont dispe sez de toutes parts. Ce sont les Christi

nau

ux, Monſonis gens des terres, Chichi-
-üeκs, Otaulubis, Outemiskamegs,
utabytibis, Onaouientagos, Michacon-
bis, Aſſinibouels & pluſieurs autres.
ous ces Peuples ſont connus ſous le nom
gens de terres, parce qu'ils ſont toû-
urs errans.

Ceux qui habitent vers le Sud, occu-
nt de beaux païs; ce ſont les Pouteoua-
mis, Saκys, Malhominys, Oüenebe-
ns ou Puans, Outagamis ou Renards,
askoutechs, Miamis, Kikabons, Iſli-
is, & dans l'Oüeſt les Nadouags,
oux, Ayoes, qui compoſent pluſieurs
llages de noms differens, leſquels oc-
pent un grand païs par de là le fleuve
iſſiſipi, entre les quarante-trois & qua-
nte-ſix degrez de latitude.

Toutes ces Nations étoient voiſines &
t peuplées, les bourgades n'étoient é-
gnées les unes des autres que d'une
urnée. Cette proximité étoit la cauſe
'elles ſe faiſoient quelquefois la Guerre;
is outre que ces peuples s'apprehen-
ient mutuellement, c'eſt que le repos
la tranquilité dans laquelle ils vivoient
leur inſpiroit pas ces paſſions domi-
ntes des Iroquois, qui n'aiment qu'à
rter le fer & le feu dans les endroits les
is éloignez. Mais quand quelques-uns

peuvent à la derobée enlever des têtes ; ou détruire quelques Familles, ils reviennent chez eux avec autant de fierté que si un general avoit subjugué tout un Royaume.

Les Nepiciriniens furent les premiers qui eurent connoissance des François par le moyen des Algonkins, peuples les plus nombreux du Canada, lorsque nous commençâmes à l'habiter. Les Nepiciriniens habitoient le fleuve de saint Laurent ; mais dans la suite ils se retirerent dans la riviere des Outaoüaks, pour aller sur les lacs & sur les rivieres & pour faire plus commodément les portages, ils inventerent les Canots d'écorce de bouleau qui leur étoient d'une grande utilité pou le transport de leurs Castors chez les François, & pour celui de nos marchandises Ils s'aboucherent avec les Algonkins pou profiter de cet avantage ; & par une échange de leurs Pelleteries pour du fer, & autres choses qui leur paroissent necessaire ils envoyerent de Nation en Nation d haches, coûteaux, alaînes, chaudieres & autres marchandises, qui les faisoie estimer & considerer, les priant même décendre avec eux chez les François, pou vû qu'ils payassent le tribut du passage leurs terres.

Les Hurons qui étoient leurs voisins, sarderent les premiers de faire alliance ec nous. On leur donna des Peres Je- ites pour les instruire dans la Religion arétienne ; & des François pour les es- rter, parce qu'ils avoient Guerre con- : toutes les Nations, qui firent pourtant Paix avec eux, pour avoir par leur mo- n des alaînes, des coûteaux, des haches autre chose. Le nom François se fit en-tôt connoître & devint redoutable à utes les Nations. Ils étoient, selon la aniere de parler des Sauvages, les maî- es du fer, & le sejour qu'ils faisoient ez eux les mettoit à l'abri des insultes : leurs ennemis. Les Iroquois même re- ercherent l'alliance des Hurons ; mais ux-ci donnerent trop legerement dans utes leurs protestations d'amitié, les I- quois trouverent le moyen de les sur- endre dans la suite & mirent un desor- e entier chez eux, en obligeant les uns e s'enfuïr à Quebec & les autres dans : Sud.

La défaite des Hurons se répandit chez us les Peuples voisins, l'effroi s'empara e la plûpart. Il n'y avoit plus de seureté cause des incursions que les Iroquois fai- ient dans le temps qu'on s'y attendoit : moins. Les Nipiciriniens s'enfuïrent au

Nord, les Sauteurs & les Missisakis avan
cerent dans la profondeur des terres. Le
Outaoüaks & ceux qui habitoient le la
Huron se retirerent dans le Sud, & s'étar
tous réünis ils habiterent une isle qui port
encore le nom de l'Isle Huronne. Le
Hurons s'y étoient placez les premier
Leur desastre ne faisoit qu'augmenter l
souvenir de se voir frustrez du commerc
des François. Ils firent cependant de
tentatives pour trouver encore des voy
propres à continuër la premiere allianc
En effet trois Outaoüaks des plus hard
s'embarquerent dans un Canot & prire
le Nord du Lac superieur pour éviter d
tomber entre les mains des Iroquois. A
prés avoir passé de rivieres en rivieres
de portages * en portages, ils tombere
dans celle des trois Rivieres † qu'ils dé
cendirent jusqu'à son embouchure, où i
trouverent un établissement François. I
y traiterent de leurs Pelleteries. Les gra
des fatigues qu'ils eurent pendant le Vo
yage les empêcherent de reprendre
même route. Il s'y trouva par hasa
quelques Algonkins qui se préparoient
remonter chez eux, ils profiterent de

* Espace de terre d'une riviere à l'autre que l'on est ob
gé de faire à pied portant son canot & son bagage.
† La ville des Trois-Rivieres est le second.

ême occasion, passant par le veritable
hemin qui méne à Outaoüaks, ne mar-
hant que la nuit de crainte de tomber
ntre les mains de leurs ennemis, & arri-
erent enfin à l'Isle Huronne au bout d'un
n, avec l'aplaudissement general de leurs
amarades qui avoient desesperé de leur
etour. Ce succés si favorable les obligea
lus que jamais & leurs voisins à faire des
arties de Chasse. Ils décendirent ensuite
n flotte chez les François, sans se mettre
n peine de tous les obstacles & de tous les
angers qu'ils pouvoient courir. Ils y fu-
ent reçûs avec agrément. On les régala,
s y goûterent du pain avec délice, des
runeaux & autres choses qu'ils trouvoient
neilleures que leurs mets ordinaires, &
prés avoir commercé leurs Pelleteries,
s s'en retournerent chez eux ravis d'y
rouver leurs Familles fort paisibles, lors-
ue quelque temps aprés un de leurs Ca-
ots donna avis d'une armée d'Iroquois
ui étoit fort proche, l'allarme se ré-
andit bien vîte dans tous les lieux cir-
onvoisins. Toutes ces Nations se refugie-
ent chez les Pouteouatemis, qui étoient
une journée plus loin. Ils n'eurent pas
e peine à faire un grand Fort où elles se
rouverent à l'abri des Iroquois en cas
u'ils voulussent y faire quelqu'entreprise

Ceux ci qui avoient trouvé l'Isle Huronn
abandonnée, pousserent jusqu'aux Pou-
teouatemis, non pas comme des Conque-
rans; mais comme des Suplians qui implo-
roient leur secours. En effet la famine de-
vint universelle parmi les Iroquois. Il se
fit cependant un traité de Paix de part &
d'autre. Les Iroquois se flattoient qu'ils
en viendroient tôt où tard à bout, comm
ils avoient fait des Hurons aprés une Pai
semblable à celle qu'ils avoient faite ave
eux trois ans auparavant. Les Pouteoua
temis les reconnurent dans cette conje
cture pour les Maîtres de toutes les Na
tions, ils ne cessoient point de les applau
dir & de les loüer de ce qu'ils avoient soû
mis les Hurons qui étoient les plus fier
& les plus redoutables. Ils ne vouloien
pourtant pas sortir de leur Fort, se con
tentant de leur envoyer des vivres dan
leur camp. Peu s'en falut que tous les Iro
quois ne perissent dans un grand Festi
qu'ils leur avoient préparé, dont les vian
des étoient empoisonnées. Une Huronn
qui avoit son Fils prisonnier parmi les Iro
quois leur en donna avis. Ce projet avor
ta, ceux-ci se retirerent sans avoir p
réüssir. Les uns retournerent sur leurs pas
& les autres suivirent le bord du lac Hu
ron pour y trouver dequoi subsister plu

ſément. Ces derniers ſe trouverent dans
e vaſtes campagnes, où ils tuërent quan-
té d'Ours, de Bœufs, Biches, Cerfs,
Chevreüils & toute ſorte de Gibier. Plus
s avançoient, plus ils rencontroient de
es animaux. Un Iroquois qui étoit écarté
e ſes camarades découvrit des piſtes
'hommes, & aperçût preſqu'en même-
ems de la fumée. Il en donna auſſi-tôt
vis aux autres qui reconnurent un petit
'illage d'Iſſinois. Ils donnerent deſſus ſans
rouver de reſiſtance, n'y ayant que des
emmes & des vieillards, le reſte du Vil-
age étant diſperſé à la Chaſſe. Un chaſ-
eur qui arriva le premier fut bien ſurpris
e ne voir à ſa rencontre que des Cadavres.
l en porta la nouvelle à pluſieurs autres
'illages voiſins, l'on joignit en peu de
ours les Iroquois. Les Iſſinois leur livre-
ent combat, les défirent & ramenerent
ous les priſonniers. Les Iroquois n'a-
oient jamais été dans ces quartiers; mais
outes ces vaſtes campagnes ont été depuis
e théâtre de la Guerre.

Ces Peuples qui avoient été aſſez heu-
eux d'éviter leur perte, jugerent bien
u'il n'y avoit pas grande ſûreté de demeu-
er d'orénavant dans un païs qui pourroit
evenir la proye des Iroquois, quelque
'aix qu'ils euſſent faite avec eux. Ils ſe

refugierent dans l'Oüest,chez des Nations qui les reçûrent favorablement. Ils s'y seroient établis s'ils ne s'étoient pas vûs trop éloignez des François,& s'il y avoit eu des arbres pour faire des Canots qui leur étoient absolument necessaires. Ils quitterent ce païs & s'établirent sur le Missisipi qui les charma par la quantité d'Ours, de Biches, Cerfs, Chevreüils, Castors, sur tout de ces Bœufs qui ont le poil aussi fin que de la soye, dont on en a fait des chapeaux il y a peu d'années en France, & de toutes sortes de Gibiers dont les Rivieres, les Campagnes, les Forêts étoient remplies. Les Nadouayssioux en avoient ombrage & en tuërent plusieurs. Ils furent encore contraints de quitter quelques années aprés ce païs si délicieux, & vinrent demeurer à Chagoüamikon,sur le Lac superieur, où ils demeurerent jusqu'à la Paix des Iroquois avec les François & toutes les Nations, aprés laquelle ils se rapprocherent de leur Païs natal.

Les Sauvages qui habitent dans le Nord sont errans & vagabons, ne vivant que de Chasse de quelques Poissons, & le plus souvent de l'écorce d'arbre, ou d'une certaine mousse seche & grisâtre qui croît sur les Rochers, laquelle ne sent que la terre. Ils ont du Castor, quelques Ori-

naux, du Caribou, beaucoup de Liévres
xtrêmement grands. Toutes les monta-
nes sont remplies de bluets qui sont une
naniere de groseille, qu'ils font secher
our manger dans le besoin; mais comme
es quartiers là sont steriles, la famine fait
erir beaucoup de leurs habitans. Ceux qui
emeurent dans le Nord-Oüest sont plus
eureux. Les folles avoines * croissent na-
urellement dans les marais, qui leur ser-
ent de bled. Les forêts & les campagnes
ont pleines d'Ours, de Bœufs, & les Ri-
ieres abondent en Castors. Ces Peuples
ivent grassement, exempts de l'insulte des
roquois, parce qu'ils sont dans des Païs
naccessibles par la quantité de grands por-
ages & de rapides dangereux qu'il faut
ranchir avec de petits canots bien legers,
: pour y arriver ce sont des difficultez
resque insurmontables. Ces Nations ont
oûjours frequenté le Lac superieur & le
epicing, pour y trafiquer avec celles qui
nt relation avec nous. Cependant leur
rincipal Commerce est à la Baye d'Hud-
n, depuis que les Anglois & les Fran-
ois s'y sont établis, où ils trouvent plus
: profit. Ils n'ont point d'ennemis à crain-
re, il est vrai que le Voyage est un peu
tiguant. Mais c'est un grand avantage à

* La folle avoine est une espece de ris.

ces Peuples de trouver une Nation de l'Europe qui leur apporte tous leurs besoins. Ils ne se sont pas mis beaucoup en peine de sçavoir s'ils traitoient avec l'Anglois ou le François : ils étoient toûjours assurez, qu'en apportant leurs Pelleteries au Fort de Bourbon, qui est au 57. degré trente minutes latitude Nord, ils trouveroient des Marchands. Avant qu'ils eussent connoissance de ce Fort, ils trembloient à la vûë des François ou de quelques Etrangers, particulierement quand ils apercevoient des Fusils. Ceux qui commerçoient avec eux profitoient de leur timidité. Ils se trouvoient encore bienheureux qu'on leur donna du fer & des chaudieres en échange de leurs Pelleteries la plus usée * dont ils ne connoissoient pas le merite. Mais ils se sont rafinez dans le commerce & ils ne traitent plus qu'avec pied & mesure. Tous ces Peuples sont naturellement stupides & fort grossiers.

La Nepicing est un beau Lac d'environ trente lieuës de long sur trois à quatre de large, dans lequel se dégorgent quantité de Rivieres qui viennent du Nord & du Nord-Oüest, lesquels facilitoient aux Nepiciriniens & aux Amikoüest qui l'habitoient. Une grande partie

* Castor gras.

orrespondoient avec les gens du Nord, 'où ils tiroient beaucoup de Pelleteries très-bon marché. Ils s'étoient rendus naîtres de toutes les Nations de ces quarers. Les maladies en ont beaucoup déruit. Les Iroquois toûjours insatiables du ang humain les ont réduits les uns à se etter parmi les habitations Françoises, les utres au Lac superieur & à la Baye des 'uans. Ces Peuples qui tenoient les autres sous leurs Loix se sont trouvez trop ieureux de s'y soûmettre eux-mêmes.

Le Nepicing est éloigné du lac Huron 'environ vingt quatre lieuës. Il est entouré de petits rochers & d'une terre graveeuse d'un trés petit raport, où il ne croît que peu de bled d'Inde & des citroüilles. Neanmoins ceux qui l'habitoient y trou'oient quelque douceur. Ils avoient une grande pêche d'Eturgeons, de beaux Brohets, & d'autres Poissons. La Chasse de Orignac, d'Ours & de Castors y étoit bondante. Le plus grand avantage qu'ils iroient étoit de faire payer le peage à tous es Peuples qui décendoient à Montreal. t lors qu'ils donnoient des vivres à ces 'oyageurs ils leur faisoient toûjours paer le Centuple. Tout est bien changé resentement par les courses des Iroquois aloux qu'il y eut quelques Nations plus edoutables que la leur.

Les gens de la Loutre sont sur le lac Huron dans des Rochers. Ils sont à couvert par un labyrinthe de petites Isles & de Peninsules. Ils vivent de bled d'Inde, de Chasse, & de Pêche. Ils sont simples & peu courageux. Ils ont beaucoup de raport avec les gens du Nord. Ce lac Huron a trois cens dix lieuës de tour sur quarante à cinquante de large & le lac superieur en a quatre cens sur soixante. Les Missisakis sont un peu plus loing sur le même lac, dans une Riviere dont ils tirent le nom, car *Missi* veut dire en leur langue toute sorte, & *Sakis* sortie de Rivieres, de maniere que Missisakys veut dire la sortie de toutes sortes de Rivieres. Et comme cette Riviere se dégorge dans ce lac par differents endroits, cette Nation en prend le nom. Il y a grande abondance d'Eturgeons & de Poissons blancs fort délicats : Ils ont la Chasse, ils ne manquent pas de bled d'Inde & de Citroüilles. Ils sont fiers, orgueilleux & fort méprisans ; en un mot c'est la moins sociable de toutes les Nations.

Les Sauteurs qui sont au-delà des Missisakis tirent leur nom d'un Saut, qui fait le dégorgement du lac superieur au lac Huron, par un grand rapide dont les boüillons sont extrêmement violens. Ces Peu-

ples

les font fort adroits dans une pêche qu'ils y font de Poiſſons blancs qui ſont auſſi gros que des Saumons. Ils franchiſſent toutes ces terribles caſcades dans leſquels ils jettent un filet qui eſt comme un ſac d'un peu plus d'une demie aulne de large ſur une de profondeur, attachez à une fourche de bois d'environ quinze pieds de long. Ils jettent précipitemment leurs filets dans les boüillons où ils ſe ſoûtiennent, laiſſant dériver leurs Canots en reculant. La grande agitation où ils ſe trouvent ne leur paroît qu'un jeu, ils y apperçoivent les Poiſſons entaſſez les uns ſur les autres qui veulent forcer cette rapidité, & lorſqu'ils ſentent leurs filets peſans ils les tirent. Il n'y à qu'eux, les Miſſiſakis & les Nepiciriniens qui puiſſent faire cette Pêche ; cependant quelques François les imitent. Ce Poiſſon eſt gras, d'une chair ferme & fort nourriſſante. Ils le font cuire ſur des grils de bois fort élevez & le garde pour l'Hiver. Ils en font un grand trafic à Michilimakinak, où les Sauvages & les François l'acheptent bien cher. Cette Nation s'eſt partagée. Les uns ſont reſtez chez eux pour vivre de ce délicieux poiſſon en Automne, & cherchent leur ſubſiſtance dans le lac Huron pendant l'Hiver. Et les autres ſe ſont retirez en deux endroits

dans le Lac ſuperieur pour y vivre de Chaſſe qui y eſt fort abondante Ceux qni quitterent le lieu natal firent alliance avec les Nadouaiſſioux, qui ne s'embaraſſoient pas beaucoup de l'amitié de qui que ce ſoit. Mais parce que ceux-ci ne pouvoient avoir des marchandiſes Françoiſes que par leur moyen, ils firent une Paix par laquelle ils s'obligerent de ſe donner des filles en mariage de part & d'autre. Ce fut un grand lien pour conſerver une parfaite intelligence.

Les Nadouaiſſioux qui ont leur Village au haut du Miſſiſipi vers le 46. degré de latitude, partagerent leur terre & leur Chaſſe aux Sauteurs. L'abondance du Caſtor & des bêtes fauves leur fit oublier inſenſiblement leur Patrie. Ils hivernerent dans les bois pour faire leur Chaſſe, & frequentent le Lac ſuperieur le Printems, ſur le bord duquel ils ſement du bled d'Inde & des Citroüilles. Ils y paſſent l'Eté fort paiſiblement, n'étant inquiets d'aucun voiſin, quoique les Nadouaiſſioux ayent la guerre avec les gens du Nord. Les Sauteurs ſont neutres. Celui qui va en guerre prend toûjours garde auparavant s'il n'y a point de Sauteur. Leur recolte étant faite ils retournent dans les lieux de Chaſſe.

Ceux qui ſont reſtez au Saut, leur païs
atal, quittent les bourgades deux fois
année. Ils ſe répandent de tous côtez au
nois de Juin dans le lac Huron, auſſi-bien
ue les Miſſiſakis, & les gens de la Lou-
e. Ce lac eſt entouré de rochers & rem-
li de petites Iſles pleine de bluets. Ils y
event des écorces d'arbres pour faire des
anots & conſtruire leurs Cabanes. L'eau
u Lac eſt fort claire, ils y voyent des Poiſ-
ons à vingt-cinq pieds de profondeur.
endant que les enfans font un amas de
luets, les hommes s'occupent à darder
Eturgeon. Lors que les grains ſont preſ-
ue meurs ils retournent chez eux. L'Hi-
er eſt-il proche, ils frequentent les bords
u lac pour tuër du Caſtor & de l'Orignac,
'où ils ne reviennent que le Printemps
our fumer leur bled d'Inde.

C'eſt-là l'occupation de ces Peuples qui
ourroient vivre fort à leur aiſe s'ils a-
oient de l'œconomie; mais tous les Sau-
ages, principalement tous les Sauteurs,
nt ſi attachez à leur bouche qu'ils s'em-
raſſent peu du lendemain. Il y en a
aucoup qui meurent de faim. Ils ne
rdent jamais quoique ce ſoit. S'il reſtà
s viandes c'eſt qu'ils n'ont pû tout man-
r le jour. Ils ont même aſſez d'orgueil
rs qu'il arrive quelque Etranger chez

eux de lui donner jusqu'au dernier morceau de viande, pour faire voir qu'ils ne sont pas dans l'indigence. Ils ne laissent pas de crier à la faim quand ils voyent des François qu'ils sçavent être toûjours bien garnis de provisions. Les Sauteurs étoient redoutables à leurs ennemis. Ils ont les premiers battu les Iroquois qui vinrent au nombre de cent Guerriers pour s'emparer d'un de leurs Villages. Ayant eû avis de leur marche cinquante combattans allerent au-devant, qui à la faveur d'un broüillard fort épais les défirent entierement, quoique leur jeunesse pliât & qu'il ne demeura que trente hommes. Ils n'avoient pour armes que des fléches & des cassetêtes, pendant que les Iroquois se fioient beaucoup sur leurs armes à feu. Ils firent des coups bien considerables sur les Nadouaissioux lorsqu'ils se faisoient la guerre, brûlant & pillant des Villages entiers. Mais depuis que la Paix a été faite les plus braves sont morts. Le reste a degeneré de la valeur de leurs ancêtres & ne s'attachent uniquement qu'à la destruction des animaux.

Les *Hurons*, *Outaoüaks*, *Cinagos*, *Kiokakons* & *Nansouakerons* font leur sejour ordinaire à *Michilimakinak*; ils laissent la plus grande partie de leur Fa

nille pendant l'Hiver qu'ils ſont à la Chaſſe. Ils ſe reſervent la plus petite proviſion le grains pour eux, & vendent le reſte bien cher.

Michilimakinak qui eſt à trois cens ſoixante lieuës de Quebec eſt l'aſſemblée generale de tous les François, qui vont commercer chez les Nations étrangeres. C'eſt l'abord & l'aſile de tous les Sauvages qui traitent de leurs Pelleteries. Les Sauvages qui y habitent n'ont pas beſoin d'aller à la Chaſſe pour avoir toutes les commoditez de la vie. Lorſqu'ils veulent travailler, ils font des Canots d'écorce de bouleau qu'ils vendent deux à trois cens livres piece. Ils ont une chemiſe pour deux écorces Cabanes. La vente de leurs fraiſes Françoiſes & autres fruits produit dequoi avoir leur parure, qui conſiſte en vermillon, raſſade & porcelaine. Ils font profit de tout. Ils pêchent du poiſſon blanc, du harang, des truites de quatre à cinq pieds de long. Toutes les Nations abordent en ce lieu pour y traiter leurs Pelleteres. La jeuneſſe va à la Chaſſe l'Eté à trente & à quarante lieuës, qui revient chargé de gibier, elle part l'Automne pour la chaſſe l'Hiver qui eſt la meilleure pour les peaux & les fourures, elle revient le Printemps chargée de Caſtors, de peaux, de graiſſes,

de viandes d'Ours, de Chevreüils & de Biches. Ils vendent tout ce qu'ils ont de trop. Ils feroient tout-à-fait heureux s'ils avoient de l'œconomie ; mais ils font la plûpart du caractere des Sauteurs.

Les Hurons font plus prévoyant ; ils fongent à l'avenir & foûtiennent leurs familles. Comme ils font fobre il eft rare qu'ils fe fentent de la mifere. Cette Nation eft fort politique, traîtreffe dans fes mouvemens, orgueilleufe dans toutes fes manieres, elle à plus d'efprit que tous les autres Sauvages. Les Hurons font genereux, ils ont de la délicateffe dans leurs entretiens, ils parlent avec jufteffe. Les autres tâchent de les imiter. Ils font infinuans & ne font guere la dupe de qui que ce foit dans toutes leurs entreprifes. Les Outaoüaks qui font leurs voifins ont imité leurs mœurs & leurs maximes. Ils étoient auparavant fort groffiers ; mais ils font devenus par la frequentation des Hurons les plus intelligens : ils ont imité leur valeur & ils fe font fait redouter de toutes les Nations qui leur font ennemies & confiderer de celles qui leur font alliez.

Michilimakinak, felon les Anciens, eft l'endroit où *Michapous* a fejourné le plus long-temps. Il y à une montagne fur le bord du lac qui à la figure d'un liévre.

ls croyent que c'étoit le lieu de ſon ſejour
: ils apellent cette montagne *Michapous.*
C'eſt-là à ce qu'ils diſent où il a montré
ux hommes à faire des filets à pêcher, &
ù il a mis le plus de Poiſſons. Il y à une
ſle à deux lieuës de terre qui eſt fort éle-
ée. Ils diſent qu'il y a laiſſé des eſprits
u'ils nomment Imakinagos. Comme les
abitans de cette Iſle ſont grands & puiſ-
ans, cette Iſle a tiré ſon nom de ces eſ-
rits, & on l'apelle Michilimaкinaк,
omme qui diroit Micha-Imaкinaк. Car
Micha veut dire grand, gros & beaucoup,
n langue Outaoüaкſe. Ce lieu eſt un dé-
roit qui ſepare le lac Huron du Méchéy-
an, autrement lac des Iſlinois. Les cou-
ans qui vont & viennent dans ce détroit,
ont un flux & reflux qui n'eſt cependant
as reglé. Ces courans paſſent avec tant
e rapidité, que lorſqu'il vente tous les
lets qui ſont étendus s'écartent ou ſe per-
ent, & l'on a vû pendant de grands vents
es glaces aller contre les courans avec
utant de violence que ſi elles avoient
é entraînées par un torrent.

Lorſque les Sauvages de ces quartiers
nt un feſtin de Poiſſons, ils invoquent
s eſprits qu'ils diſent être ſous cette Iſle ;
s les remercient de leur liberalité, & les
rient d'avoir toûjours ſoin de leurs Fa-

milles, ils leur demandent de conserver leurs filets & de préserver leurs Canots de grandes vagues. Ceux qui assistent à ce Festin traînent leurs voix tous ensemble, en disant ho....... qui est une action de grace. Ils sont fort exacts à faire cette priere. Nos François leur en ont fait tant de railleries, qu'ils n'osent l'a pratiquer ouvertement en leur presence. Mais l'on s'aperçoit toûjours bien qu'ils marmotent quelque chose entre leurs dents, qui a raport à la priere qu'ils font à ces esprits insulaires.

De ce détroit qui à cinq lieuës de long on va au lac des Islinois, connu sous le nom de Méchéygan, qui est le chemin par lequel on se rend aux Islinois, qui possedent les plus beaux païs que l'on puisse voir. Ce lac à cent quatre-vingt lieuës de long, sur trente de large. Son rivage est sabloneux. L'on en prend ordinairement le Nord pour arriver à la Baye des Puans.

Cette Baye tire son nom des Ouénibegons, qui veut dire Puans; ce nom n'a pas une si mauvaise explication en la langue des Sauvages; car ils l'apellent plûtôt la Baye salée que la Baye des Puans, quoique parmi eux ce soit presque la même chose, & c'est aussi le nom qu'ils donnent à la mer: ce qui a fait faire de trés-exa

tes recherches pour découvrir s'il n'y
voit point dans ces quartiers quelques
fontaines d'eau salée : comme il y en à
parmi les Iroquois. Mais l'on n'en a point
trouvé jusqu'à present. L'on juge qu'on
lui a donné ce nom à cause de quantité de
vase & de bouë qui s'y rencontrent, d'où
s'élevent continuellement de mauvaises
vapeurs, qui causent les plus terribles &
les plus frequens tonnerres qui se puisse
entendre. On y remarque un flux & reflux
reglé, presque comme celui de la mer.
Je laisserois volontiers aux Philosophes à
examiner si ces marées sont causées par
les vents où par quelqu'autre principe,
& s'il y a des vents qui sont avant-cou-
reurs de la Lune & attachez à sa suite,
lesquels par consequent agitent ce lac &
produisent son flux & reflux toutes les fois
que la Lune monte sur l'horison : Ce que
l'on peut dire de certain est que quand
l'eau est bien calme on la voit aisément
monter & décendre suivant le cours de la
Lune, quoique l'on ne nie point que ces
mouvemens ne puissent être causez par les
vents qui sont bien éloignez, & qui pesant
sur le milieu du lac font que les bords
croissent & décroissent de la maniere qu'il
paroît.

Cette Baye est de quarante lieuës de

profondeur, sur huit à dix de large à son entrée, qui diminuë insensiblement jusqu'à sa profondeur qui n'en à que deux : l'embouchure est fermée de sept Isles qu'il faut doubler pour aller aux Islinois. La Baye à l'égard du lac est au Nord-Oüest & sa profondeur au Sud-Oüest : Il y à une petite bourgade à l'entrée de gens ramassez de plusieurs Nations, qui voulant se rendre recommandables y ont défriché des terres. Ils affectent de régaler tous les Passans. C'est une belle qualité parmi les Sauvages de passer pour liberal, c'est le propre des Chefs de prodiguer tout ce qu'ils ont, s'ils veulent être estimez. Ceux-ci se sont attachez à bien recevoir les Etrangers, qui trouvent dans chaque saison toute sorte de rafraîchissement, & ils n'ont pas de plus grande passion que de savoir que l'on vante beaucoup leur generosité.

Les Pouteouatemis y habitent, les *Sakis* & les Malhominis, on y voit quatre Cabanes du debris des Nadouaichs, qui ont été entierement détruits par les Iroquois. Les Puans étoient autrefois maîtres de cette Baye, & d'une grande étenduë de païs aux environs. Cette Nation étoit nombreuse, elle étoit fort redoutable, & n'épargnoit qui que ce soit ; ils violoient tous

es droits naturels ; ils étoient Sodomites
t avoient même communication avec des
êtes mortelles. Il n'entroit aucun Etran-
er chez eux qu'ils ne le fissent boüillir
ans des chaudieres. Les Mathomenis é-
oient les seuls qui eussent relation avec
ux, n'osant même se plaindre de leur ti-
annie. Ces Peuples se croyoient les plus
uissans de l'Univers ; ils déclaroient la
uerre à toutes les Nations qu'ils pou-
oient découvrir , quoi qu'ils n'eussent
ue des haches & des coûteaux de pierre.
s ne vouloient point avoir de commerce
vec les François. Les Outaouaks leur
nvoyerent cependant des Députez qu'ils
urent la cruauté de manger ; cet attentat
ndigna toutes les Nations qui s'unirent
ux Outaouaks, par la protection qu'ils
ur accordoient , sous les auspices des
rançois, dont ils recevoient du fer & de
utes sortes de marchandises. L'on fit de
equens Partis sur les Puans qui les in-
ommoderent extrêmement. Il survint des
uerres Civiles entre eux. Ils se repro-
hoient aux uns & aux autres leur mal-
eur, par la perfidie de ceux qui avoient
ué ces Députez qui leur avoient apporté
es coûteaux, des alaînes , & plusieurs
hoses à leur usage, dont ils n'avoient eû
onnoissance : Quand ils se virent attaquez

vivement ils furent contraints de se réü-
nir tous dans un même Village, où il se
trouva quatre à cinq mille hommes. Le
maladies y firent plus de désordre que la
guerre même. L'air infecté de la puan
teur des Cadavres causoit beaucoup d
mortalité. Ils ne pouvoient suffir à les en
terrer ; ils furent réduits à quinze cen
hommes. Il se fit malgré toutes ces dis
graces un parti de cinq cens Guerriers con
tre les Outagamis, qui habitoient à l'autr
bord du lac. Ils perirent tous en faisant c
trajet par une tempête qui se leva. Leu
ennemis en furent touchez ; ils dirent qu
les Dieux devoient être satisfaits de ta
de punitions. Ils cesserent de leur faire
guerre. Tous ces fleaux qui devoient l
faire rentrer en eux-mêmes, ne fire
qu'augmenter leurs iniquitez. Tous l
Sauvages qui n'ont pas encore embrassé
Christianisme ont cette opinion que les a
mes des défunts, particulierement de ce
qui ont été tuez, ne peuvent demeur
en repos que les parens n'ayent ven
leur mort. Il faut donc immoler des v
ctimes à leurs ombres si on les veut so
lager. Cette opinion qui animoit ces ba
bares leur inspiroit un desir ardent de p
rir tous, ou de satisfaire les manes
leurs ancêtres ; mais l'impossibilité da
laque

aquelle ils se voyoient leur faisoit suspendre leurs ressentimens; ils se trouvoient trop humiliez à la face de toutes les Nations pour oser rien entreprendre. Le desespoir, le ressouvenir cruel de leur perte, & la misere dans laquelle ils étoient réduits, ne leur facilitoient plus les moyens avantageux de pourvoir à leur subsistance, les frequens Partis de leurs ennemis avoient même écarté les animaux, la famine fut le dernier fleau qui les attaqua. Lorsque les Islinois touchez de compassion de ces malheureux envoyerent cinq cens hommes leur apporter un grand secours de vivres, parmi lesquels il y avoit cinquante des plus considerables de la Nation.

Ces Antropophages les reçûrent d'abord avec toute la reconnoissance possible; mais ils mediterent en même temps leur perte par le sacrifice qu'ils en vouloient faire aux ombres de leurs morts. En effet ils firent une grande cabane pour loger ces nouveaux hôtes. Comme c'est une coûtume parmi les Sauvages de faire des danses & des jeux publics dans des rencontres d'éclat, ils en firent une exprés. Pendant que les Islinois étoient à danser, ceux-ci couperent les cordes de leurs arcs & se jetterent aussi-tôt sur eux, les massa-

crant ſans en épargner un ſeul & en firent un Feſtin general : L'on voit encore l'enceinte de cette cabane & les triſtes reſtes de ces victimes. Les Puans jugerent bien que toutes les Nations ſe lieroient enſemble pour tirer vengeance du maſſacre des Iſlinois, & la cruelle ingratitude dont ils avoient uſé envers eux. Ils réſolurent d'abandonner l'endroit qu'ils ocupoient; mais auparavant que d'en venir à cette extrêmité un chacun ſe reprochoit ſon crime ; les uns ſongeoient la nuit que l'on venoit enlever leurs Familles ; & les autres croyoient voir des Spectres affreux qui les menaçoient de toutes parts ; ils ſe refugierent dans une Iſle qui a été depuis emportée des glaces.

Les Iſlinois ne voyant pas revenir leurs gens en détacherent d'autres pour en apprendre des nouvelles : ils arriverent au village dus Puans qu'ils trouverent abandonné, d'où ils apperçûrent la fumée de celui qu'ils avoient nouvellement établi dans cette iſle. Les Iſlinois ne virent que des débris de Cabanes, & des os de quantité d'hommes qu'ils jugerent être des leurs. Lors qu'ils apportereut dans leur païs cette triſte nouvelle, l'on n'entendit alors que des pleurs & des gemiſſemens ; l'on en donna avis aux Alliez qui offrirent

le leur donner du ſecours. Les Puans qui ſavoient que les Iſlinois n'avoient pas l'uſage des Canots, ſe perſuadoient qu'ils étoient à l'abri de toute inſulte dans cette Iſle.

Les Iſlinois ſe voyant tous les jours conſolez par ceux qui avoient apris leur deſaſtre, ils recevoient des preſens de toutes parts qui eſſuyoient leurs larmes. Ils conſulterent entr'eux s'ils devoient faire ſur le champ quelques efforts contre leurs ennemis. Les plus ſages dirent que ſuivant la coûtume de leurs ancêtres ils devoient pleurer un an, & même davantage, pour fléchir le Grand Eſprit qui les avoit châtiez de ce qu'ils ne lui avoient pas offert aſſez de Sacrifices, qu'il auroit cependant pitié d'eux s'ils ne s'impatientoient pas, & qu'il châtieroit les Puans d'une action ſi noire. Ils ſuſpendirent leurs armes juſqu'à la deuxiéme année, qu'ils firent un gros de toutes les Nations qui s'intereſſerent à cette entrepriſe. Ils partirent l'Hiver pour ne pas manquer leur coup. Etant arrivez à cette iſle ſur les glaces ils n'i trouverent que les Cabanes, dans leſquelles il y avoit encore du feu; les Puans en étoient partis la veille pour leur Chaſſe, & marcherent enſemble afin de n'être point ſurpris des Iſlinois en cas d'accident. Ce

corps d'armée suivit ces Chasseurs, il vit la sixiéme journée le Village qu'il investit, & donna dessus si vivement qu'il tua, blessa, ou fit prisonniers tous les Puans, à la reserve d'un seul qui s'échapa, & se rendit chez les Malhominis tout percé de flêches.

Les Islinois s'en retournerent bien vengez; ils eurent encor la generosité de donner la vie à plusieurs femmes & enfans, dont une partie resta chez eux, & les autres eurent la liberté d'aller où bon leur sembloit : ils pouvoient être il y a quelques années cent cinquante guerriers. Ces Sauvages n'ont aucune simpathie les uns avec les autres, ils se détruisent eux-mêmes, & ils ont été obligez de se diviser : ils sont naturellement fort seditieux & fort emportez ; peu de chose les émeut, ce sont de grands fanfarons, d'ailleurs bien faits & de bons soldats, qui ne connoissent point le danger, fins & rusez pour la guerre. Quoi qu'ils soient persuadez que leurs ancêtres se soient attiré l'inimitié de toutes les Nations qui les environnent ils ne peuvent encore s'humilier, au contraire ils sont les premiers à insulter ceux qui sont avec eux. Leurs femmes sont extrêmement laborieuses; ils sont propres dans leurs maisons & fort dégoutans dans leur manger : ils aiment beaucoup les François

qui les protegent tous les jours, il y a long-tems qu'ils feroient entierement détruits fans leur appui, car tous leurs voifins ne fçauroient les fouffrir pour toute leur maniere d'agir & leur orgüeil infuportable. Peu s'en fallut que les Outagamis, les Maskoutechs, Kikabons, Sakis & Miamis, ne s'en foient défaits il y a quelques années, ils font devenus un peu plus traitables. Quelques Pouteouatemis, Sakis & Outagamis, ont pris des femmes chez eux, & leur ont donné leurs filles. Ils ont fouvent des démêlez au fujet des femmes, pour lefquelles ils fe battent.

Les Pouteouatemis font leurs voifins; c'eft une Nation fort affable & tout-à-fait carreffante, qui ne cherchent que l'eftime des perfonnes qui viennent chez eux, ils ont beaucoup d'efprit, ils entendent la raillerie, ils ont la taille dégagée, ils font grands parleurs. Lorfqu'ils fe font mis quelque chofe dans l'efprit il n'eft pas aifé de les en détourner, les vieillards font prudens, de bon fens & de bon confeil; il eft rare qu'ils entreprennent rien de mal à propos. Comme ils reçoivent agreablement les Etrangers, ils font bien aifes qu'on leur rende le reciproque. Ils ont fi bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils tiennent les autres Nations au deffous d'eux.

Ils se sont rendus les Arbitres de celles de la Baye & de toutes les Nations voisines ; & ils tâchent de se conserver cette réputation par toutes sortes d'endroits. L'ambition qu'ils ont de plaire à tout le monde n'a pas laissé de causer entre eux de la jalousie & du divorce ; car les Familles se sont séparées à droite & à gauche dans le Méchéygan, dans la vûë de s'attirer en particulier de l'estime. Ils font present de tout ce qu'ils ont, en se dépoüillans même de leur necessaire, par l'envie qu'ils ont de passer pour genereux. La plûpart des marchandises dont les Outaouaks traitent avec les François se transportent chez eux.

Les Sakis ont été de tout temps voisins des Pouteouatemis ; ils ont même bâti un Village avec eux. Ils se sont separez depuis quelques années, n'ayant point voulu souffrir de subordination de part & d'autre, cela est general chez tous les Sauvages ; un chacun est maître de ses actions sans que personne ose y contredire. Ces Peuples n'ont pas d'esprit, ce sont des brutaux ; ils sont d'une humeur revêche, d'ailleurs bienfaits de corps, assez beaux pour des Sauvages, voleurs, menteurs, grands diseurs de rien, bons Chasseurs & fort mauvais Canoteurs.

Les Malhominis ne ſont pas plus de
quarante ; ils font peu de bled d'Inde, ne
vivant que de chaſſe & d'Eturgeons ; ils
ſont adroits navigateurs. Si les Sauteurs
ſont habiles à pêcher les Poiſſons blancs
dans la Saut ; ceux-ci ne le ſont pas moins
à darder de l'Eturgeon dans leur courant ;
ils ne ſe ſervent pour cet effet que de petits
Canots fort legers, dans leſquels ils ſe
tiennent debout ſur les extrêmitez des
bords, & dardent au milieu de ces cou-
rans l'Eturgeon avec une perche ferrée ;
l'on ne voit que Canots matin & ſoir.
Ce ſont de bonnes gens, peu ſpirituels,
intereſſez au dernier point, & par con-
ſequent d'une avarice ſordide ; au reſte
bons Guerriers.

Tous ces Peuples de la Baye ſont tout-
à-fait heureux, le païs eſt beau, ils ont
des campagnes fertiles en bled d'Inde. La
Chaſſe abonde en toute ſaiſon, ils ont
celle de l'Ours & du Caſtor en Hiver ; le
Chevreüil en tout temps ; ils pêchent mê-
me du Gibier. Je m'explique, il y a une
quantité prodigieuſe de Canards blancs
& noirs en Automne, d'un goût admira-
ble ; les Sauvages tendent des filets en
certains endroits où ce Gibier plonge pour
manger des folles avoines, les Sauvages
qui avancent inſenſiblement dans leurs

Canots les font aller du côté de leurs fi-
lets dans lesquels ils se prennent.

Pour prendre aussi des Tourtes en Eté dans des filets, ils font de grandes allées dans les bois, ou ils attachent à deux arbres des deux côtez un grand filet fait en sac, tout ouvert; ils font une petite baraque de branchages où ils se mettent, & lorsque les Tourtes qui se mettent à voler donnent dedans cet espace ils tirent une petite corde qui est attachée le long du filet, & tel en prendra quelquefois en une matinée cinq à six cens, principalement lorsqu'il fait du vent, ils ont cependant toute l'année la pêche de l'Eturgeon, du harang en Automne, & des fruits en Hiver. Ils ferment leurs rivieres, quoique profondes avec des manieres de clayes, ils laissent des endroits aux Poissons pour passer, dans lesquels ils jettent une maniere de filets qu'ils jettent & retirent quand ils veulent; ils attachent plusieurs petites cordes qui, quoiqu'elles semblent fermer le passage, donnent cependant carriere aux Poissons. Ils donnent seulement à connoître qu'ils sont sur le filet par un grelot qu'ils attachent en haut, qui fait du bruit, pour lors ils tirent leurs Poissons. Cette Pêche suffiroit à nourir de grands Villages. Ils recueillent aussi des folles avoines

& du gland, de maniere que les Peuples de la Baye peuvent vivre avec toute ſorte de commoditez.

Les Mantouechs qui compoſoient autrefois un grand Village, demeuroient environ à quarante lieuës dans les terres au Nord de la Baye, ils étoient les plus grands Guerriers de toute l'Amerique Septentrionale, les autres Nations trembloient quand ils ſe mettoient en marche. Ils n'ont jamais pû être vaincus; cependant tous les Peuples jaloux de leur valeur ſe liguerent contre eux; & par la trahiſon des Mathominis, qui ſe diſoient leurs amis, ils furent maſſacrez avec la même ſurpriſe que le furent les Iſlinois par les Puans, & il ne reſta que les enfans & les femmes que l'on fit Eſclaves.

CHAPITRE VIII.

La valeur des François ſe répand chez tous ces Peuples ſous Meſſieurs de Traſi & de Courcel, & ils viennent faire alliance avec lui à Montreal.

JE croi qu'il eſt à propos de parler preſentement des Iroquois, & de tous les mouvemens de Guerre qu'ils ont ſuſcité

contre les François & nos Alliez, il faut aller pour cet effet à la source de cette guerre.

La fureur de cette Nation se répandit de toutes parts, depuis l'arrivée de Jacques Cartier en 1535, quoiqu'il y eut de temps à autre des Pourparlers de Paix, & des Tréves qu'ils violoient. Ces Peuples haïssoient extrêmement les Algonkins, qui est un Peuple doux & bienfaisant. Ceux-ci étoient nos premiers amis dans l'établissement du Canada. Nous avions besoin de cette Nation pour nous y maintenir à Quebec; il étoit juste de prendre leurs interêts contre les Iroquois ennemis irreconciliables de toute l'Amerique Septentrionale. Les Algonkins demanderent donc main forte aux François contre eux, & les Iroquois nous déclarerent la Guerre qui dura jusqu'à l'arrivée de Monsieur de Trasi.

Monsieur de Trasi qui avoit des Patentes de Viceroi, eut ordre de Sa Majesté de regler les affaires de toutes les Colonies Françoises de l'Amerique Meridionale & Septentrionale. Ce Viceroi commença par Cayen, à quatre degrez de la ligne qu'il reprit sur les Hollandois. Il passa aux Isles de l'Amerique dont il prit possession au nom du Roi, & aprés y avoir

fait prêter serment & reglé toutes les affaires il en partit pour le Canada, où il arriva enfin le dernier Juin *1665.* avec quatre Compagnies d'Infanterie. Sa Majesté nomma la même année Mr. de Courcel Gouverneur general, qui arriva le quatorze Septembre avec Mr. Talon premier Intendant.

L'Escadre qu'il amena étoit d'onze Vaisseaux, qui porterent le Regiment de Carignansaliere, des Familles, des Filles, des Artisans, des Engagez, des Chevaux, des Vaches, des Brebis, des vivres, des munitions, & toutes les autres choses necessaires à un parfait établissement. Mr. de Trasi trouva donc la guerre fort allumée entre les Iroquois, les François & leurs Alliez. Il se détermina, aprés avoir fait assembler les habitans les plus considerables, de faire partir un détachement l'Hiver suivant contre cette fiere Nation, commandé par les plus anciens Capitaines de Carignan, & par les plus considerables de la Province, entre lesquels furent Mrs. de la Vallier, de saint Denis, de Gifar, de Becancour & le Gardeur, tous Gentilshommes.

L'on n'eut point dans cette Campagne tout le succés auquel l'on s'étoit attendu à cause de la rigueur de l'Hiver, & de

l'impoſſibilité où furent les troupes d
marcher ſur les néges en raquete, dont il
ignoroient l'uſage. Cette entrepriſe n
laiſſa pas de cauſer de l'effroi & de la ter
reur aux Iroquois, par l'apprehenſion
qu'ils eurent que la campagne que l'on
feroit ſans doute au Printemps ne leur fu
funeſte. En effet Mrs. de Traſi, de Cour
ſel, vingt huit Compagnies de Carignan
& les habitans de cette Colonie, alleren
au Village des cinq Nations Iroquoiſes
qui ſont éloignées d'environ deux cen
cinquante lieuës de Quebec. Ces troupe
rüinerent les Cabanes des Sauvages, leu
grain, tuërent & brûlerent tous les Vieil
lards qui ſe trouverent dans les Villages
qui aimerent mieux y perir que de le
abandonner.

Les Iroquois ſe trouverent fort décon-
certez d'une pareille Cataſtrophe, il
connurent qu'ils avoient affaire à une Na-
tion bien differente de celle de ce vaſt
Continent; ils vinrent demander la Pai
à Mr. de Traſi, avec des ſentimens le
plus ſoûmis & les plus reſpectueux qu
l'on puiſſe s'imaginer.

La paix étant concluë entr'eux, le
François & nos Alliez, Mr. de Traſi re-
paſſa en 1667. Mais comme les Iroquoi
ſont gens extrêmement remuans, & qu'il
n'ai-

n'aiment qu'à porter le fer & le feu dés qu'ils peuvent trouver les momens de le faire, certains Guerriers rencontrerent à la Chasse Mrs. de Chasi, de Lerole, de Montagni, Officiers, dont les deux étoient parens de Mr. de Trasi. Agariata tua Mrs. de Chasi & de Montagni, quelques autres François, & emmenerent Mr. de Lerole dans leur païs.

Mr. de Coursel outré de ce meurtre, envoya menacer les Iroquois de leur déclarer la Guerre s'ils ne lui livroient ces meurtriers, ou du moins leurs Chefs. Les Iroquois prévoyant la ruïne entiere de leur Nation, se déterminerent enfin de lui envoyer Agariata. En eff.t quarante Iroquois arriverent à Quebec qui depuis la basse Ville au Fort d'un quart de lieuë, crioient à haute voye *Onontio, Onontio,* ho, ho, *Squenon, Squenon,* qui veut dire nôtre Pere donne-nous la Paix. Tous ces cris, ces pleurs & ces lamentations n'attendrirent point Mr. de Coursel, il fit pendre Agariata en presence des quarante Iroquois. Ce genre de mort qu'ils n'avoient jamais vû, les frapa si fort qu'il affermit la Paix parmi nous jusqu'en 1683. Toutes les Nations Outaouaks étoient en allarme. Pendant que nous avions la Guerre avec les Iroquois, celles qui habitoient

le lac Huron se refugierent à Chagoüamikon, qui est dans le lac Superieur; elles ne décendoient à Montreal qu'en tremblant lorsqu'elles vouloient debiter leur Pelleteries. Le Commerce n'étoit pas encore bien ouvert chez les Outaouaks. L[e] nom des François s'y faisoit connoîtr[e] insensiblement : il y en avoit quelques uns qui penetroient dans les endroits o[ù] ils croyoient trouver leurs avantages c'étoit un Perou pour eux. Les Sauvages ne pouvoient comprendre comm[e] des hommes pouvoient venir chercher [si] loin leur robe de Castor * qui étoit toute usée, pendant qu'ils admiroient tout c[e] que les François leur apportoient, qu[i] leur étoit extrêmement précieux; les couteaux, les haches, le fer sur tout, n[e] pouvant être assez estimez, les fusils leu[r] paroissoient quelque chose de si surprenan[t] qu'ils disoient qu'il y avoit un esprit dedans qui faisoit retentir le bruit lorsqu'o[n] les tiroit. Il est vrai qu'un Esquimau d[u] cap de Digue au 60. degré au détroit de l[a] Baye d'Hudson, me parut si surpris lor[s]qu'il vit tout-à-coup tomber un gode tou[t] en sang par l'effet d'un fusil, qu'il fu[t] comme immobile par l'admiration où i[l] étoit d'une chose qui lui paroissoit si ex-

* Castor gras qui est l'espece la plus chere.

àordinaire. Les François qui faiſoient le ommerce chez les Nations du Canada, voient ſouvent le plaiſir de les voir dans es ſortes de raviſſemens. Les Sauvages ès prenoient ſouvent pour des Eſprits & our des Dieux; il ſuffiſoit à une Nation e poſſeder des François pour ſe croire à 'abri des inſultes de ſes voiſins, ils deve- oient les Mediateurs de tous les differens. Les entretiens particuliers que j'ai eûs avec pluſieurs Voyageurs dans ces païs m'ont donné matiere de parler de ces Peuples : out ce qu'ils m'en ont dit m'a paru toû- ours ſi uniforme que j'ai crû être obligé le donner une idée de ce vaſte païs. Le Sieur Perot à le plus connu ces Nations ; es Gouverneurs generaux du Canada ſe ont toûjours ſervis de lui dans tous leurs propos : l'uſage qu'il avoit des langues, on ſavoir & la bonté de ſon eſprit, lui ont fait faire des découvertes qui donne- ent lieu à Mr. de la Salle à faire toutes es tentatives qui lui avoient réüſſi ſi heu- reuſement.

C'eſt par ſon moyen que le Miſſiſipi à été connu ; il a rendu des ſervices trés- conſiderables à la Colonie, il a fait con- noître la gloire du Roi chez ces Peuples, il en a engagé à venir faire alliance avec nous, on le prit un jour chez les Pouteoua-

temis pour un Dieu. La curiosité l'engagea de vouloir connoître cette Nation qui demeuroit au fond de la Baye des Puans. Ils avoient entendu parler des François : l'envie qu'ils avoient de les connoître pour lier commerce avec eux les avoit obligez de décendre à Montreal, sous la conduite d'un Outaouak errant, qui se flâtoit de les y mener. On leur avoit dépeint le François tout velu (les Sauvages n'ont point de barbe) ils croyoient que nous étions d'une espece difference de celle des autres hommes , ils furent étonnez de voir qu'ils étoient faits comme eux , ils les regarderent comme un present que le Ciel & les Esprits leur avoient fait , d'avoir permis qu'un de leur semblable entra dans leur païs. Les Vieillards allumerent un Calumet solemnel & vinrent au-devant de lui, le lui presenterent comme un hommage qu'ils lui rendoient. Aprés qu'il eut fumé le Calumet, le Chef le presenta à ceux de sa Nation qui se le presenterent tous les uns & les autres en répandant de leur bouche la fumée du tabac sur lui comme un encens, *tu es un des premiers Esprits lui disoient-ils, puisque tu fais le fer, c'est toi qui doit dominer & proteger tous les hommes, loüé soit le Soleil qui t'a éclairé & t'a rendu sur no-*

re terre. Ils l'adoroient comme un Dieu, ls prenoient de ſes coûteaux & de ſes ha-:hes, qu'ils encenſoient avec leur bou-:he de la famée du tabac, la quantité des viandes qu'on lui preſenta à manger l'em-pêchoit d'en goûter de toutes. C'eſt un Eſprit, diſoient-ils, ces vivres auſquels il n'a pas touché ne ſont pas dignes de ſa bouche : Quand il ſortoit on vouloit le porter ſur les épaules, on applaniſſoit les chemins par où il paſſoit, on oſoit le re-garder en face ; les femmes & les enfans ſe tenoient un peu loin pour le conſiderer. *C'eſt un Eſprit, cheriſſons-le, il aura pitié de nous.* Le Sauvage qui l'avoit introduit chez cette Nation fut reçû en Capitaine, pour reconnoiſſance. Perot n'avoit garde de recevoir toutes ces adorations. Il ſoû-tint à la verité ces honneurs juſqu'au point où la Religion n'étoit point intereſſée. Il leur dit qu'il n'étoit pas ce qu'ils penſoient, qu'il étoit ſeulement François. Que le ve-ritable Eſprit qui avoit tout fait avoit don-né aux François la connoiſſance du fer & la Faculté de le manier comme de la pâ-te. Que voulant avoir pitié de ſes Crea-tures il avoit permis que la Nation Fran-çoiſe ſe fut établie dans leur païs pour les retirer de l'aveuglement où ils étoient. Qu'ils ne connoiſſoient pas le veritable

Dieu auteur de la Nature, que les Fran
çois adorent, & que lorſqu'ils auroien
fait amitié avec eux ils en recevroien
tous les ſecours poſſibles; qu'il étoit ven
pour leur en faciliter la connoiſſance pa
la découverte qu'il faiſoit des Nations
Et comme le Caſtor eſt eſtimé des Fran
çois, il vouloit voir s'il n'y auroit pas mo
yen d'en faire le Commerce. La guerr
étoit pour lors entre cette Nation & le
Malhominis leurs voiſins. Ceux-ci chaſ
ſant avec les Outagamis avoient tué pa
mégarde un Pouteouatemis qui alloit che
les Outagamis. Les Pouteouatemis irrite
de cet affront caſſerent la tête d'un pro
pos déliberé à un Malhoming qui étoi
chez les Puans. Il n'y avoit dans le Vil
lage des Pouteouatemis que les femme
& les vieillards. La Jeuneſſe étant allée *e*
traite pour la premiere fois à Montreal
il y avoit lieu d'apprehender que les Mal
hominis ne profitaſſent de ce contretems
Perot qui avoit envie de les connoître
s'offrit de moyenner la Paix. Lorſqu'i
fut arrivé à une demie-lieuë du Villag
il envoya une perſonne leur dire qu'i
venoit un François chez eux; cette nou
velle cauſa une joye univerſelle. Tous le
jeunes gens allerent auſſi-tôt au devan
de lui avec leurs armes & leurs parure

de guerriers, marchant tous de file avec des contorsions & des hurlemens capables d'effrayer. C'étoit la reception la plus honorable qu'ils croyoient devoir lui faire. Il se rassura & tira un coup de fusil en l'air du plus loin qu'il les apperçût; ce bruit qui leur parut si extraordinaire les arrêta tout court, regardant le Soleil avec des postures tout-à-fait plaisantes. Aprés qu'il leur eut fait entendre qu'il ne venoit pas pour troubler leur repos, mais pour faire alliance avec eux, ils approcherent avec beaucoup de gesticulations. On lui presenta le Calumet, & lorsqu'il falut arriver au Village il y en eut un qui se baissa pour le porter sur ses épaules. Son Interprête leur témoigna qu'il avoit refusé ces honneurs chez plusieurs Nations. On le conduisit avec de grands empressemens. C'étoit à qui abateroit des branches d'arbres qui avançoient dans le chemin & qui le netoyoient. Les femmes & les enfans qui avoient entendu l'Esprit, (car c'est ainsi qu'ils apelloient un fusil) avoient fui dans les bois. L'on s'assembla dans la cabane du premier Chef de guerre où l'on dansa le Calumet au son du tambour. Il les fit tous assembler le lendemain & leur tint à peu prés ce discours.

Hommes, le veritable Esprit qui a créé

tous les hommes veut mettre fin à vos mi-
seres : vos ancêtres n'ont pas voulu l'écou-
ter, ils ont toûjours suivi les mouvemen
de la seule nature, sans se souvenir qu'il
tenoient l'être de lui. Il les a créez pou
vivre en paix avec leurs semblables, i
n'aime pas la guerre n'y la division, il veu
que les hommes ausquels il a donné la rai-
son se souviennent qu'ils sont tous freres
& qu'ils n'ont qu'un Dieu qui les a formez
pour ne faire que sa volonté ; il leur a don-
né un empire sur les animaux ; & il leur a
défendu en même temps de rien entrepren-
dre les uns contre les autres. Il a donné le
Fer aux François afin de le distribuër che
ceux qui n'en ont pas l'usage, s'ils veulen
vivre en hommes & non pas en bêtes ; il es
fâché de ce que vous avez guerre avec le
Pouteouatemis, qui quoi qu'il semble avoi
eû droit de se venger sur votre jeune hom-
me qui étoit chez les Puans, Dieu nean
moins en est offencé, car il deffend la ven-
geance, & il commande l'union & la Paix
Le Soleil n'a jamais été fort éclatant su
votre horison. Vous avez toûjours été en-
velopez dans les tenebres d'une vie obscur
& miserable, n'ayant jamais joüi de la ve-
ritable clarté comme les François. Voila u
fusil que je vous jette pour vous deffendre
contre ceux qui vous attaqueront, si vou

*iez des ennemis il leur donnera de la ter-ur. Voila un Colier de Porcelaine par le-uel je vous lie à mon corps, qu'aprehen-rez vous ? Si vous vous unissez à nous ui se font les fusils & les haches, & qui trissent le fer comme vous pêtrissez la gom-e. Je me suis uni aux Pouteouatemis, aus-uels vous voulez faire la guerre. Je suis nu pour embrasser tous les hommes qu'O-*ontio, * *le Chef de tous les François qui nt établis dans ces païs, m'a dit de join-e ensemble pour les prendre sous sa pro-ction : voudriez-vous refuser son appui, vous entre-tuër lors qu'il veut mettre Paix entre vous. Les Pouteouatemis at-ndent beaucoup de choses propres à la uerre de la part d'*Onontio. *Vous avez é si unis, voudriez-vous abandonner vos amilles à la merci de leurs armes, & leur re la guerre contre la volonté des Fran-is. Je ne viens point pour faire la décou-rte des Nations pour retourner avec mes res, qui viendront avec moi chez ceux i voudront s'unir avec nous. Pourrez-us chasser avec tranquillité si nous don-ns du Fer à ceux qui nous donneront du stor. Vous avez du ressentiment contre Pouteouatemis, que vous regardez com- vos ennemis, ils sont en bien plus grand*

* Mr. de Coursel.

nombre que vous, j'ai bien peur que les gens des prairies ne se liguent en même temps contre vous.

Le Pere du Malhomini qui avoit été assassiné par les Pouteouatemis, se leva & prit le colier qu'il leur avoit donné; il alluma son Calumet qu'il lui presenta, le donna ensuite au Chef & tous ceux qui se trouverent, là fumerent dedans; il commença à chanter tenant le colier d'une main & le Calumet de l'autre. Il sortit de la cabane en chantant, & les presentant au Soleil il marchoit tantôt en reculant, tantôt en avançant; il fit le tour de sa cabane, passa par une grande partie de celles du Village, & revint ensuite chez le Chef, où il dit qu'il s'attachoit entierement aux François, qu'il croyoit Esprit vivant, qui avoit de la part de tous les Esprits la domination sur tous les autres hommes qui lui étoient inferieurs; que toute sa Nation avoit les mêmes sentimens, laquelle ne demandoit que la protection des François, desquels elle esperoit la vie & la joüissance de tout ce qui est necessaire à l'Homme.

Les Pouteouatemis étoient fort impatiens de savoir la destinée de leurs gens qui étoient allez en traite à Montreal. Ils apprehendoient que les François ne le

euſſent traitez avec indignité, ou qu'ils
n'euſſent été défaits par les Iroquois, ils
eurent recours au guide de Perot qui étoit
un maître Jongleur. Ce faux Prophête ſe
bâtit une petite tour de perches où il en-
toura pluſieurs chanſons, par leſquels il
invoquoit tous les eſprits infernaux pour
lui dire où étoient les Pouteouatemis. La
réponſe fut qu'ils étoient à la riviere Ou-
amaniſtik, qui eſt à trois journées de leur
Village, qu'ils avoient été bien reçûs des
François, & qu'ils apportoient beaucoup
de marchandiſes. L'on eut crû cet Oracle
. Perot qui avoit ſçû que ſon Interprête
avoit *Jonglé* n'avoit dit que c'étoit un
menteur, celui-ci vint lui en faire de
grands reproches, ſe plaignant qu'il n'é-
toit guere reconnoiſſant de toutes les pei-
nes qu'il avoit priſes dans ſon Voyage;
qu'il étoit cauſe qu'il n'avoit pas été ré-
compenſé de ſa prédiction. Les Anciens le
prierent lui-même de les tirer de cette in-
quietude. Aprés qu'il leur eut dit que
cette connoiſſance n'apartenoit qu'à Dieu,
il fit une ſupputation du jour de leur dé-
part, du ſejour qu'ils pourroient faire à
Montreal & du temps qu'ils pourroient
être à revenir. Il jugea à peu prés de celui
auſquels ils pouvoient arriver. Un Pê-
cheur d'Eturgeons vint au bout de quinze

jours au Village, tout effaré, donner av
qu'il avoit aperçû un Canot qui avoit ti
plusieurs coups de fusil. C'en fut assez pou
croire que les Iroquois venoient chez eu
Ce fut un desordre par tout le Village
l'on étoit prêt de s'enfuir dans les bois o
de se renfermer dans le Fort. Il n'y avo
pas d'apparence que ce fussent des Iroquo
qui font ordinairement leurs coups à l
sourdine. Perot conjectura que ce pouvo
être de leurs gens, qui à l'abord du Vil
lage faisoient paroître ces sortes d'alle
gresses. En effet, il vint un jeune homm
de la découverte tout hors d'haleine q
raporta que c'étoit leurs gens. Si la terreu
avoit causé une consternation generale
cette agreable nouvelle ne causa pas moin
de joye par tout le Village. Deux Chef
qui avoient vû Perot soufler dans son fu
sil dans le temps de la premiere allarm
lui vinrent faire part de l'arrivée de leur
gens, & le prierent de consulter toûjour
son fusil. Ce ne fut qu'empressement pou
recevoir cette flotte. Elle fit d'abord un
saluë de mousqueterie, suivie de cris &
d'hurlemens, & à mesure qu'elle appro
choit elle continuoit ses décharges. Lor
qu'elle fut à deux ou trois cens pas du ri-
vage, le Chef se leva dans son Canot &
harangua tous les Anciens qui étoient su
le

e bord de l'eau, il leur fit un recit de la
·eception obligeante qui leur avoit été
'aite à Montreal ; un Ancien leur dit en
oüant le Ciel & le Soleil qui les avoit
'avorisez, qu'il y avoit un François dans
e Village qui les avoit protegez en quel-
ques rencontres, l'on vit tout-à-coup les
Pouteouatemis se jetter à l'eau pour lui té-
noigner la joye qu'ils avoient dans une
:onjecture aussi agreable. Ils avoient pris
ılaisir à se *matacher* d'une maniere toute
ıarticuliere ; les habits François qui leur
.voient dû donner quelqu'agrément les
éfiguroient d'une maniere à faire rire.
On enleva Perot bon gré malgré dans
ıne couverture d'écarlate (Mr. de la Sa-
e fut aussi honoré d'un semblable triom-
ıhe à l'Isle Huronne) on lui fit faire le
our du Fort, marchant de file deux à deux,
: fusil sur les épaules, les uns devant &
:s autres aprés, avec des décharges de
ıousqueteries ; ce Cortege arriva jusqu'à
. cabane du Chef du Parti chez qui tous
s Anciens s'assemblent, l'on fit un grand
:pas d'Eturgeons; ce fut pour lors que ce
hef fit un détail plus au long de son Vo-
ıge ; il donna une idée fort juste des ma-
eres Françoises. Il raconta comment la
aite s'étoit faite ; il exagera ce qu'il avoit
marqué dans les maisons & sur tout ce

qui concernoit la cuisine ; il n'oublia pas d'exalter *Onontio* qui les avoit appellez ses enfans, & qui les avoit régalez de pain, de pruneaux & de raisins secs, qui leur avoient paru fort délicats.

CHAPITRE IX.

Les Pouteüatemis envoient des Députez chez les Miamis, les Islinois, & plusieurs autres Nations voisines, pour leur donner avis de l'Alliance qu'ils ont faite avec la Nation Françoise, qui leur étoit inconnuë, dont ils doivent tirer de grands avantages. On chante le Calumet à ceux qui vont chez ces Peuples.

CEs Peuples si contens de l'alliance qu'ils venoient de faire, envoyerent des Députez de toutes parts pour avertir les Islinois, Miamis, Outagamis, Mascoutecks, & Kikabons, qu'ils avoient été à Montreal, d'où ils avoient apporté beaucoup de marchandises ; ils les prioient de les venir voir & de leur apporter du Castor. Ces Nations étoient trop éloignées pour profiter d'abord de cet avantage, il n'y eut que les Outagamis qui vinrent s'établir pendant l'Hiver à trente lieuës de

la Baye, pour participer à l'utilité des choſes qu'ils pourroient tirer des Pouteouatemis. L'eſperance qu'ils avoient que quelques François viendroient de Chagoüamikon, les engagea d'amaſſer le plus de Caſtors qu'ils purent.

Les Pouteouatemis prirent le Sud de la Baye, les Sakis le Nord, & les Puans ne pouvant pêcher avoient pris les bois pour vivre de Chevreüils & d'Ours. Lors que les Outagamis eurent fait un Village de plus de ſix cens Cabanes, ils envoyerent au commencement du Printems chez les Sakis, leur faire part du nouvel établiſſement qu'ils avoient fait. Ceux ci leur députerent des Chefs, avec des preſens, pour les prier de reſter dans ce nouvel établiſſement. Des François les accompagnerent, ils trouverent un grand Village, mais deſtituez de toutes choſes il ne s'y trouva que cinq oú ſix haches qui n'avoient point de taillant, dont ils ſe ſervoient alternativement pour couper du bois; à peine avoient-ils un coûteau & une alaîne dans une Cabane, ils coupoient leur viande avec des pierres à flêches: ils écailloient les poiſſons avec des coquilles de moules. La miſere les rendoit ſi hideux qu'ils faiſoient compaſſion. Quoi qu'ils fuſſent replets ils paroiſſoient mal faits,

le visage fort desagreable, une voix bru-
tale & une mauvaise phisionomie. Nos
François qui se trouverent chez eux en
étoient toûjours importunez, de sorte que
ces Sauvages s'imaginoient que l'on de-
voit leur donner gratuitement ce que l'on
avoit, tout leur faisoit envie, & ils avoient
encore peu de Castors à vendre. Les Fran-
çois jugerent plus à propos de laisser aux
Sakis la traite de la Pelleterie avec les Ou-
tagamis pendant l'Hiver, parce qu'ils la
feroient plus paisiblement avec les pre-
miers dans l'Automne.

Tous les peuples de la Baye se rendi-
rent à leurs villages aprés l'Hiver pour se-
mer leurs grains : il survint une dispute
entre deux François, & un vieillard Pou-
teouatemis, des plus considerables. Les
premiers lui demanderent le payemenr de
leurs marchandises, qu'il ne fit pas grand
état de payer. Les esprits s'aigrirent de
part & d'autre, & l'on en vint aux mains.
Les François se trouverent vigoureuse-
ment chargez par les Sauvages. Un troi-
siéme François vint au secours de ses ca-
marades. Le desordre devint plus grand,
celui-ci arracha les pendans d'oreilles d'un
Sauvage, & lui donnant un coup de pied
dans le ventre il le renversa si rudement
qu'il eût de la peine à se relever. Le Fran-

çois reçût en même temps un coup de casse-tête au front, qui le jetta à la renverse sans mouvement. Il y eut de grandes contestations au sujet de ce nouveau blessé, qui avoit rendu plusieurs services au Village Il se trouvoit trois familles interessées dans ce démêlé, celle de la *Carpe rouge*, de la *Carpe noire*, & de l'*Ours*. Le Chef de la famille de l'*Ours*, intime ami du François, & qui avoit pour Gendre le Chef des Sakis, prit une hache & déclara qu'il periroit avec le François, que les gens de la Carpe rouge avoient tué. Le Chef Sakis entendant la voix de son beau-pere cria aux armes à sa Nation, la Famille de l'Ours en fit autant, & le François qui avoit été blessé, revint un peu à lui. Il calma les Sakis qui étoient bien irritez; mais le Sauvage qui l'avoit maltraité fut contraint d'abandonner entierement le Village. Ces mêmes François coururent encore grand risque de la vie dans une autre occasion. Un des leur qui badinoit avec des fléches dit à un Saki qui se baignoit au bord de l'eau, de parer celle qu'il alloit lui décocher : le Sauvage qui tenoit un petit morceau d'étofe lui dit de tirer; mais il ne fut pas assez adroit pour en éviter le coup. La flêche lui donna dans l'épaule; il s'écria aussi-tôt

que le François l'avoit tué ; il parut u François dans le moment qui accourut a Sauvage qu'il fit entrer dans sa cabane & lui arracha la fléche. On l'appaisa en lu donnant un couteau, un peu de vermillo pour se *matacher* & un petit bout de tabac. Ce present produisit son effet, car il arriva au cri du Saki plusieurs de ses camarades qui alloient le vanger sur le champ ; mais le blessé leur cria : *Où allez-vous, j suis gueri. Metaminens*, qui veut dire l petit bled d'Inde (c'étoit le nom que l'o avoit donné au François, qui étoit Perot) *m'a lié par cet onguent que vous voyez sur ma playe, en montrant ce present, & je n'ai plus de mal.* Cette presence d'esprit arrêta le desordre qui alloit arriver.

Les Miamis, les Maskoutechs, les Kikabons, & cinquante cabanes d'Islinois, approcherent l'Eté suivant de la Baye, & firent leurs deserts à trente lieuës à côté des Outagamis, vers le Sud. Ces Peuples que les Iroquois étoient venus chercher, avoient passé dans le Sud du Missisipi aprés le combat dont j'ai parlé. Ils avoient vû avant leur fuite des coûteaux & des haches entre les mains des Hurons qui les avoient negociez avec les François, cela les engagea de se joindre aux Natio nsui avoient déja quelque union avec nous : ils

ſont fort enjoüez entre eux, ſerieux devant les Etrangers, de belle taille, peu ſpirituels, d'une conception dure, faciles à perſuader, vains dans leur parole & dans leur maintien, extrêmement intereſſez : ils s'eſtiment plus courageux que leurs voiſins, ils ſont grands menteurs, faiſant toute ſorte de baſeſſe pour venir à leur fin, laborieux, infatigables, & fort bons pietons. Auſſi on les appelle Metouſceprinioueks, ce qui veut dire en leur langue Pietons.

Aprés qu'ils eurent enſemencé leurs terres dans ce nouvel établiſſement, ils allerent à la chaſſe aux Bœufs; ils voulurent régaler les gens de la Baye; ils envoyerent pour cet effet prier les Pouteouatemis de venir les voir, & d'amener les François s'il s'y en trouvoit. Les Pouteouatemis n'avoient garde de témoigner à ceux-ci l'envie que leurs voiſins avoient de faire connoiſſance avec eux. Ils partirent à leur inſçû, ils revinrent au bout de quinze jours chargez de viandes & de graiſſes, avec quelques-uns de ces nouveaux établis, fort ſurpris d'y trouver des François, auſquels ils firent des reproches de n'être pas venus avec les Pouteouatemis. Les François virent bien qu'il y avoit de la jalouſie de la part de ceux-ci; ils ſavoient la conſequence

qu'il y avoit de connoître ces Peuples, qui ne s'étoient approchez de la Baye que pour faire commerce plus aisément avec nous. Les Pouteouatemis les voyant dans les sentimens de partir avec un Miami & un Maskoutech, leur representerent qu'il n'y avoit point de Castors chez eux, qu'ils étoient fort rustiques, & même qu'ils coureroient grand risque d'être volez. Les François partirent nonobstant cela, ils arriverent cinq jours aprés proche le Village ; le Maskoutech envoya au devant le Miami, qui avoit un fusil, avec ordre de tirer lors qu'il y seroit. L'on entendit peu de temps aprés le bruit du coup. A peine furent-ils sur le bord de l'eau qu'il parut un venerable Vieillard, & une Femme chargée d'un sac, dans lequel il y avoit un pot de terre plein de boüillie de bled d'inde. Plus de deux cens jeunes hommes bien faits survinrent, qui étoient ornez de tours de têtes de differentes façons, qui avoient tout le corps piqué de noir, avec des traits de plusieurs sortes de figures, ornez de flêches & de cassetêtes, avec des ceintures & des jarretieres d'un ouvrage tricoté.

Le Vieillard avoit en sa main un Calumet d'une pierre rouge, avec un grand bâton au bout, enjolivé tout le long de têtes d'oiseaux de couleur de feu, qui

avoit au milieu un bouquet de plume teint d'un assez beau rouge, & qui étoit comme un grand éventail. Aussi tôt qu'il vit le François le plus considerable il lui presenta le Calumet du côté du Soleil, & profera des paroles qu'il sembloit adresser à tous les Esprits que ces peuples adorent. Tantôt le Vieillard le presentoit au Soleil levant & tantôt au couchant; tantôt il mettoit le bout en terre & tantôt il le tournoit autour de lui, le regardant comme s'il eut voulu montrer toute la terre avec des expressions qui faisoient connoître au François qu'il avoit pitié de tous les hommes: tantôt il lui frotoit avec ses mains la tête, le dos, les jambes, & les pieds, & tantôt il se frotoit lui même son corps. Cet accueil ne laissa pas de durer long temps, pendant que le Vieillard faisoit en déclamant une maniere de Priere, témoignant toûjours à ce François la joye que tout le Village avoit de son arrivée.

Un de ces jeunes gens étendit sur l'herbe une grande peau de bœuf peinte, dont le poil étoit plus doux que la soye, sur laquelle on le fit asseoir avec son camarade: le Vieillard fit battre deux morceaux de bois pour en tirer du feu, mais comme il étoit humide il ne pût allumer. Le François tira son batte-feu, & en fit aussi-tôt

avec du *tondre*. Ce Vieillard fit de gran-
des exclamations ſur ce fer, qui lui pa-
roiſſoit un eſprit; on alluma le Calume
& un chacun fuma : il fallut manger d
la bouillie, de la viande ſeche, & ſuçer d
nouveau bled d'Inde. On remplit dere-
chef le Calumet, ceux qui fumoient en-
voyoient la fumée du tabac au viſage d
François, comme le plus grand honneu
qu'ils pouvoient lui rendre : celui-ci qu
ſe voyoit *boucaner* ne diſoit mot. Cett
ceremonie finie l'on étendit une peau pou
le Camarade du François; on ſe mit en de
voir de les porter; le François fit enten-
dre aux Maſкoutechs, que ſachant pêtri
le fer il avoit des forces pour marcher
on le laiſſa en ſa liberté. On fit une ſe
conde poſe, où on lui rendit les même
honneurs qu'au premier abord. Aprés avoi
continué la route ils firent alte auprés d'u
ne petite montagne, ſur le bord du ſom
met de laquelle étoit le Village, où ils f
rent encore la même choſe : ils s'y repo
ſerent pour la quatriéme fois. Le gran
Chef des Miamis vint au devant, à la têt
de plus de trois mille hommes, accompa
gnez des Chefs des autres Nations, q
compoſoient une partie du Village. Tou
ces Chefs avoient un Calumet auſſi pro
pre que celui du Vieillard; ils étoient tou

uds, n'ayant que des souliers artistement
availlez en façon de brodequin; ils chan-
ient en approchant la chanson du Ca-
ımet, qu'ils faisoient aller en cadence.
Quand ils eurent abordé les François ils
ontinuërent leurs chants en fléchissant les
enoux alternativement, presque jusqu'à
erre, ils presentoient d'un côté le Calu-
et au Soleil avec les mêmes genuflexions,
de l'autre ils revenoient au principal
rançois, avec beaucoup de gesticulations,
s uns joüoient sur des instrumens des
hansons du Calumet, & d'autres les chan-
ient le tenant dans la bouche sans être
lumé. Un chef de guerre l'enleva sur
s épaules, accompagné de tous les Mu-
ciens qui le conduisirent au Village. Le
Iaskoutech qui l'avoit amené le presen-
ı aux Miamis pour être logé chez eux;
s s'en deffendirent obligeamment, ne
oulant priver les Maskoutechs du plai-
r de posseder un François qui avoit bien
oulu venir sous ses auspices. Enfin on le
orta dans la Cabane du Chef des Mas-
outechs; on lui presenta en entrant le
alumet allumé dont il fuma; on lui don-
ı cinquante gardes qui empêchoient la
ule de l'importuner. L'on fit un grand
pas, dont les services ressembloient plû-
t à des auges qu'à des plats. L'assaison-

nement des viandes étoient de graiſſe de bœuf : ces Gardes avoient grand ſoin que l'on apporta ſouvent des viandes, parce qu'ils en profitoient. Le François leur fit preſent le lendemain d'un Fuſil & d'une Chaudiere, & leur tint ce diſcours qui convenoit à leur caractere.

Hommes, j'admire votre jeuneſſe, quoi qu'il n'ait vû que les tenebres dés ſa naiſſance, me paroît auſſi belle que celle qui naît dans les lieux où le Soleil fait éclater ſa gloire de tout temps. Je n'aurois pas crû que la terre qui eſt la mere de tous les hommes vous eût pû donner des moyens de ſubſiſter, ſans joüir de la lumiere du François qui fournit ces influences à quantité de peuples : je croi que vous ſerez autres que vous n'êtes lors que vous le connoîtrez. Je ſuis l'aurore de cette lumiere qui commence à paroître dans vos contrées comme celle qui precede le Soleil, qui brillera bien-tôt, & qui vous fera renaître comme dans une autre terre, où vous trouverez plus aiſement & plus abondamment tout ce qui peut être neceſſaire à l'homme. Je vois ce beau Village rempli de jeunes gens qui ſont auſſi courageux, à ce que je croi, qu'ils ſont bien faits, & qui n'aprehendroient pas ſans doute leurs ennemis s'ils avoient les armes des François. C'eſt à cette jeuneſſe que je laiſſe mon Fuſil, quel-

l(e)

le doit regarder comme le gage de l'estime que je faits de sa valeur, il faut qu'elle s'en serve si on l'attaque. Il sera aussi plus propre pour la chasse du Bœuf & des autres animaux, que toutes les fléches dont vous vous servez. C'est à vous Vieillards que je laisse ma Chaudiere, je la porte par tout sans craindre de la casser, vous y ferez cuire les viandes que vos jeunes gens tuëront, & celle que vous presenterez aux François qui viendront vous voir.

Il jetta une douzaine d'alaînes & de coûteaux aux Femmes, & leur dit :

Quittez vos alaînes d'os, celles du François vous seront plus commodes, & ces coûteaux vous seront plus utiles à égorger vos Castors & à couper vos viandes, que ne le sont vos pierres. Et en leur jettant de la Vassade : voila qui parera mieux vos Enfans & vos Filles que leurs parures ordinaires. Les Miamis s'excuserent de ce qu'ils n'avoient point de Castors, qu'ils avoient fait brûler jusqu'alors.

Cette alliance commença donc par l'entremise du sieur Perot : ils firent au bout de huit jours un Festin solemnel, pour remercier le Soleil de l'avoir conduit dans le Village. Ce fut dans la Cabane du grand Chef des Miamis qu'il avoit fait dresser un Autel, sur lequel il

avoit fait mettre un *Pindiikosan*, qui est le Sac des Guerriers, rempli d'herbes medecinales, renfermées dans des peaux d'animaux les plus rares qu'ils avoient pû trouver, & qui contenoit generalement tout ce que leur inspirent leurs rêveries. Perot qui n'aprouvoit pas cet Autel, dit au grand Chef qu'il adoroit un Dieu qui lui défendoit de manger des choses sacrifiées à des malins Esprits & à des peaux d'animaux. Ils furent fort surpris de ce refus, & lui demanderent si renfermant leur *Manitous* il voudroit manger, ce qu'il fit. Le Chef le pria de le voüer à son Esprit, qu'il reconnoîtroit d'orenavant, & qu'il le prefereroit aux siens, qui ne leur avoient point apris à faire des Haches, des Chaudieres, & tout ce qui est necessaire aux hommes, & qu'il esperoit en l'adorant obtenir toutes les connoissances qu'auroient les François.

Le gouvernement de ce Chef tenoit un peu du Souverain, il avoit ses Gardes, & tout ce qu'il disoit & ordonnoit passoit pour des Loix.

Les Pouteouatemis jaloux de ce que les François entroient chez les Miamis, envoyerent sous main un Esclave qui dit beaucoup de choses fort desobligeantes des François. Le mépris qu'en font les

Pouteouatemis qui les regardent comme des chiens, eſt, diſoit-il, trés grand. Le François qui avoit écouté toutes ces invectives, le mit dans un état à n'en pas dire de plus outrageante. Les Miamis regardoient cette Scene avec beaucoup de tranquilité. Lors qu'il falut retourner à la Baye, les Chefs envoyerent toute leur jeuneſſe reconduire ces deux François, & leur firent beaucoup de preſens. Les Pouteouatemis ayant apris que le François étoit arrivé, vinrent lui témoigner la part qu'ils prenoient à ſon heureux retour, fort impatiens d'apprendre ſi les Nations d'où il venoit en avoient bien uſé avec lui. Mais quand ils entendirent les reproches qu'on leur fit d'avoir envoyé un Eſclave qui avoit dit des choſes tout-à fait deſobligeantes de la Nation Françoiſe : ils voulurent en avoir un éclairciſſement plus poſitif, ils ſe juſtifierent plainement du mauvais préjugé que l'on avoit eû d'eux. Les Sauvages ont cela de particulier qu'ils trouvent le moyen de ſe diſculper d'une mauvaiſe affaire, où de la faire réüſſir ſans qu'il paroiſſe y avoir participé.

CHAPITRE X.

Nos Alliez ont une fausse allarme de l'arrivée des Iroquois. Ils font un second Voyage à Montreal. Recit de ce Voyage.

IL étoit de l'interêt des Pouteouatemis de ménager les François, ils avoient été trop bien reçûs à Montreal pour n'y pas retourner. En effet, aprés avoir fait present à Perot d'un sac de bled d'Inde pour *manger & avaller*, disoient ils, le soupçon qu'il avoit contr'eux, & cinq robes de Castors pour lui servir de vomitif contre la rancune & la vengeance qu'il auroit pû conserver dans son cœur, ils détacherent quelques-uns de chaque nation pour aller à Montreal. Lors qu'ils furent à la vûë de Michilimakinak, qui n'étoit pour lors frequenté que par eux & par les Iroquois, ils apperçûrent de la fumée. Comme l'on voulut reconnoître ce que c'étoit, deux Iroquois vinrent à leur rencontre avec un autre Canot qui étoit au large. Ils se donnerent reciproquement l'alarme, car les Iroquois fuïrent de leur côté, & les Pouteouatemis forcerent de rames malgré les vents contraires, & ar-

riverent dans leur Village avec des inquietudes surprenantes, ne sachant quelles mesures prendre pour se mettre à l'abri des Iroquois. Toutes les Nations de la Baye se trouverent dans la même perplexité. L'éfroi devint bien plus grand lors qu'ils virent quinze jours aprés de grands feux de l'autre bord de la Baye, tout vis-à-vis le Village, & qu'ils entendirent tirer quantité de coups de fuzils. Pour comble de terreur ce fut lors que les gens qu'ils avoient envoyé à la découverte rapporterent qu'ils avoienr apperçû la nuit plusieurs Canots faits à l'Iroquoise, dans l'un desquels il y avoit un fusil, une couverture d'étofe Iroquoise, & des hommes qui dormoient auprés du feu. Tous ces Canots parurent le lendemain, chacun s'enfuit le mieux qu'il pût dans les bois, les plus assurez hasarderent d'attendre de pied ferme les Iroquois dans leur Fort, où ils avoient de bonnes armes à feu. Comme nous avions la Paix avec les Iroquois, quelques-uns de nos François des plus hardis s'offrirent d'aller au devant de cette prétenduë armée, pour savoir le motif qui pouvoit l'avoir engagée de venir faire la guerre aux Alliez d'*Onontio*. Ils furent bien surpris de voir que c'étoit une Flotte d'Outaouaks qui venoient faire la *traite*,

lesquels ayant passé à travers les terres avoient construit des Canots qui ressembloient à ceux des Iroquois. Les gens que les Pouteouatemis avoient d'abord apperçûs à Michilimakinak étoient veritablement des Iroquois, qui avoient autant aprehendé de tomber entre leurs mains, que ceux-ci en avoient eû de tomber entre les leurs. Les Iroquois donnerent en s'enfuyant dans une ambuscade de quarante Sauteurs, qui les emmenerent chez eux : ils venoient de faire une expedition proche la Caroline sur les Chaouanons, & en avoient emmené un avec eux qu'ils devoient brûler ; les Sauteurs lui donnerent la liberté & lui faciliterent son retour à la Baye, l'ayant confié aux Sakis. Cet affranchi donna de grandes idées de la Mer du Sud, son Village n'en étoit qu'à cinq journées, proche d'une grande riviere qui venant des Islinois se dégorge dans cette Mer. Les gens de la Baye le renvoyerent avec plusieurs marchandises, le priant d'engager ceux de sa Nation à les venir voir.

Ces Peuples s'assemblerent plusieurs fois pour déliberer s'ils décendroient à Montreal; le peu de Castors qu'ils avoient les fit d'abord balancer. Comme les Sauvages donnent tout à leur bouche, ils ai-

moient mieux s'attacher à tuër des bêtes sauvages qui fussent capables d'entretenir leurs familles, que d'aller aux Castors qui n'étoient pss suffisans. Ils préferoient les besoins de la vie à ceux de l'Etat, ils faisoient cependant reflexion que s'ils laissoient partir les François sans décendre, il pourroit arriver où qu'ils s'atacheroient dorénavant à quelques autres Nations, où que venant eux-mêmes à Montreal, le Gouverneur auroit du ressentiment de ce qu'ils ne les auroient point escortez; la décision fut que l'on partiroit. L'on se prépara pour cet effet, & un Festin solemnel: l'on fit la veille du départ une décharge de mousqueterie dans le Village. Trois hommes chanterent sans cesse toute la nuit dans une Cabane, invoquant de temps en temps leurs Esprits. Ils commencerent par la chanson de Michapous, puis ils vinrent à celle du Dieu des Lacs, des Rivieres & des Forêts; priant les vents, le tonnerre, les orages & les tempêtes, de leur être favorables pendant le Voyage. L'on fit le lendemain le cri par le Village, qui invitoit les hommes de se trouver dans la Cabane où l'on devoit préparer le Festin. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à s'y rendre, chacun ayant son * *Ouragan* & sa *Mikouen*. Les trois

* Son plat & sa cuëillier.

Musiciens de la nuit commencerent à chanter, l'un étoit à l'entrée de la Cabane, le second au milieu, & le troisiéme à l'extremité, armez de carquois, d'arcs & de flêches, le visage & tout le corps noircis de charbon. Pendant que l'Assemblée étoit dans la plus grande tranquilité du monde, vingt jeunes gens tous nuds, bien *matachez*, avec des ceintures de peaux de Loutres, ausquels étoient attaché des peaux de Corbeaux avec leur plumage, & des gourdes, ôterent dix grandes chaudieres de dessus le feu; l'on cessa de chanter. Le premier de ces Acteurs chanta aprés sa chanson de guerre, dansant en cadence d'un bout à l'autre de la cabane, pendant que tous les Sauvages crioient du fond de la gorge *hay, hay*. Le Musicien finissant tous les autres faisoient une grande huée, dont les voix se perdoient insensiblement, à peu prés comme feroit un grand bruit qui se perd dans des montagnes. Le second Musicien parut ensuite, qui en fit autant, & le troisiéme de même: en un mot presque tous les Sauvages firent la même chose alternativement, chantant chacun sa chanson, sans que qui que ce soit osa repeter celle d'un autre, à moins que de vouloir choquer d'un propos déliberé celui qui l'avoit composée,

ou que celui de la façon de qui elle étoit ne fut mort, comme pour en relever le nom en s'apropriant sa chanson. Leur contenance étoit pour lors accompagnée de gestes & de mouvemens trés violens : il y en avoit qui prenoient des haches, avec lesquelles ils faisoient semblant de vouloir frapper les femmes & les enfans qui les regardoient. Les uns prenoient des tisons de feu qu'ils jettoient par tout, d'autres remplissoient leurs plats de cendres rouges qu'ils faisoient voler. Il est difficile de pouvoir exprimer les circonstances de ces sortes de Festins à moins que de les voir soi-même. Je me suis trouvé dans un pareil régal parmi les Iroquois du *Saut* de Montreal, & il me sembloit être au centre des enfers. Aprés que la plûpart de ceux qui avoient été priez à cette agreable Fête eurent chanté, le Chef du Festin qui avoit donné le branle chanta une seconde fois, & dit à la fin d'une chanson qu'il composa sur le champ, qu'il décendoit à Montreal avec les François, & qu'il offroit pour cet effet ces Vœux à leur Dieu pour le prier de lui être propice dans son Voyage, & de le rendre agreable à la Nation Françoise. Les jeunes gens qui avoient ôté les chaudieres prirent tous les plats qu'ils remplirent de viandes,

pendant que les trois Chantres de la nuit reprirent leurs premieres chanſons, ne finiſſant leur harmonie qu'aprés que tout fut mangé, ce qui ne fut pas long à être expedié. Un Vieillard s'étant levé congratula d'une maniere tout-à-fait affable le Chef du Feſtin ſur le projet qu'il avoit formé, & encouragea la jeuneſſe à le ſuivre. Tous ceux qui voulurent être du Voyage donnerent une buchette ; il s'en trouva aſſez pour monter trente canots : ils ſe joignirent au *Saut* avec ſoixante & dix autres de differentes Nations qui ne firent qu'une flotte.

Ces Voyageurs paſſant par le Nepicing ne trouverent que quelques Vieillards Nepiciriniens, des femmes & des enfans, les jeunes gens étant en *traite* à Montreal. Ceux-ci diſſimulerent le reſſentiment qu'ils avoient de ne point entendre parler du payement de leur Peage, parce qu'il y avoit des François qu'ils étoient bien aiſes auſſi de ménager : ils les regalerent cependant comme on fit les plus conſiderables de la flotte. L'on ſejourna un jour entier pour ſe conformer à l'uſage ordinaire des Sauvages qui accordent à leurs Alliez ce droit d'Hoſpitalité. L'on traverſa le lendemain le Nepicing, & l'on apperçût le jour ſuivant des

;ens dans des Canots qui faisoient des *ris de morts*. Toute la flotte mit à terre our les attendre ; ils rapporterent que la este faisoit un grand desordre dans notre ;olonie, ils en dirent trop pour ne pas in- mider les esprits les plus credules qui ouloient relâcher. Les Outaouaks qui oyoient arriver insensiblement tous les ;anots de ces donneurs de fausses allar- ıes, étoient surpris qu'ils se portassent si ien, & qu'ils fussent si chargez de mar- handises. Le motif de ceux-ci étoit d'a- oir eux-mêmes les Pelleteries des autres un prix modique, pour s'exempter d'al- :r à chasse, mais ils n'osoient déclarer eur pensée. Les Sauvages ont assez de olitique pour ne paroître se défier les uns es autres, & sur des nouvelles qu'on leur ınonce ils suspendent toûjours leurs avis, ns témoigner qu'ils croyent souvent que on ne dit pas la verité.

Le *Brochet* & le *Talon*, deux Chefs)utaouaks des plus considerables, se dou- .nt que les Nepiciriniens n'eussent fort ıvie d'amuser les Kristinaux & les gens : Terre pour les piller, ou leur faire pa- :r le Peage, consulterent quelque Fran-)is s'il y avoit apparence que la Peste ıt à Montreal. Les Outaouaks furent étrompez. Les Missisakis, les Kristinaux,

& les gens de terre, faciles à persuader;
donnerent dans le sens des Nepiciriniens:
l'on s'aperçût de leur refroidissement. Un
Nepicirinien trouvant sur ces entrefaites
un François, lui dit que tout étoit mort.
Ce François lui répondit plaisamment;
*Quoi les François qui sont des hommes
éclairez, qui connoissent ce qui est propre
pour la guerison de toutes sortes de maladies, meurent: & vous qui êtes des ignorans vous vivez.* Le Nepicirinien lui repliqua, nos Esprits nous ont conservez.
*Vos Esprits, lui répondit-il, en sont incapables, non plus que de vous faire du bien.
C'est le Dieu des François qui a tout fait,
& qui vous donne vos besoins, quoi que
vous ne le meritiez pas. Vous êtes des
menteurs, vous voulez tromper & abuser
les gens qui décendent pour les piller comme vous avez tôûjours fait. Le nombre qui
compose cette flotte vous empêchant de le
faire vous leur donnez de la terreur, voulant leur persuader que tous les François
sont morts d'une maladie imaginaire, Sachez qu'*Onontio *m'a envoyé une Lettre
lors que j'étois à la Baye, par laquelle il
me mande de faire décendre toutes les Nations qu'il veut voir. Et tirant de sa poche
un vieil papier écrit, qu'il feignit être de
Mr. Coursel, il leur dit oppose toi, Nepi-
cirinien*

cirinien, si cette flotte relâche je continuë-rai ma route. Le François lui déclarant qu'il témoigneroit à *Onontio* l'opposition qu'il faisoit à cette flotte, & comme il avoit empêché que sa volonté ne fut accomplie. Les Nepiciriniens déguiserent le mieux qu'ils purent leur fourberie, & dirent qu'à la verité les maladies avoient cessé lors qu'ils partirent.

Tous ces Peuples décendirent à Montreal, où ils ne furent gueres contens de la traite, la grande quantité de Pelleteries fut cause que l'on vouloit les avoir à bon marché. Outre que les Nepiciriniens avoient d'ailleurs enlevé la plûpart des marchandises, ceux qui en avoient de reste voulurent profiter d'une occasion aussi favorable; les Sauvages en murmurerent, & il y eût même du desordre, ils battirent un Sentinelle dont ils ôterent un fusil & lui casserent son épée. On se saisit des Chefs qui avoient causé cette sedition. Plusieurs Iroquois qui étoient venus traiter de la Paix, ravis de ce tintamare, auroient bien souhaité que les esprits se fussent aigris davantage pour trouver occasion d'en venir aux prises contre ces Peuples, ils coururent tous au bruit, & offrirent leur service aux François. Les Outaouaks qui n'avoient pas encore com-

mercé d'armes à feu, virent bien qu'ils ne feroient pas les plus forts. Les Pouteouatemis furent les plus judicieux, & quoi qu'ils ne se fussent pas mêlez au milieu de ces troubles, ils ne laisserent pas d'apprehender qu'il ne leur arriva quelques mauvaises suites. Comme il s'agissoit pour lors d'une Paix generale avec les Iroquois, le Commandant de Montreal fit décendre les Outaouaks à Quebec pour être Témoins de ce qui se passeroit en faveur de toutes les nations Alliées. Les Pouteouatemis qui n'étoient venus encore qu'une fois, étoient bien aises d'y être compris.



CHAPITRE XI.

Monsieur de Torci Viceroi de l'Amerique Meridionale & Septentrionale, cause un grand desordre chez les Iroquois. Ces Peuples font la Paix. Ils font des actes d'hostilitez sous Monsieur de Courcelle Gouverneur general. Circonstances fort extraordinaires. Prise de possession du païs de tous les Alliez, qui reconnoissent le Roi de France pour leur souverain Seigneur, Pere & Protecteur.

ON fit donc la Paix en 1666. & l'on commença à goûter cette tranquilité qui mettoit chacun en état de vivre heureux sur ses terres, & de commercer avec seureté chez nos Alliez ; rien n'étoit à la verité plus triste que d'être dans des inquietudes continuelles de se voir enlever la chevelure à la porte de sa maison, où d'être emmenez chez ces Barbares qui brûloient la plûpart de leurs prisonniers. Il étoit d'ailleurs de l'interêt de la Colonie de faire connoître la gloire du Roi chez tous les Peuples du Sud, de l'Oüest, & du Nord. L'Alliance qui commençoit à se fomenter, ne pouvoit mieux s'affer-

mir qu'en les assurant chez eux d'une protection inviolable. En effet, peu de temps aprés que ces Nations se furent retirez dans leur païs, Mr Talon Intendant de Canada y envoya en 1667. un Subdelegué, & le sieur Perot qui fut trouvé le plus capable pour conduire cette affaire. Ils partirent avec ordre d'aller prendre possession au nom du Roi de tous les païs des Outaouaks. Le Saut de Sainte Marie vers le 46. degré de latitude, étoit le lieu où se faisoient les Assemblées generales de toutes les Nations, ainsi il n'y avoit point d'endroit où la chose pût se faire avec plus d'éclat; l'on fut cinq à six mois pour les avertir, il n'y avoit plus que celle des Puans: Perot voulut y aller lui même, il rencontra le Pere Aloüet Jesuite qui y avoit hiverné avec quelques François, qui y reçûrent tous les desagrémens possibles. Ces peuples avoient été tellement choquez de ce qu'on leur avoit vendu à Montreal des marchandises à un prix excessif, que pour s'en dédommager ils vendirent leurs Castors au triple aux François qui allerent chez eux. Mais Perot sans s'embarasser de toutes les duretez que ces Compatriotes en avoient reçû voulut y aller. Il arriva la même année à la Baye au mois de Mai, & les ayant trouvez à

a pêche il les engagea de se rendre dans
eur village où il y avoit quelque chose
'important à leur communiquer. Aprés
u'ils s'y furent rendus il leur expliqua le
notif qui l'avoit amené chez eux; ils con-
entirent sans difficulté à se trouver à la
rise de possession : il falloit encore y in-
eresser les Outagamis, les Miamis, les
Maskoutechs, les Kikabons, & les Islinois.
Les Pouteouatemis lui donnerent une es-
corte, parce que les Nadouaissioux a-
oient quelques jours auparavant douze
Maskoutechs qui pêchoient le long de
eur riviere. Lors qu'il fut à quatre lieuës
e leur village il leur fit savoir son arri-
ée: le Chef des Miamis donna ordre aussi-
ôt que l'on allât les recevoir en guerriers
une demie lieuë. Ils marcherent d'abord
n ordre de bataille, ornez de beaux plu-
nages, & armez de carquois, d'arcs, de
êches & de casse-têtes, comme s'ils eus-
ent voulu livrer combat. Ils marcherent
ous de file, le casse-tête élevé, faisant de
etites huées de temps en temps. Les Pou-
eouatemis ayant apperçû ce mouvement
i dirent que les Miamis les recevoient
n guerriers, & qu'il falloit les imiter. Il
mit dans le moment à leur tête, ils
oururent sur les Miamis leurs fusils char-
ez de poudre, comme pour les arrêter.

La tête de la file des Miamis passa à la gauche, faisant un circuit de cinq cens pas pour les entourer. Chacun gardant la même distance de part & d'autre elle se joignit à la queuë, & les Pouteouatemis se trouverent tous enveloppez. Les Miamis faisant une huée terrible vinrent fondre tout à coup sur eux, en tirant par dessus leur tête toutes ces flêches, & lors que l'on fut prés d'en venir aux mains de part & d'autre, ils vinrent comme donner de leurs casse-têtes. Les Pouteouatemis firent une décharge de mousqueterie sur les autres, qui fut precedée de cris effroyables & tout le monde se trouva mêlé. Telle fut la reception de ces Peuples, qui les firent entrer aprés dans le village avec les Calumets.

Le François fut chez les Miamis, & l'on dispersa les autres chez le Chef de toutes ces Nations. Le Chef des Miamis commanda cinquante guerriers pour sa garde & pour le servir. Il donna quelques jours aprés le plaisir du Jeu de la Crosse de cette maniere.

Plus de deux mille personnes s'assemblerent dans une grande plaine, chacun avec sa Crosse: on jetta en l'air une boule de bois grosse comme une balle de jeu de paume. Ce ne fut pour lors qu'une agita-

tion & un mouvement en l'air de toutes ces crosses, qui faisoient un bruit sembla-ble à celui des armes que l'on entendroit dans une bataille. La moitié de tous ces Sauvages tâchoient d'envoyer la Boule du côté du Nord Oüest, le long de la plaine : & les autres vouloient la faire aller au Sud-Est : le Combat qui dura une demie heure fut douteux. Ces sortes de Jeux sont ordinairement suivis de têtes, bras, & jambes cassées ; & souvent des gens y sont tuez sans qu'il en arrive d'autre suite. Cet exercice fini il parut une femme toute desolée de la maladie de son fils ; elle demanda au François si étant un Esprit il n'auroit pas la vertu de le guerir : le malade étoit attaqué d'une oppression d'estomac pour avoir trop mangé dans un Festin, (ce qui ne leur est que trop ordinaire) il lui donna une prise de Teriaque. Ce remede fut si salutaire que le bruit courut en même temps qu'il avoit ressuscité un mort. L'on tient que le grand Chef & deux des plus considerables d'entr'eux, vinrent réveiller le François pendant la nuit, & lui firent present de dix robes de Castors, pour l'engager de leur donner de ce remede. Il s'en excusa, disant qu'il en avoit trés-peu, & refusa les robes. Plus il leur disoit qu'il ne pouvoit s'en passer dans

un Voyage où il pouvoit courir tant de dangers : & plus ils s'empreſſoient de lui en demander : ils le prierent du moins de leur permettre de le ſentir. Cette odeur leur parut ſi ſuave que s'en frotant la poîtrine ils ſe croyoient comme immortaliſez. Le François fut contraint d'accepter les robes pour ne point irriter davantage ce Chef. Leur coûtume eſt de faire des preſens à ceux qui ont des Eſprits, (ils appellent ainſi les Remedes,) qu'ils croiroient ne pouvoir faire leur effet ſi on refuſoit leurs preſens : le François leur donna donc la moitié de ce qu'il avoit de Teriaque.

Il étoit temps de ſe rendre chez les Pouteouatemis ; le grand Chef accompagné de cinquante guerriers voulut aſſiſter à cette priſe de poſſeſſion, le vent devint ſi violent ſur le lac qu'ils furent contraints de relâcher. Il pria les Pouteouatemis d'agir & de répondre pour lui & pour les Nations qui ſeroient jointes à la ſienne.

Tous les Chefs de la Baye, ceux du lac Huron, du lac Superieur, & les gens du Nord, ſans compter pluſieurs autres Nations ſe trouverent au Saut à la fin de Mai. Ces Peuples étant aſſemblez on planta un Poteau, on leur fit des preſens de la part de *Sa Majeſté*, on leur demanda s'ils

vouloient reconnoître en qualité de ſujets
le grand *Onontio* des François notre Sou-
verain & notre *Roi*, qui leur offroit ſa
protection, & s'ils n'étoient pas reſolus
de ne reconnoître jamais d'autre *Monar-
que* que lui. Tous les Chefs répondirent
par des preſens reciproques qu'ils n'a-
voient rien de plus à cœur que l'alliance
des François, & l'eſtime particuliere de
leur grand Chef qui demeure par delà le
grand lac l'Ocean, duquel ils imploroient
l'apui, ſans lequel ils ne pouvoient plus
vivre. Le ſieur Perot faiſant piocher en
même temps trois fois la terre, leur dit:
Je prends poſſeſſion de cette terre au nom
de celui que nous appellons notre *Roi*,
cette terre eſt ſienne, & tous ces peuples
qui m'entendent ſont ſes Sujets, qu'il pro-
tegera comme ſes enfans: il veut qu'ils
vivent en paix, il prendra leurs affaires
en main. Si quelques ennemis ſe ſoule-
vent contr'eux il les détruira: s'ils for-
ment entr'eux quelques differens il veut
en être le juge.

Le Subdelegué attacha enſuite au Po-
teau une plaque de fer, ſur laquelle les
armes du Roi étoient peintes, il en fit un
procez Verbal, où il fit ſigner toutes les
Nations, qui pour leur ſeing mirent des
marques de leur famille; les uns mettoient

un Castor, les autres une Loutre, un Eturgeon, un Chevreüil, ou un Orignac. On fit d'autres Procez Verbaux qui ne furent signez que des François qui y assisterent. On en glissa adroitement un entre le bois & la plaque, qui y demeura peu de temps, car à peine fut-on separé qu'ils décloüérent la plaque, jetterent le Procez Verbal au feu, & r'attacherent les armes du Roi, craignant que cette écriture ne fut un sort qui feroit mourir tous ceux qui habiteroient ou frequenteroient cette terre. Le Subdelegué eut ordre aprés la prise de possession de faire la découverte d'une Mine de Cuivre au lac Superieur, en la riviere Antonagan, mais sa conduit fut si irreguliere dans cette entreprise, pour ne rien dire de plus fort, que je m'en contenterai de rapporter qu'on le fit passer dans la Cadie pour le renvoyer en France.

La découverte de la Mer du Sud tenoit fort à cœur à Mr Talon, qui jetta les yeux sur le sieur Joliet pour en faire la tentative. Il avoit voyagé chez les Outaouaks; les connoissances qu'il avoit déja de ces païs pouvoient lui donner assez de lumiere pour faire cette découverte. Son voyage ne fut qu'un enchaînement d'avantures qui feroient seuls un volume

mais pour couper court il penetra jusques aux Akancas, qui demeurent à trois cens lieuës de l'embouchure du Missisipi. Les Islinois qui l'avoient accompagné le remmenerent par un autre chemin plus court de deux cens lieuës, & le firent entrer dans la riviere de saint Joseph, où Monsieur de la Sale avoit commencé un établissement.

Le nom François se faisoit connoître pour lors dans les contrées les plus éloignées, c'étoit une chose tout-à-fait extraordinaire à ses peuples d'entendre parler de moment à autre d'une nouvelle Nation si opulente, dont ils tiroient tant d'avantages. Que ne firent point les Chaouanans sur le simple raport de celui qui avoit été délivré des mains des Iroquois par les Sauteurs; que les Pouteouatemis envoyerent chez lui chargé de marchandises Françoises! Ils sçurent qu'il y avoit chez ces peuples des gens que l'on appelloit François, qui avoient paru plus sociables que ceux de leur continent, lesquels fournissoient toutes sortes de marchandises. C'en fut assez pour les engager à profiter de cet avantage; en effet, quarante guerriers partirent pour s'établir auprés des Pouteouatemis, ils surprirent pendant leur voyage des Iroquois qui al-

loient en guerre dans la Baye des Puans
dont ils tuërent & emmenerent plusieurs
Ils passerent par un village de Miamis
qui leur firent un si bon accueil qu'ils n
purent se deffendre de leur donner leur
prisonniers Iroquois. Les Miamis les en
voyerent aux Outagamis pour être man
gez, en represaille de cinq Cabanes qu'il
avoient enlevées peu de temps aupara
vant. Les Outagamis voyant que cett
conjecture étoit favorable pour en fair
un échange, envoyerent en Ambassad
chez les Iroquois.

Quand l'Ambassadeur eut fait le traje
du Micheigan, il trouva huit cens Iroquo
qui venoient en guerre pour enlever l
premier village sur lequel ils tomberoien
Les Iroquois ne purent alors s'empêche
de calmer leur ressentiment, ils donneren
leur parole à l'Ambassadeur qu'il y auro
d'orénavant une barriere entre sa Natio
ses Alliez & la leur, & que la riviere d
Chigagon feroit les limites de leurs cour
ses. Ils le renvoyerent avec des presens
lui donnant un des leurs des plus consid
rables, avec un jeune guerrier pour l'a
compagner, & tournerent en même tem
leurs armes contre les Chaouanons.

Ce Chef passa par les Miamis, les Ma
koutechs, & les Kikabous, où il fut reç
av

avec les honneurs du Calumet & comblé de presens de Castors. Ces Nations députerent deux Miamis pour l'accompagner à son retour, afin d'y traiter la Paix. Il vint chez les Outagamis, qui s'efforcerent de lui donner des preuves de leur estime, & il arriva enfin à la Baye, où les peuples ne manquerent pas de lui marquer la joye qu'ils avoient d'être de leurs amis. Ils lui firent present de Pelleteries, & de deux grands Canots pour emporter les presens qu'il avoit reçûs de toutes parts. Les Miamis qui accompagnoient l'Iroquois suivirent le lac, & passent *le grand Portage* de Ganatcitiagon, par lequel ils se rendirent au lac Frontenac & à Kenté, où il y avoit une Mission Françoise & un grand village d'Iroquois. Ils furent de là au Fort Frontenac, où étoit Monsieur de la Sale, qui leur fit plusieurs presens, les assurant qu'il iroit les voir dans leur païs.

Cette armée d'Iroquois se divisa en deux, six cens allerent contre les Chaouanons, & deux cens suivirent la riviere de Chigagon; ils y rencontrerent des Islinois qui revenoient de Michilimakinak avec quelques Outaouaks, dont ils prirent & tuerent dix-neuf. Les Islinois avertis de ce coup modererent leur ressentiment, ils auroient pû les aller attaquer, mais ils en-

voyerent à *Onontio* (qui étoit pour lor
Mr. de Frontenac, lequel étoit arrivé e
Canada en 1672) un paquet de Castors
par lequel ils se plaignoient que les Iro
quois avoient violé la Paix, & qu'ayan
eu peur de lui déplaire ils n'avoient pa
voulu les chercher pour leur livrer com
bat, qu'ils lui demandoient cependan
justice. Ce nouveau General leur envoy
un Collier par Mr. de la Forest, qui leu
marquoit de se défendre si ils étoient un
autre fois attaquez, mais qu'ils ne se m
rent point en marche pour les aller trou
ver chez eux.

L'on a beau faire la Paix avec les Iro
quois, quand ils peuvent atraper quelqu'u
à l'écart ils ne lui font point de quartie

CHAPITRE XII.

Les Outaouaks prennent ombrage d'un Barque que Mr. de la Sale fait con struire dans leur lac, pour venir com mercer chez eux, ils envoyent des Dépu tez pour faire égorger tous les François

SI l'on void aujourd'hui la découvert
qu'on a faite de l'embouchure du Mis
sissipi, l'on peut dire que l'on a profité de

mieres de Mr. de la Sale, qui a d'abord
onnu tous ces païs, il eſt le ſeul qui ait
pû penetrer ce vaſte continent. En effet,
prés avoir mis ordre à toutes ſes affaires,
visita en *1676.* le lac Frontenac, He-
er, Huron, & le Mechéigan, qui ont
ous communication les uns dans les au-
es, à la reſerve du *portage* de Niagara,
qui eſt de quatre lieuës entre le lac Fron-
enac & le lac Herier. Pluſieurs Nations
vers le Sud avoient été averties qu'il vou-
oit en découvrir la Mer. Il rencontra au
ond du lac Mechéigan des Miamis, qui
attendoient en chaſſant; ils lui indique-
ent leur village & celui des Iſlinois, qui
étoit dans une riviere que Joliet avoit dé-
couverte; il y alla & leur fit quantité de
preſens, les engageant de venir s'établir
dans le Mechéigan, où il alloit faire un
établiſſement dans lequel il y auroit tou-
tes ſortes de marchandiſes pour l'utilité
de ceux qui voudroient lier commerce a-
vec lui; il y laiſſa du monde pour conſtrui-
re un Fort, & repaſſa au Fort Frontenac,
au travers des terres, avec un Sauvage &
quelques François. Il décendit à Mont-
real où il prit des Charpentiers de Navi-
res, cinquante Sokokis & de *Loups*, avec
leſquels il retourna à ſon Fort. Il y ordon-
na embarquement de toutes ſortes de mar-

chandiſes qu'il fit mettre dans ſes Barque pour être déchargées à Niagara, & il le fit porter par terre au deſſus de ce fa. meux *Saut.*

L'entrepriſe qu'il forma dans ce lieu étoit un projet trés-avantageux à la gloire du Roi, & qui donnoit jour à la décou. verte de quantité de peuples qui ne pou. vant venir à Montreal à cauſe du trop grand éloignemeot, ſe ſeroient trouvez fort heureux que l'on ſe fut établi chez eux, mais le ſuccez fut malheureux. Cette Barque étoit du port de ſoixante tonneaux Mr. de la Sale la nomma le Griſon, pa raport aux armes de Mr. le Comte de Fron tenac, qui ont deux Griſons pour ſupôts Le Pere Hennequin Recolet en fit la Be. nediction. Elle étoit Pontée & on y mi du canon. Il fit donc conſtruire une gran- de Barque pendant l'Hiver, au deſſus du Saut de Niagara, dans laquelle il s'em. barqua au commencement du mois d'Août 1679. avec tous ſes effets, ſous la con- duite d'un habile Pilote. Il n'y avoit qu'un rapide à paſſer qui fait le dégorgement du lac Huron pour ſe rendre à Michilimaki- nak, qu'il franchit à la faveur d'un vent favorable. Les Sauvages voyant la Barque à la voile admirerent l'induſtrie du Fran- çois, qui avoit pû conduire ſur leur lac une

Machine qui leur paroissoit tout-à fait extraordinaire, ils en furent cependant choquez, & ils conçûrent dans le moment une idée si forte de tous les malheurs qui les menaçoient, qu'ils jurerent la perte des François. Ils eurent assez de politique pour déguiser leur ressentiment. Ils reçûrent Mr. de la Sale avec de grands applaudissemens : ils lui témoignerent même l'empressement qu'ils avoient de faire avertir les Nations de tous les lacs pour venir considerer cette Merveille. Je me represente cette Machine comme le cheval de Troye. Tous ces peuples qui étoient venus en foule admirerent à la verité ce bâtiment, mais ils dirent entr'eux que si ils le souffroient naviger dans leur lac, ce seroit le veritable moyen de perdre leur liberté, & que les François les tiendroient infailliblement dans un rude esclavage. Ils resolurent en détruisant la Barque d'égorger tous les François qui se trouveroient chez eux, & de se jetter en même temps sous la protection des Anglois, dont ils avoient eu la connoissance.

Mr. de la Sale crût être obligé de vendre ses marchandises à bon marché, pour tâcher de s'insinuer dans leurs esprits, & de les engager insensiblement à un commerce ouvert. Ce bon marché ne fit encor

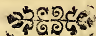
qu'augmenter leur défiance, plus il séjournoit chez eux, & plus ce bâtiment leur donnoit de l'ombrage, ils envoyerent des Députez en toute diligence aux Islinois, & aux Nations qui étoient sur le chemin, pour leur dire de se défier des François. *Nous sommes morts*, leur mandoient-ils, *nos familles & les votres seront à l'avenir réduites à la servitude des François, qui leur fera labourer la terre, & les accouplera sans doute comme ils font leurs bœufs. Ils sont arrivez à Michilimakinak, dans un Fort qui flotte sur l'eau, que l'on ne peut aborder si on ne les surprend. Ce Fort a des aisles, qui pourra quand il voudra détruire quelque Nation. Il doit aller aux Islinois par les lacs, tous les François qui commercent ici se mettront dedans son grand Canot, & seront assez forts pour nous rendre tous esclaves, si nous n'empêchons leur entreprise. Nous avons connoissance des Anglois qui nous fourniront des marchandises à meilleur prix qu'eux. Les François veulent nous trahir & nous dominer; ces presens sont les poignards que nous vous donnons sous terre, afin de n'être point découverts pour massacrer tous les François qui sont chez vous, & pour vous dire que nous en feront de même aux notres.* Le Chef des Sauteurs fut plus prudent que tous ces

euples qui lui avoient envoyé des preſens pour être de la même conjuration : l leur répondit, *vous êtes des enfans, vous ne connoiſſez pas l'Anglois, qui eſt e pere de l'Iroquis, contre lequel Onontio otre pere a entrepris la guerre, & qu'il a ontraint de demander la Paix, ce qu'il en fait n'a été que pour nous mettre à l'abri e ſa barbarie. Quand vous aurez accomli ce mouvement extravagant que vous ous propoſez, ſavez-vous ſi l'Iroquois ne ſervira pas du temps pour aſſouvir ſa age & la paſſion qu'il a de détruire toues les Nations, & ſi ſon pere qui ſera lus porté pour lui que pour nous, ne nous bandonnera pas à ſa chaudiere. Je connois e Gouverneur des François qui ne m'a amais trahi, & je ne me fie point à Anglois.*

C'eſt une choſe ſurprenante que Mr. e la Sale n'eût pas connoiſſance de tous s projets que l'on tramoit contre lui. Il aita de toutes les Pelleteries de ces Naons qu'il fit embarquer, ne laiſſant dans Barque que cinq ou ſix François, auſuels il donna ordre de s'en retourner au emier beau temps : pour lui il continua route en Canots pour joindre les gens u'il avoit laiſſez à la riviere de ſaint Joph. A peine la Barque fut elle à la voile

qu'il s'éleva un orage qui la fit relâcher dans une petite baye, à six où sept lieuës de moüillage d'où elle étoit partie. Les Députez Outaouaks qui avoient engagé les Islinois dans leur conjuration, apperçûrent à leur retour la Barque qu'ils aborderent. Le Pilote les reçût parfaitement bien, l'occasion leur parut dans le moment trop avantageuse pour manquer leur coup. Ils poignarderent tous les François, * enleverent tout ce qui les accommodoit, & brûlerent la Barque. Elle avoit coûté plus de quarante mille francs, tant en Marchandises, Outils, Pelleteries, Equipage, Agrez & Asparaux. Monsieur de la Sale ne s'étant jamais douté d'une telle perfidie, aprés les preuves d'estime & d'amitié que ces peuples lui avoient donné, crût que son bâtiment avoit fait naufrage. Les Sauvages se crûrent de leur côté dégagez d'un fardeau qui leur paroissoit onereux, mais ils ne connurent pas en cela leur bonheur.

* En 1679.



CHAPITRE XIII.

.es Iroquois sont forcez dans une isle par les Islinois demandant la Paix. Mr. de la Sale fait la découverte du Missisipi sous le gouvernement de Mr. le Comte de Frontenac. Ce qui se passa dans cette découverte. Fourberie des Islinois & cruauté des Iroquois.

A Mesure que l'on découvroit de nouvelles Nations, l'on tâchoit d'y in-oduire l'Evangile. Monsieur de la Sale 'oit avec lui des Peres Recolets. Il trou-ı ses gens qui s'étoient retirez chez les inois. Il fit son établissement sur un ro-er escarpé, qui n'étoit accessible que r un petit sentier, & les Islinois se re-erent dans une valée au pied de ce ro-er. Les Miamis, les Maskoutechs, & Kikabous, abandonnerent leur Villa-à son arrivée, parce que l'on avoit as-iné ceux qui servoient ces Religieux, s'établirent à trente lieuës de là, dans riviere de saint Joseph. La Paix qu'ils noient de terminer avec les Iroquois les ettoit comme à couvert de tous les in-ens qui pouvoient leur arriver. Les pre-

sens qu'ils avoient donnez à leurs Dépu-
tez étoient comme un gage de l'allianc
qu'ils avoient contractée.

La Cour revoqua en ce temps les Con-
gez,* c'étoit une vingtaine de Permis-
sions que Sa Majesté accordoit aux Famil-
les Gentils-hommes les moins aisez, pou
aller commercer chez les Outaouaks, &
que le Gouverneur general distribuoit au
personnes qu'il croyoit en avoir le plu
de besoin. Un Conger étoit donc une Per-
mission pour un an de mener un Canot d
huit places chez les Outaouaks, charg
de marchandises. Ceux qui ne vouloien
pas y monter les vendoient depuis hu
jusqu'à douze cens francs. Celui qui l'a-
chetoit choisissoit trois Voyageurs, au-
quels il donnoit la valeur de mille écus e
marchandises qu'il faisoit valoir, lesque
produisoient environ douze mille fran
de profit. Le Proprietaire du Congé
avoit la moitié outre son principal, & l
Voyageurs partageoient le reste. Ces gen
ci se rendoient ordinairement à Michil-
makinak, ou bien ils alloient chez les N
tions qu'ils croyoient avoir le plus de Pe
leteries. Il se glissa tant d'abus parmi to
tes ses graces du Prince, que ceux qui n
devoient être qu'un an prolongerent

* En 1680.

emps, & d'autres y allerent de leur pro-
re mouvement, de maniere que le Ca-
tor devint si abondant que les Fermiers
'Occident avoient de la peine d'en trou-
er le debit en France, ou la *debouche* chez
es étrangers. Monsieur de la Sale voyant
'un autre côté son dessein traversé par
Commerce tumultueux que quelques
rançois sans aveu venoient faire dans ses
uartiers, ordonna à ses gens de les piller;
dans une Assemblée qu'il fit des Sauva-
es, il les pria de ne traiter avec aucun
ui ne fut pourvû de ses Commissions. Il
gissoit ainsi parce que le Commerce qu'il
isoit étoit le veritable moyen d'entrete-
r ces peuples, & qu'il ne pouvoit reüssir
ns ses découvertes s'il ne les attiroit à
i. Il prit toutes les précautions neces-
ires pour empêcher les abus que pou-
ient causer les ordres qu'il avoit don-
z, cependant il ne laissa pas d'en arriver,
les Sauvages venant à se répandre jus-
es aux endroits où le Commerce étoit
re, pillerent indifferemment tous ceux
'ils trouverent à l'écart.

Monsieur de la Sale ayant fini ses éta-
ssemens, partit au Printems en 1681.
ur la découverte de la mer du Sud. Il fit
nmencer la construction d'une Barque
'entrée de la riviere des Islinois, qui

tombe dans le Missisipi. L'impatien
qu'il eut de continuër son dessein l'oblig
de passer outre sans la faire achever :
laissa du monde dans ses Forts. Les Isl
nois se mirent en marche aprés son dépa
en grand nombre, selon leur coûtum
pour faire leur chasse, ayant à leur tête
Chevalier de Tontien, un de ses Lieut
nans. Ce nom est fort connu en France p
celui de la Tontine ; il est fils de feu M
de Tonti Gouverneur de Gayette à N
ples, qui repassa en France avec sa Fam
le aprés la revolution de ce Royanme.
Roi le fit dans la suite Seigneur & Go
verneur du païs des Islinois. Il avoit
pognet de cuivre, couvert ordinaireme
d'un gand. Ces peuples le redoutoient e
trémement, ils l'apelloient bras de fer,
leur cassoit souvent la tête & les den
d'un coup de poing quand il avoit des d
mêlez avec eux. Ils ne savoient pas da
les commencemens qu'il eut ce pogn
Ce Gentilhomme dans une sortie qui se
à Messine eut un coup de sabre au poing
& pris prisonnier, il se le coupa luy mê
me avec un coûteau, sans attendre qu'u
Chirurgien lui en fit l'operation.

Ils rencontrerent un parti d'Iroquo
qui donnerent sur eux, Mr. de Tonti al
au devant, pour leur faire reproche de
qu'i

qu'ils violoient la paix, il reçût un coup de couteau, les Islinois les chargerent en même-tems avec tant de rigueur, qu'ils les contraignirent de se sauver dans une Isle extrêmement couverte d'arbres, les flêches n'y pouvant penetrer, ils se retirerent dans une plaine, où ils avoient commencé le combat, les Iroquois revinrent à la charge; enfin aprés avoir été repoussez jusqu'à sept fois, ils furent obligez de se reduire dans ce bois comme dans un asile trés seur; mais l'apprehension où ils étoient, qu'étant bloquez, ils ne perissent de faim, les obligea d'envoyer aux Islinois des Députez qui réclamerent les François pour leur pere & demanderent à faire la paix avec eux, comme ils l'avoient faite avec les Miamis, afin de tous chasser ensemble. Les Islinois y consentent à la sollicitation des François. Ils ne furent pas plûtôt separez les uns des autres, que les Iroquois surprirent un de leur Village dans lequel ils enleverent onze cens femmes & enfans.

Rien ne fut plus touchant que cette catastrophe, principalement pour des gens qui étoient pour ainsi dire, maître de leurs ennemis : quelqu'un de ces peres suivirent le chemin de ces Barbares pour tâcher de les surprendre; ils trouverent dans leur

campement des carcasses de leurs enfans que ces antropophages avoient mangez, ne voulant même d'autre nourriture que la chair de ces infortunez. Un Islinois arriva par hasard à la riviere de saint Joseph où il trouva les Iroquois qui faisoient de grands festins de chair humaine, il apperçût son fils embroché que l'on rôtissoit à petit feu. Quel horrible spectacle pour un pere ! la fureur le saisit & se jettant sur celui qui le tournoit il le poignarda & puis frapant à tort & à travers, il en blessa plusieurs, & gagna le Fort des Miamis qui lui donnerent asile.

Les Iroquois décamperent aussi-tôt avec leur proye, lors qu'ils furent arrivez en leur païs, ils jurerent l'entiere destruction des Islinois. La paix qu'ils venoient de faire n'avoit été qu'une tromperie pour se tirer des malheurs où ils se trouvoient engagez ; mais le ressouvenir d'avoir trouvé une Nation plus guerriere que la leur, les fit entrer dans le desespoir de ce qu'ils avoient été obligez de plier tant de fois sous les fléches de leurs ennemis ; ils partirent donc pour effacer cette tache.

Les Islinois se doutant bien d'ailleurs que les Iroquois se vangeroient de la confusion qui leur venoit de cette retraite

honteuse ; abandonnerent leur Village où les Iroquois ne manquerent pas de venir, ils ne trouverent que les perches de leurs cabanes ; & ne pûrent même sçavoir où ils s'étoient retirez, ils diviserent leurs armées en deux pour tâcher de les découvrir. L'impatience où ils étoient de satisfaire leur ressentiment, fit qu'ils déchargerent leur rage sur une trentaine de Miamis & sur cinq cabanes de Maskoutechs ; nonobstant la Paix qu'ils avoient juré entre eux ; tant il est vrai que l'Iroquois ne peut vivre sans se repaître du sang humain. Les Maskoutechs furent trés-irritez de ce que Mr. de la Sale les avoit assuré de la foi & de la parole des Iroquois, de leur faire aucune insulte. Quand ils virent que leurs cinq cabanes avoient été la victime de la fureur des Iroquois, ils assassinerent un Pere Recolet qui s'étoit perdu dans les chemins. Les Nadouagssioux qui descendirent en Guerre trouverent le Pere Hennepin qu'ils emmenerent prisonnier avec ses gens sans se lier. Ils le prirent pour un Esprit n'osant l'aborder ; & sans exagerer une circonstance tout-à-fait particuliere, ils lui donnerent à manger par respect au bout d'une Perche.

Monsieur de la Sale fit heureusement

ſa découverte de l'embouchure du Miſſi-
ſipi, il trouva le Village des Chaouanon
voiſins de la mer qui ſe diſpoſoient de ve-
nir chez les Miamis pour être plus à porté
de commercer avec les François. Ils s'é-
tablirent proche de ſon rocher. Sa décou-
verte étant faite il repaſſa en France e
l'Automne de 1683. pour en faire ſon ra
port à la Cour, où il reçût toutes ſorte
d'agrémens. La grace ſinguliere que le Ro
lui accorda, fut de commercer ſeul dan
tous les païs qu'il avoit reconnus.

CHAPITRE XIV.

Les Nations de la Baye des Puans fon ſatisfaction aux Jeſuites, ſur l'aſſaſſina de leurs domeſtiques. On engage nos Al liez de ſe joindre à l'armée de Mr. d la Barre contre les Iroquois. Harangu d'un François aux Outagamis. Pluſieur autres faits curieux.

MOnſieur le Comte de Erontenac fu
relevé par Mr. de la Barre, qui ar-
riva avec Mr. de Meules Intendant, er
Septembre 1682. Comme le changemen
de gouvernement en apporte ſouvent au

affaires d'une Colonie, Mr. de la Barre tâcha de prendre un milieu pour accommoder l'interêt public, sans porter de préjudice à celui de Mr. de la Sale. L'on peut dire que la découverte de la mer du Sud donnoit jour à l'établissement d'un des plus beaux païs du monde, aussi Sa Majesté récompensa ses services avec beaucoup de grace & de prérogative : d'un autre côté Mr. de la Sale s'aproprioit seul le commerce des Miamis & des Islinois, qui fournissent pour lors le plus de Pelleteries, Mr. de la Barre envoya donc des Commandans en differens endroits pour obvier aux avis & aux desordres qui auroient pû se glisser de part & d'autre.

Les Nations de la Baye des Puans n'osoient plus décendre à Montreal depuis que les gens des Missionnaires avoient été assassinez sur leurs terres, parce qu'ils se persuadoient que nos coûtumes auroient pû être comme les leurs qui permettent de venger la mort non seulement sur les malfaicteurs ; mais encor sur les premiers de leurs Parens, sur leurs Alliez, même leurs voisins : quelques-uns d'eux plus résolus s'y exposerent, & voyant qu'on laissoit impuni les meurtres qu'ils avoient commis de toutes parts, ils conçûrent du mépris pour notre

Nation, & ils continuerent à piller & à massacrer presque tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart.

Il survint une maladie contagieuse dans la Baye qui causa beaucoup de mortalité, ce fleau les affligea extrêmement ; ceux qui en rechaperent se trouverent presque tous incommodez, les jeunes gens sur tout. Nos Missionnaires se trouverent fort embarassez au milieu de cette affliction ; car comme les Sauvages sont extrêmement superstitieux, ils s'étoient imaginez qu'ils avoient jetté un malefice sur eux, pour vanger la mort de leurs gens qui avoient été assassinez, peu s'en fallut que leurs maisons & leurs Eglises ne fussent brûlées, & qu'ils ne subissent la même destinée. Un Chef qui avoit entendu parler qu'on devoit se défaire de ces Religieux, vint s'établir à dessein auprés d'eux pour en arrêter le coup. Un François qui avoit assez d'ascendant sur l'esprit de ces Peuples leur dit que ces Peres étoient incapables d'avoir un ressentiment qui pût aller jusqu'à la vengeance. Qu'ils portoient la parole de l'Esprit qui a tout fait & qui défend de se vanger, & qu'ils ne se servoient point de sort pour faire mourir les hommes ; au contraire qu'ils tâchoient de fléchir & d'appaiser l'esprit

quand il étoit courroucé : que leurs crimes ſeuls & leurs iniquitez pouvoient être cauſe de ce châtiment, qui ceſſeroit s'ils vouloient croire ces Eſprits & être de la priere ; c'eſt ainſi qu'ils apelloient l'aſſemblée des Chrétiens. Ce François qui étoit fort intriguant appaiſa les Sauvages, il alla de cabanes en cabanes pour adoucir leurs eſprits irritez, il ne trouvoit qu'afflictions & miſeres de toutes parts, il les fit aſſembler dans la cabane d'un Chef, où il leur fit de grands reproches ſur l'aſſaſſinat que l'on avoit fait des François, & leur demanda en même-tems une entiere ſatisfaction. Ils ſe défendirent d'une telle perfidie, & aprés beaucoup d'éclairciſſemens de part & d'autre, ils ſe dirent que les Malhominis en étoient les Auteurs. Ils promirent qu'étant leurs voiſins ils les engageroient de ſe trouver enſemble à la maiſon de la premiere Egliſe des Jeſuites pour ſatisfaire à ces morts : Il ſe fit cet hyver-là une entrevûë des Outagamis accompagnez des *Loups*, avec les *Sauteurs* & les *Nadouaiſſioux* ; un Chef Outagamis avoit formé un parti de trente jeunes Guerriers qui enleverent douze femmes & enfans des *Sauteurs*. L'on aprit auſſi-tôt à la Baye cette nouvelle. Le Commandant de Michilimakinak en-

voya des François pour prier les Outagamis de lui renvoyer une fille Outaouakse & une Sokokise, & de retenir les femmes des Sauteurs jusqu'à ce qu'ils eussent ramené quelques-uns de leurs enfans qu'ils gardoient depuis quelques années. Un Chef *Sauteur* qui s'étoit trouvé à ce Pourparler choqua sensiblement les Outagamis sur le refus qu'on lui fit de ses prisonniers. Ces François rencontrerent dans leur marche deux de leurs camarades que les Outagamis avoient voulu tuer, qui se sauverent en passant un grand courant à la nage. Lorsqu'ils furent arrivez chez les Outagamis ils les firent assembler. Le François le plus qualifié leur tint à peu prés ce discours.

Ecoutez, Outagamis, ce que je vais vous dire. * *J'ai apris que vous avez fort envie de manger de la chair des François, je suis venu pour vous satisfaire avec ces jeunes gens que vous voyez, mettez-nous dans vos chaudieres, & rassasiez vous de la chair que vous avez manquée.* Et tirant son épée hors du foureau il leur montra son estomach. *Ma chair*, continua-t'il, *est blanche & savoureuse, mais elle est bien salée, je ne croi pas que si vous la mangez elle vous passe le nœud de la gorge sans la*

* En 1683.

vomir. Le premier Chef de guerre lui ré-
pondit aussi-tôt : *Qui est l'Enfant qui man-
ge son Pere dont il a reçû la vie ? tu nous
as donné le jour quand tu nous as apporté
le premier du Fer , & tu nous dis de te
manger* . Le François lui repartit : *Tu as
raison de me dire que je t'ai donné le jour,
car quand je suis venu dans ton village
vous êtiez tous miserables comme des gens
qui ne savent où s'arrêter , & qui sortent
du plus profond de la terre. A present que
vous vivez en repos , & que vous joüissez
de la clerté que je vous ai procurée , vous
voulez troubler la terre , tuër les Sauteurs ,
& soûmettre ceux que j'ai adopté devant
vous , vomissez votre proye , rendez-moi
mon corps que vous voulez mettre en votre
chaudiere , craignez que la fumée qui en
sortira , si vous le faite cuire , n'excite des
vapeurs qui formeront des nuages orageux
qui s'étendront sur votre village , lequel
sera en un moment consumé des feux & des
éclairs qui en sortiront , & qui seront sui-
vis d'une grêle qui tombera avec tant d'im-
petuosité sur vos familles , que pas un n'en
sera à couvert. Ne vous souvenez vous pas
de vos ancêtres & de vous-mêmes qui avez
été vagabonds jusqu'à present : êtes vous
las d'être bien ? vomissez , croyez votre pere
qui ne vous veut abandonner que lors que*

vous le contraindrez de le faire. Ecoutez ma parole & j'accommoderai les mauvai ses affaires que vous vous êtes faites avec les Sauteurs.

Il n'en fallut pas davantage pour lui faire amener les prisonniers qu'il vouloit. L'arrivée de ces deux Filles à Michilimakinak arrêta tout à coup les Outaouaks qui se disposoient d'aller en guerre contr'eux ; sur la nouvelle qu'ils avoient eu qu'elles avoient été tuées.

Des Sauvages de tous les villages de la Baye arriverent selon leur parole chez les Jesuites pour faire satisfaction de la mort de leurs gens. La chose ayant fait trop d'éclat, les introduisit d'abord dans l'Egise, où le Superieur leur fit une exortation, loüant leur bon dessein que Dieu beniroit ; & leur fit faire quelques Prieres. Delà ils entrerent dans une chambre où le commandant des François étoit avec plusieurs personnes ; il fallut se conformer dans cette conjoncture à la maniere des Sauvages, qui répandent sur les morts les presens qu'ils font à ceux qui sont les parties interessées. Ils jettent donc quatre paquets de Castors & deux Coliers de Porcelaine, pour effacer le ressentiment que l'on pouvoit avoir de l'assasinat commis par eux chez les François. L'on se

iqua beaucoup ſur le point d'honneur, ır on prétendoit que ce nombre de Caors n'étoit pas ſuffiſant pour eſſuyer des ırmes. Les Jeſuites s'embaraſſoient fort eu de tous ces preſens ; ils étoient ſeuement obligez d'ériger une ſatisfaction ıblique de ces peuples pour tâcher de s contenir dans un eſprit de religion, e s'occupant uniquement qu'à jetter les ondemens de la Maiſon de Dieu, & l'on ouvoit dire de ces Jeſuites ce que Jereıie diſoit de lui-même, *factus eſt in core meo, quaſi ignis exæſtuans, clauſuſque ı oſſibus meis.* Les Sauvages tomberent 'accord que ce preſent n'étoit pas ſuffiınt, mais que l'on devoit entrer un peu ıns leur peine, les grandes maladies ne ur ayant pû permettre de chaſſer, & u'ils prétendoient ſatisfaire le Printems ıivant d'une maniere plus convenable.

Un Saki leva dans ce temps-là une *baudiere de guerre,* contre l'aveu de tous s Chefs de ſa nation ; quelques-uns de n parti entrerent dans la cabane d'un ançois qui étoit couché. Celui-ci ſe dount qu'ils venoient lui dire adieu, affecta e ronfler ; les autres attendirent le moıent qu'il pût s'éveiller. Le François ſe veillant tout à coup comme un homme ıi ſort d'un profond ſommeil, dit tout

haut en langue Sakise, les Sakis qui von
en guerre seront défaits. Ces guerriers lu
demanderent qui étoit la cause de la mo
tion où il étoit ? Il leur dit qu'il rêvoi
dans ce moment qu'il voyoit dans de
campagnes du Nord du Missisipi, en deç
du village des Sioux, un Camp de Na-
douaissioux, où il y avoit du feu allumé
& une grande bande de chiens-noirs, &
quelques chiens blancs; les y ayant trou
vez s'étoient battus, que les noirs avoien
devoré les blancs, à la reserve du plu
gros qui étoit resté le dernier, & qu
n'en pouvoit plus, qu'il avoit voulu s'ar
racher lui même de leur gueule, que tou
les noirs vouloient se jetter sur lui pou
le devorer, & que la peur de l'être effe
ctivement l'avoit fait éveiller, avec l
saisissement qu'ils venoient de remarque
Cette fixion eut plus d'effet que toute
les sollicitations de ces Chefs, qui ne pou
voient empêcher ce parti fait si à contre
temps, car ces jeunes guerriers alleren
raconter le danger du François, dont il
interpreterent le sens, en se representan
les Nadouaissioux pour les chiens noirs
& les Sakis pour les blancs, ils ne man
querent pas de dire que l'Esprit s'étoi
servi du François dans cette rencontre
pour les détourner d'une entreprise qu
leu

leur auroit été ſans doute funeſte.

Mr. de la Barre fut fort mécontent des Iroquois qui avoient violé la Paix par les irruptions continuelles qu'ils avoient faites. Il envoya des Coliers à Michilimakinak pour faire marcher toutes les Nations. On preſenta le caſſe-tête aux Hurons. Les autres Nations le refuſerent. Le caſſe-tête eſt une maniere de hache-d'arme qui eſt le ſimbole d'une Guerre que l'on déclare ; la coûtume eſt de le preſenter avec pompe au milieu d'une danſe, où chacun s'anime avec tout ce que la fureur peut inſpirer de plus affreux. L'on prit cependant ces Peuples dans le bon moment ; ils accepterent le caſſe-tête & demanderent quelque temps pour conſtruire des Canots afin de faire une plus grande flote. Les préparatifs étant preſque achevez, les François prirent les devans. Les Outaouaks les joinirent à ſoixante lieuës de là. L'armée s'arrêta pour avoir le temps de chaſſer. L'on n'a que faire dans ces païs de Munitionaires ni de Vivandiers dans un camp, chaque ſoldat & chaque Guerrier s'embaraſſe peu d'un attirail de proviſions de bouche ; car à meſure qu'elles manquent, ils s'arrêtent pour tuër des bêtes, ils en trouvent ſuffiſamment. On leur donna quelques bouts de tabac pour honorer

davantage un festin de Guerre qu'ils firent
Aprés trois jours de marche les jeunes
Guerriers mirent pied à terre pour chasse
dans les bois. L'on entendit un si grand
bruit de mousqueterie que l'on crût que
nos gens étoient surpris des Iroquois ; on
fut au secours, mais l'on fut réjoüi de le
voir seulement aux prises contre quantité
de biches qu'ils avoient investis. Un Fran-
çois se tua malheureusement de son fusil
Les Outaouaks se figurerent dans le mo-
ment de mauvais présage de cette Guerre
on les vit même en balance pour s'en re-
tourner chez eux, & comme on leur re-
procha leur peu de fermeté, ils poursuivi-
rent leur route. L'on trouva quelques
jours aprés plusieurs bandes de bêtes fau-
ves dans de petites Isles. Un jeune Sauva-
ge voulant tirer sur une biche cassa le bras
de son frere qui en mourut. Ce fut pour
lors une consternation universelle parmi
les Outaouaks qui disoient que tout leur
étoit fatal, que les François seroient cau-
se de leur mort & qu'il falloit les tuër.
On les prit par toutes les voyes les plus
engageantes. Cependant comme elles ne
faisoient aucun effet sur eux, on leur dit
que ce n'étoit pas sans sujet qu'ils pleu-
roient leurs femmes & que l'on avoit bien
jugé que dés lors qu'ils auroient quitté leur

'illage de vûë ils le regretteroient. On
ſt même ſurpris leur dit un François,
ue vous ſoyez venus ſi loin. Vous êtes
es lâches qui ne ſçavez pas la Guerre,
ui n'avez jamais tué des hommes, vous
'avez mangé que ceux qu'on vous a
onnez liez & garotez. Ce reproche lui
ttira des injures bien atroces; tu verras
ui dirent-ils ſi nous ne ſommes pas des
ommes quand on donnera l'attaque.
Nous allons continuer & ſi tu ne fais pas
on devoir comme nous, nous te caſſeront
a tête. Vous ne ferez pas en cette peine
eur repliqua-t-il; car à la premiere huée
ous lâcherez tous le pied. Les Chefs
nimerent tous leurs Guerriers & voulu-
ent être à la tête de ce petit corps d'armée
our faire voir qu'ils étoient veritable-
ment des hommes; & il ſuffit à un Sau-
age de dire je ſuis homme pour braver
a mort. Le mauvais temps qui regnoit
ur le lac herier empêcha de s'embarquer.
L'on vit venir pluſieurs Canots que l'on
econnut être des Alliez. Les vagues é-
toient ſi groſſes qu'il n'y avoit pas moyen
e débarquer. Les Outaouaks ſe jetterent
u milieu des flots qui leur paſſoient par
eſſus la tête & facilitoient le débarque-
ment aux Outagamis. Ceux-ci venoient
eparer la faute qu'ils avoient faite d'a-

voir refuſé d'abord de ſe joindre aux autres Nations. L'on ne marche jamais en Guerre que l'on envoye des découvreurs pour couvrir la marche. Un Iſlinois & un Outagamis nouvellement partis de leur Village contrefaiſoient par haſard le Cerf. Un découvreur François entendant le ſifflement dans l'épaiſſeur du bois apperçû quelque choſe de blanc qui remuoit des branches, il tira deſſus. Il ſe trouva que c'étoit un Outaouaks à qui il caſſa le poignet & qu'il perça du même coup la chemiſe de l'Iſlinois : ſurcroît de diſgrace. Il ſembloit effectivement que tout s'oppoſoit aux François. Les Outaouaks modererent leurs reſſentimens & firent à leur tour de grands reproches aux François. Etes-vous des Guerriers vous autres François qui faites tirer vos découvreurs. Apparemment que vous voulez avertir les ennemis de notre marche afin de les faire fuïr s'ils ſont foibles, & s'ils ſont nombreux de les obliger de ſe mettre en embuſcade pour nous charger ; ils n'avoient pas tout le tort, quelques-uns plus inſolens diſoient Les François nous tuent, nous devrions nous battre contre eux. Ils nous veulent trahir & nous livrer à l'ennemi. Le bleſſé qui entendoit ce diſcours leur dit : qui vous fait parler en inſenſez ! Etes-vous morts

Oüi nous sommes morts si tu meurs. Quand je mourois, leur repliqua t-il, ma mort ne doit rien vous faire entreprende que contre les Iroquois ; en partant j'ai abandonné mon corps au sort des armes, & si je meurs c'est l'Iroquois qui me tuë puisque je suis parti pour lui faire la Guerre.

Pendant que toute l'Armée passoit le portage de Niagara l'on avoit envoyé des découvreurs au lac Frontenac pour voir si les ennemis ne paroîtroient pas, & si l'on n'appercevroit pas quelques-unes de nos barques aprés avoir fait ce chemin. L'on arriva à la riviere de Niagara sur le bord de ce lac. C'étoit le rendez-vous des troupes de la Colonie qui devoient se joindre à tous les Alliez, & l'on devoit trouver des munitions de Guerre & de bouche. Ce manquement de parole ne leur plût gueres. Les Outagamis tâcherent de pacifier les choses ; mais les Chefs Outaouaks firent avertir les Commandans François qu'ils vouloient déliberer sur les dernieres mesures qu'ils avoient à prendre. Lorsque l'on se fut assemblé ils tinrent ce discours. *Vous avez dit que nous n'étions pas des hommes. Nous te voulons montrer, François, que nous avons du cœur, & nous te disons que puisque tu*

nous as menti, nous promettant tant d
belles choses que nous ne voyons pas, nou
allons affronter le Village des Iroquois. O
leur répondit que l'on ne vouloit pas le
exposer à un si grand danger, & qu'i
falloit prendre le nom du lac pour se ren
dre au Fort Frontenac, où il y avoit de
François établis qui donnerent des nou
velles de l'armée, que si elle n'y étoit pa
arrivée, on l'attendroit, si elle avoit pas
sé outre on la suivroit. Ce ne fut alor
qu'injures & qu'invectives qu'ils firen
aux François sur leur peu de valeur. Le
uns étoient du sentiment qu'il falloit plû
tôt aller au Fort Frontenac, d'autres vou
loient que l'on alla contre les Iroquois, tou
ces faux braves faisoient de grands fracas
& se seroient trouvez fort embarassez s'il
avoient été seuls contre les ennemis : i
n'étoit pas de la prudence aux Comman
dans François de conduire trois cens Fran
çois contre quinze cens Tsonnontouan
sous l'exorte des Outaouaks, déja tro
ennuyez du Voyage & trop prévenus d
tant de vains présages dont ils s'étoien
infatuez. L'on envoya quelqu'un dans l
camp pour tâcher de les adoucir, & aussi
tôt qu'on leur eut dit que les François qu
avoient été jusqu'alors maîtres de la mar-
che, leur laissoient la liberté de l'être à

leur tour, ils ne balancerent pas de mettre leurs Canots à l'eau & de prendre la route du Nord, que l'on ſouhaitoit avec ardeur, laiſſant-là ceux qui avoit été du ſentiment contraire. L'on campa la même nuit ſur le bord du lac & l'on entendit à minuit ſur l'eau un coup de fuſil vis-à-vis le camp. On cria aux armes. Les Outaouaks accoururent au corps de garde & montrerent en cela leur zele. On entendit aprés une voix qui diſoit en langue Outaouakſe, que la barque étoit à Niagara. L'on oublia pour lors tout le paſſé & la joie devint univerſelle. Un Canot de huit Outaouaks débarqua dans le moment, qui rapporta qu'une barque avoit moüillé le ſoir à la vûë de ce lieu. Les Commandans dépêcherent un Canot pour donner avis à l'équipage de l'arrivée de la flote Outaouakſe qui alloit s'y rendre. Quand les Outaouaks apprirent en arrivant que la paix étoit faite avec les Iroquois, ils vomirent mille injures contre les François. L'on engagea cependant les plus conſiderables des Chefs de ſe rendre à Montreal pour voir le Gouverneur general. Le ſujet de cette Guerre vint de ce que les Iroquois avoient pillé & tué des François qui traitoient chez nos Alliez, ſous prétexte que Mr. de la Barre avoit permis à ceux-ci de piller les François qui

n'avoient point de commiſſions pour trai-ter chez eux. Il ſe gliſſa tant d'abus parmi les Nations qu'elles pilloient & tuoient in-diferemment tous ceux qu'elles trouvoient à l'écart. Les Iroquois toûjours avides du ſang humain profitoient de l'occaſion plus que les autres. Mr. de la Barre ayant ap-pris ce deſordre voulut avoir raiſon d'eux. Il partit pour cet effet avec les troupes de la Colonie, & donna ordre aux Comman-dans qui étoient chez les Outaouaks de les faire partir & de ſe trouver à Niagara. Les maladies ſe communiquerent parmi les François, & l'Armée fut extrêmement affoiblie. Mr. de la Barre voulant cacher aux Iroquois cette diſgrace fit marcher à part quatre cens hommes du côté des On-nontaguez & leur envoya Mr. de la Forêt qui commandoit au Fort de Frontenac, pour leur dire qu'il ſeroit bien-aiſe de parler à quelques Chefs; ils ſe rendirent à ſon Camp, où il leur demanda ce qui les avoit engagez de rompre ſi prompte-ment la Paix par tous les aſſaſſinats qu'ils avoient commis ſur les François, qu'ils avoient rencontrez chez les Outaouaks. Les Iroquois deſavouërent tous ces meur-tres, déclarant que leurs cinq Nations n'y avoient aucunement trempé & qu'ils étoient au deſeſpoir ſi quelques jeunes gens avoient eû cette temerité, l'on fut content

e cet aveu * l'on fit la Paix & l'on se
arda bien de leur faire connoître que la
aladie avoit mis tout en desordre dans
Armée. C'eût été un plus grand embaras
nos Outaouaks eussent rencontré en
nemin des Iroquois en leur parti de chas-
; car ceux-ci qui ne se seroient point
nu sur la défensive n'auroient pas man-
ué d'en être les victimes, & les Iroquois
auroient pas manqué de vanger la mort
e leurs freres, & auroient pû sans doute
uper chemin à tous nos malades dont
n'auroient pas eu de peine à se défaire.

CHAPITRE XV.

Monsieur de la Barre choisit Perrot pour faire la découverte des peuples de l'Ouest. La conduite qu'il tint chez les Agoez & les Nadouaissious, qui sont à plus de sept cens lieuës de Quebec.

LE nom François se rendoit recom-
mandable de toutes parts, les Peu-
es les plus éloignez qui avoient profi-
des avantages de son alliance, trou-
ient un grand changement du premier
at à celui où ils étoient quand ils avoient

* 1684.

gu erre contre des Nations qui nous étoient inconnuës, ils savoient la terminer heureusement à la faveur des armes qu'ils avoient eûs de nous. Plus nous faisions de découverte & plus nous voulions en faire. Le Nord nous étoit connu & le Sud le devint insensiblement. Il faloit encore penetrer dans l'Oüest où l'on sçavoit qu'il y habitoit beaucoup de Nations. Mr. de la Barre au Printems * envoya vingt François pour en faire la tentative sous la conduite du sieur Perrot à qui il donna des provisions de Commandant de cette contrée. Lorsqu'ils furent à cinquante lieuës de Montreal ils trouverent des Outaouaks qui y venoient, l'usage voulant que les Voyageurs qui se rencontrent mettent pied à terre pour s'informer de nouvelles de part & d'autre. Ceux-ci dirent que la Nation des Sauteurs avoit été détruite par les Outagamis, & qu'ils alloient à *Onontio* leur Pere pour lui demander des armes en échange de Pelleteries, afin de vanger les Sauteurs. Quoique ces Peuples eussent souvent des querelles il étoit cependant de l'interêt de la Colonie de les empêcher de se détruire. Le Commandant de ces vingt François en donna avis à Mr. de la Barre, qui écrit

* 1683.

vit aux Peres Jesuites & au Commandant
de Michilimakinak d'empêcher les Ou-
taouaks de rien entreprendre contre les
Outagamis. Les Outaouaks se doutant
bien que Mr. de la Barre ne donnoit
point dans leur entreprise, & que toutes
es lettres dont il les avoit chargez pour-
oient y apporter quelques obstacles, les
rûlerent, à la réserve de celle qui s'a-
ressoit à Perrot, parce qu'ils s'imagine-
ent qu'étant de leurs amis il les favorise-
oit lui-même dans leurs desseins. Tout
e qu'ils dirent aux Jesuites à leur arrivée
it qu'*Onontio* leur avoit les Outagamis
our boüillon. Le contraire fut connu par
ı lettre que reçût Perrot, où Mr. de la
arre défendoit expressement que les
utaouaks insultassent les Outagamis,
lui marquoit d'acommoder leur dif-
rent.

Un Chef Sauteur avoit une Fille de
x-huit ans en esclavage depuis un an chez
s Outagamis, qu'il ne pouvoit retirer,
ıns cette mauvaise conjoncture l'apre-
nsion où il étoit qu'on ne le brûla lui-
ème s'il faisoit mine de la leur deman-
r lui ôtoit le courage : il en prit la re-
ution & se joignit à nos François. Tou-
les nations de la Baye avoient apporté
x Outagamis quantité de presens pour

racheter cette Fille, mais rien ne fut ca-
pable de les fléchir, on craignoit mêm
qu'elle ne fut ſacrifiée aux mânes du gran
Chef que les Sauteurs avoient tué. Ce p
re affligé ne trouvoit aucune conſolatio
dans tous les endroits où il paſſoit, parc
que ces peuples lui diſoient que les Fran
çois n'étoient pas parens des Outagam
comme eux, il ne retireroit jamais ſa Fi
le. Perrot le fit reſter à la Baye, de crain
que les Outagamis ne le lui raviſſent & n
le miſſent à la grillade. D'abord qu'il f
arrivé à leur village ils l'aborderent to
fondant en larmes, lui faiſant le recit d
la trahiſon des Sauteurs & des Nadouai
ſious, ils lui dirent que leur grand Ch
avoit été tué dans le combat avec cinqua
te-ſix de leurs gens, & quoi qu'ils ne fu
ſent que deux cens ils avoient mis en d
route les ennemis, qui étoient au nomb
de huit cens combatans. Ce diſcours l
donna occaſion de parler de cette Fill
& les ayant fait aſſembler il leur parla d
la ſorte.

Vieillards Outagamis, Chefs, Jeuneſſe
écoutez-moi. J'ai ſçû que pour faire u
bonne Paix avec le Sauteur & le Na
douaiſſious, par une entrevûë que nous ét
mes enſemble, le premier avoit engagé c
lui-ci à vous mettre & vos Familles da
leu

eurs chaudieres. C'est l'Esprit qui a tout réé qui nous a fait connoître le peril où ous avez été : nous l'avons prié d'avoir itié de vous, & que sa Toute-puissance ous délivre de la trahison de vos ennemis, ui n'ont eu aucune de vos dépoüilles, n'y es chevelures de vos morts : il vous a fait naîtres du Champ de Bataille, vous avez ait des Prisonniers sur eux, & vous avez oupé les têtes de ceux que vous avez tué, 'est la derniere preuve de la valeur d'un Sauvage. Vous ne devez pas attribuër la 'ictoire à votre generosité, c'est cet Esprit ui a combatu pour vous que vous devez econnoître comme votre liberateur. Que oulez-vous faire de cette Fille Sauteuse ue vous retenez il y a long-temps? Est-'le capable en la gardant d'assoupir le res-ntiment que vous avez contre sa nation? 'lle est à moi, je vous la demande, je suis otre pere, c'est l'Esprit qui s'est servi de oi pour venir chez vous, comme le pre-ier François qui ait ouvert la porte de otre cabane. Tous ces peuples de la Baye ui sont mes enfans sont vos freres, prévo-ant votre refus ils craignent les malheurs ui vous menaçent, avalez votre desir de engence *si vous voulez vivre.* Il avoit n Calumet à la main en leur parlant, u'il presenta à la bouche du frere du

grand Chef pour le faire fumer ; ce qu'il refusa ; il le presenta à d'autres qui le reçurent. Ensuite il le remplit de tabac, & le presenta encore au premier jusqu'à trois fois, & il le refusa comme il avoit déja fait ; ce qui obligea Perrot de sortir dans le moment fort indigné. Les Outagamis sont de deux extractions, les uns se nomment Renards, & les autres de la Terre-Rouge. Celui qui refusoit le Calumet étoit Chef des Renards, qui avoit pris la place de son frere. Le Chef de la Terre-Rouge suivit Perrot, & le mena dans sa cabane, où il fit assembler tous les Vieillards & les Guerriers de sa nation, & leur parla ainsi.

Vous avez entendu Metaminens votre pere (c'est le nom par lequel il étoit connu) qui nous veut donner la vie, & nos freres les Renards nous la veulent ôter, nous voulant faire abandonner de l'Esprit, auquel ils refusent une Esclave : apportez moi des chaudieres je leur parlerai, j'éprouverai leur bonne volonté, & je saurai s'ils me refuseront. J'ai toûjours été le soûtient de leur village, mon pere & mon frere défunt se sont toûjours exposez pour eux ayant perdu beaucoup de jeunes gens pour les défendre ; s'ils me refusent je louë mo[n] *feu, & je les abandonne à la fureur* [de] *leurs ennemis,*

Aprés qu'on lui eut apporté ces chaudieres & quelques marchandises, il prit son Calumet & entra dans la cabane de cet opiniâtre, avec un Cortege de ses Lieutenans, & lui dit : *Mon Camarade, voila le Calumet de nos ancêtres qui sont morts : Quand il survenoit quelques affaires dans notre village ils le presentoient aux tiens, qui ne l'ont jamais refusé, je te le presente rempli de ces chaudieres, & te prie d'avoir pitié de nos enfans, & de donner cette Sauteuse à Metaminens qui te l'a demande. Il a été toûjours notre pere. Le Chef des Renards fuma & fit fumer tous ses parens.* Le Chef de la Terre-Rouge retourna à sa cabane, & dit au sieur Perrot Commandant que l'affaire étoit faite, & qu'il auroit la Sauteuse. Il se leva pendant la nuit un si grand orage qu'il sembloit que toute la machine du monde se démontoit ; une grosse pluye, les éclairs & le tonnerre ; faisoient un si grand fracas, qu'ils crurent être perdus. Comme tous les Sauvages sont naturellement superstitieux, ils s'imaginoient que l'Esprit étoit irrité contre eux. L'on n'entendoit dans le village que plaintes des vieillards qui disoient, que perse-tu Onkimaoüassam, veux-tu faire mourir tes enfans ? aime-tu mieux la Fille Sauteuse que toutes les familles de ton

village, n'as-tu pas conçu ce que te di
Metaminens, qui nous aime & nous veu
faire vivre, *nettoye ta natte de cette ordur*
qui infectera notre terre. L'effroi les avoi
mis si fort hors d'eux-même, qu'ils crû
rent que l'Esprit les alloit abîmer. Onki-
maoüassam ne savoit plus lui-même où i
étoit. Il se radoucit & n'osa plus paroître
devant Metaminens, qui étoit ravi de cett
peur, parce qu'il savoit bien que c'étoit
le veritable moyen d'avoir bien vite cette
Esclave sans le secours de qui que ce soit

Onkimaoüassam alla prier le Chef de
la Terre-Rouge de la lui mener: *Je n'ose*
me presenter, lui dit-il, *devant Metami-*
nens, voila la Sauteuse méne lu.i Celui-ci
lui répondit, *c'est à toi à lui donner, afin*
que croyant que cela vient de toi il ne te
veuille point tant de mal. La pluye con-
tinuoit cependant toûjours, ils entrerent
dans la cabanne de Perrot avec la Fille,
le priant d'arrêter ce fleau qui les mena-
çoit, & d'empêcher que les Sauteurs &
leurs Alliez ne leur fissent plus la guerre.
Il les remercia par un present de tabac &
d'une chaudiere, dans le temps qu'il vo-
yoit à peu prés que la pluye alloit finir,
leur disant que cette chaudiere leur servi-
roit de toict pour les garantir de la pluye,
& qu'ils fumeroient paisiblement & sans

crainte que l'Esprit les punit. Perrot ne se sentant pas assez bon Prophête pour faire cesser la pluye, jugea bien que s'il restoit encore long-temps avec sa prisonniere, les choses pourroient changer de face. Il prit congé d'eux nonobstant le mauvais temps, leur promettant qu'il deviendroit beau avant qu'il arriva à la Baye. Aprés avoir remis au Sauteur sa Fille il le renvoya par les terres, afin de détourner les gens de sa nation de venir contre les Outagamis en cas qu'ils fussent dans ce dessein. Il leur fit connoître qu'il l'avoit tirée de la chandiere du Renard, ayant abandonné son corps à sa rage, qu'il alloit demeurer chez eux pour les assurer qu'il ne feroient aucun mouvement; qu'il prit donc garde de ne pas agir en étourdi? que si les gens étoient assez indiscrets de vouloit aigrir leur esprit, les Renards lui casseroient la tête. Que s'il venoit à être tué par eux il pourroit s'assurer que les François vangeroient sa mort sur lui & sur sa nation. Il lui donna douze brasses de tabac pour faire present à ses Chefs. Les Chefs de la Baye ne furent pas peu surpris de l'heureux succez des François, & ils avoüerent qu'il falloit être Esprit comme lui pour obtenir ce que toutes les nations de la Baye n'avoient pû faire avec tous leurs presens.

La curiosité de nos François que Mr de la Barre avoit envoyé, fut beaucou excitée par tous les discours que leur te noient les Sauvages, ils n'entendoient par ler à la Baye que de nouvelles Nation qui nous étoient inconnuës, les uns di soient qu'ils avoient été dans un païs qu étoit entre le Midi & le Couchant, & d'autres arrivoient du dernier, où ils a voient vû de beaux païs, & dont ils a voient apporté des pierres bleuës & ver tes, qui ressembloient à la turquoise, qu'il étoient attachez au nez & aux oreilles. I y en avoit qui avoient vû des chevaux & des hommes faits comme les François; i faut que ce soit des Espagnols du nouvea Mexique. D'autres, enfin, disoient qu'il avoient commercé des haches avec de personnes qui étoient, disoient-ils, dan une maison qui marchoit sur l'eau, au dé gorgement de la riviere des Assiniboüels qui est à la mer du Nord-d'Ouest. La ri viere des Assiniboüels se rend dans l Baye d'Husson au Nord, est proche le For Nelson.

Tous ces raports donnoit jour à tente quelque chose de considerable. Les Fran çois partirent donc de la Baye des Puans avec quelques Sauvages qui avoient ac compagné des Islinois dans l'Oüest, où

ils avoient été en guerre. Lors qu'ils arriverent vis-à vis les Miamis & les Maſkoutechs, ils trouverent cinquante Sokokis & Loups, de ceux qui avoient été avec Mr. de la Salle dans ſa découverte, leſquels n'oſant demeurer ſur le chemin de guerre des Iſlinois, s'étoient retirez à la Baye pour y chaſſer aux Caſtors. Le grand Chef des Miamis ayant ſçû que Perrot n'étoit qu'à trois quarts de lieuës de ſon village, vint au devant de lui pour l'engager de ſe repoſer dans ſa Cabane. Ce Chef lui dit au milieu d'un feſtin qu'il lui fit, que ſa Nation avoit envie de s'établir auprés de ſon feu, & qu'il le prioit de lui en marquer l'endroit. Perrot lui dit qu'il alloit s'établir dans le haut de Miſſiſipi en deça des Nadouaiſſious, où il vouloit leur ſervir de barriere, parce qu'il ſavoit qu'ils avoient guerre enſemble. Il regalât les Miamis, les Maſkoutechs, & les Kikabouks, de douze braſſes de tabac, & leur donna des chaudieres. Il leur dit par ce preſent qu'ils pouvoient ſe flâter que ces peuples ne feroient aucun acte d'hoſtilité, mais qu'ils ſe donnaſſent de garde de lever d'orénavant le caſſe-tête contre eux, qu'ils devoient attacher leurs haches au Soleil, parce que s'ils faiſoient la moindre irruption ſur eux, les Nadouaiſſious

croiroient indubitablement qu'ils ne se se-
roient établis si proches que pour faciliter
à leurs ennemis les moyens de les perdre
& de les détruire. Qu'au reste si quelques
Miamis vouloient venir faire un feu au-
prés de lui pour y traiter de leurs Pellete-
ries, il les recevroit toûjours avec gran-
de joye. Il leur dit en leur presentant les
deux chaudieres qu'*Onontio* avoit aban-
donné les Islinois aux Iroquois qui passe-
roient du coté de *Chigagon*, & que s'ils
faisoient leur chasse ils devoient la faire le
long du bas de Missisipi, pour éviter de
tomber entre leurs mains.

Ces François se rembarquent avec les
Sokokis, & étans arrivez au portage qu'il
faloit faire pour entrer dans une riviere
qui tomboit dans le Missisipi, ils trouve-
rent treize Hurons qui sachant le dessein
qu'ils avoient de s'établir aux Nadouais-
sious, voulant les traverser & aller en guer-
re contre eux, afin d'ôter aux François la
liberté de commercer, & de les empêcher
de leur donner des armes & d'autres mu-
nitions. Les Hurons voulurent les prece-
der dans ce voyage, mais on les en em-
pêcha bien, & ils auroient passé quelque
mauvais quart d'heure si les Sokokis n'a-
voient appaisé le ressentiment des Fran-
çois : ceux-ci continuerent leur route jus-

qu'au fleuve. Ce fut-là où ils prirent des meſures, pour tâcher de découvrir quelques nations. Il y avoit aſſez de peine à le faire, parce que dans ce quartier, au delà du Miſſiſipi, ce ſont des pleines d'une vaſte étenduë, toutes deſertes, dans leſquelles on ne trouve que des bêtes. L'on convient que les Puans feroient la premiere découverte ; ils promirent que l'on entendroit parler d'eux dans quarante jours, & qu'auſſi-tôt que l'on apercevroit de grands feux dans ces campagnes l'on devoit être aſſurez que l'on avoit trouvé une Nation. Ce ſignal devoit être reciproque : l'uſage les peuples qui habitent ce Continent eſt ors qu'ils vont à la chaſſe au Printems & n Automne de mettre le feu dans ces praiies, afin de pouvoir ſe reconnoître. Le eu devient ſi grand, & principalement uand il vient du vent, & quand les nuits ont obſcures, qu'on l'apperçoit de quaante lieuës. Ces campagnes ſont remlies d'une infinité de bœufs beaucoup lus gros que ceux de l'Europe, que l'on ppelle ordinairement bœuf Iſlinois ; le oil en eſt tout friſé & plus fin que la ſoye; on en a fait en France des chapeaux auſſi eaux que ceux des Caſtors. Lors que les uvages en veulent prendre beaucoup ils s entourent par une enceinte de ſes feux

qui brûlent les arbres dont ils ne peuven
se débarasser. Pendant que les Puans tra-
versent ces terres en prenant vers l'Oüest
& le Sud-Oüest, les François montoient
en Canots vers l'Oüest; ceux-ci trouveren
un endroit où il y avoit du bois, qui leu
servit à faire un Fort : ils s'établirent a
pied d'une montagne, derriere laquelle
y avoit une grande prairie, remplie d
bestiaux. Ils apperçûrent au bout de trent
jours des feux qui étoient fort loin, ils e
firent de même. Les Puans connuren
qu'ils s'étoient établis.

Il arriva au bout de onze jours de ce s
gnal des Députez de la part des *Ayoës*
* qui donnerent avis que leur village ap
prochoit dans le dessein de s'établir av
eux. L'entrevûë de ces nouveaux venus
fit d'une maniere si particuliere qu'il y
voit sujet de rire ; ils aborderent le Fra
çois en pleurant à chaudes larmes, qu'i
faisoient couler dans leurs mains avec
la salive & autre saleté qui leur sortoit
nez, dont ils leur frotoient la tête, le v
sage & les habits. Toutes ces caresses
faisoit bondir le cœur, ce n'étoit que c
& hurlemens de la part de ces Sauvag
que l'on appaisa en leur donnant quelc

* Les Ayoës demeurent assez loin par delà de Missisip
vers le 43. degré de latitude.

:oûteau & des alênes : enfin aprés beau-
:oup de mouvement qu'ils firent pour ſe
'aire entendre, ce que ne pouvant n'ayant
ɔas d'Interprete, ils s'en retournerent. Il
:n vint quatre autres au bout de quelques
ours, dont il y en avoit un qui parloit Iſ-
.inois, qui dit que leur village étoit à neuf
ieuës au deſſus, ſur le bord du fleuve. Les
'rançois les y allerent trouver, les fem-
nes s'enfuïrent à leur arrivée, les unes
;agnoient les montagnes, les autres ſe
ettoient dans les bois en courant le long
u fleuve, pleurant & levant les mains au
oleil; vingt conſiderables preſenterent à
'errot le Calumet, & le porterent ſur une
eau de bœuf dans la cabane du Chef,
ui marchoit à la tête de ce Cortege.
Quand ils ſe furent mis ſur la natte ce
Chef ſe mit à pleurer ſur ſa tête, en la
noüillant de ſes larmes, & des eaux qui
iſtilloient de ſa bouche & du nez; ceux
ui l'avoient porté en firent de même. Ces
leurs finis on lui preſenta de rechef ce
Calumet, le Chef fit mettre un grand pot
e terre ſur le feu, que l'on remplit de
ingues de bœuf, qui furent tirées au pre-
nier boüillon, on les coupa en petits mor-
eaux, le Chef en prit un qu'il lui mit dans
ı bouche; Perrot l'ayant voulu prendre
ui-même, ce que le Chef ne voulut pas

jusqu'à ce qu'il lui eut mis, la coûtume étant de mettre les morceaux dans la bouche jusqu'à trois fois quand c'est un Capitaine, avant que de presenter le plat. Il ne pût s'empêcher de rejetter ce morceau qui étoit encore tout sanglant, on fit cuire ces mêmes langues dans une marmite de fer la nuit: aussi-tôt des gens dans une grande surprise, ils prirent leur Calumet & les parfumerent de la fumée du tabac. On n'a jamais vû au monde de plus grands Pleureurs que ces peuples, leur abord est accompagné de larmes & leur adieu en est de même. Ils ont l'air fort simple, & une grosse poitrine, un bon fonds de voix, ils sont extrémement courageux & bon cœur, ils prennent souvent les bœufs & les cerfs à la course, ils sont hurleurs ils mangent la viande cruë, ou la font seulement un peu chauffer; ils ne sont jamais rassasiez, car quand ils ont dequoi ils mangent nuit & jour: lors qu'ils n'ont rien ils jeûnent avec beaucoup de tranquilité, ils sont fort hôpitaliers, & ils n'ont pas de plus grande joye que de régaler les étrangers.

L'envie d'avoir des Marchandises Françoises les engagerent d'aller à la chasse du Castor pendant l'Hiver, ils entrerent pour cet éfet dans la profondeur des terres.

Apré

Aprés qu'elle fut faite quarante Ayoës vinrent traiter au Fort des François, Perrot s'en retourna avec eux à leur village, où il fut bien reçû. Le Chef le pria de vouloir bien accepter le Calumet que l'on vouloit lui chanter? Il y consentit. C'est un honneur que l'on n'accorde qu'à ceux qui passent (selon eux) pour grands Capitaines. Il s'asseoit sur une belle peau de bœuf, trois Ayoës étoient derriere lui qui lui tenoient le corps pendant que d'autres chantoient, en tenant des Calumets à leurs mains, & les faisant aller à la cadence de leurs chansons. Celui qui le berçoit le faisoit aussi de cette maniere, & passerent une bonne partie de la nuit à chanter le Calumet. Ils lui dirent aussi qu'ils iroient passer le reste de l'Hiver à la chasse du Castor, esperant de l'aller voir au Printems à son Fort, & le choisirent en même temps par le Calumet qu'ils lui laisserent pour le Chef de toute la nation. Les François retournerent à leur Fort, où ils trouverent un Maskoutech & un Kikabouc, qui leur donnerent avis que leurs villages les avoit suivis, & qu'ils étoient à dix-huit lieuës au dessus, sur le bord du fleuve. Ils rapporterent que des François avoient engagé les Miamis à s'établir à Chigagon, où ils étoient allez malgré l'avertissement

qu'on leur avoit donné que les Iroquois devoient passer,pour décendre de là contr les Islinois, que pour eux ils avoient jug plus à propos de les venir chercher, le priant de leur prescrire l'endroit où i vouloient qu'ils firent leurs feux. Perro deux jours aprés partit avec eux, les peu ples eurent bien de la joie de le voir; il lo gea chez Kikirinous, Chef des Maskou techs, qui le régala d'un grand Ours qu l'on avoit fait boüillir tout entier. Ce Che lui demanda la possession d'une riviere qu arosoioit un beau païs qui n'étoit pas loi du lieu où ils étoient, le priant de pro teger en même temps toutes les Famill de leurs Nations, & d'empêcher les Na doüaissioux de les insulter, avec lesquel les ils feroient la Paix, le conjurant mêm d'en être le Mediateur, & l'assurant de fai re approcher un gros Village d'Islinoi dont il avoit eu la parole. Perrot n'oso guere se fier à leur parole, parce qu'il sa voit qu'ils étoient la plûpart des antropo phages, qui aimoient mieux la chair hu maine que celle des animaux. Il leur di qu'il n'aimoit pas beaucoup leur voisina ge, qu'il jugeoit bien qu'ils demandoien à s'établir auprés de lui dans le dessein d faire quelques coups sur les Ayoës, lor qu'ils s'y attendroient le moins, & qu'

é pouvoit de plus se resoudre d'empê-
her les Nadouaſſioux de les insulter eux-
ıêmes. Ils lui dirent qu'ils étoient surpris
e ce qu'il se défioit de ses enfans, qu'il
oit leur pere, & que les Ayoës étoient
urs cadets, ainsi qu'ils ne pouvoient les
aper sans le fraper lui-même, puisqu'il
s mettoit dans son sein, & qu'ils avoient
té le même lait qu'ils vouloient encore
ter. Ils le prierent de leur donner reci-
roquement des armes & des munitions.
e François n'ayant rien à leur repliquer
s fit fumer dans son Calumet, & leur
it que c'étoit sa mamelle qu'il leur avoit
oûjours presentée pour les allaiter, qu'il
n allai toit presentement les Nadoüaiſ-
oux, qu'ils n'avoient qu'à les venir en-
ver s'ils vouloient en même temps qu'ils
ıraſſent leur perte. Il leur promit d'arrê-
er les Nadoüaiſſioux s'ils venoient en
uerre contr'eux, & que s'ils n'obeïſſoient
as à ce qu'il leur prescriroit il se décla-
eroit leur ennemi, pourvû qu'ils ne le
ahiſſent pas. Ils chaſſerent le reste de
Hiver plûtôt aux groſſes bêtes qu'aux
astors, pour faire subſiſter leurs femmes
leurs enfans
Quelques François partirent pour a-
ertir les Nadoüaiſſioux de ne pas se mé-
rendre dans leur partie de chaſſe lors

qu'ils rencontreroient des Sokakis qu
chaſſoient aux Caſtors le long du fleuve.
Ils trouverent ſur les glaces quatre-vingt
Canots de Nadoüaiſſioux, ravis de voir
ces François ; ils retournerent à leur vil-
lage pour en donner la nouvelle.

CHAPITRE XVI.

*Monſieur le Marquis de Denonville fai
avertir tous les Alliez de ſe joindre
à lui contre les Iroquois.*

QUelque temps aprés l'on aperçût troi
hommes qui couroient à grand hâte
faiſant des cris de morts. A meſure qu'il
approchoient du Fort on leur entendoi
dire que tous les Miamis étoient morts
que les Iroquois les avoient défaits à Chi
gagon, où ils avoient été apellez des Fran
çois, & que ceux qui reſtoient vouloien
ſe venger ſur eux. On les fit entrer a
Fort, on leur donna à fumer, & ils repri
rent inſenſiblement leurs ſens. Aprés qu'il
eurent bien mangé & qu'ils ſe furent ma
taché de vermillon, on les queſtionna ſu
toutes les circonſtances de ces nouvelles
Voici de quelle maniere parla le plus jeu
ne, en s'adreſſant à Perrot.

*Quand tu fis present cet Automne à Apichagan Chef des Miamis, il partit le lendemain lui-même pour avertir tous les Miamis & nos gens de ce que tu lui avois dit, il les fit consentir à te suivre, aprés qu'il eut la parole de tous les hommes. Deux François ont envoyé des presens aux Miamis, pour leur dire qu'*Onontio *vouloit qu'ils s'établissent à Chekagou. Apichagan s'y opposa, & dit que ses gens avoient déja été tuez à la riviere de saint Joseph, lors que Mr. de la Salle les y fit établir. Les François ayant été cause de leur mort, que toi tu les aimois comme tes enfans, que tu ne l'avois pas engagé de venir chez toi, que tu l'avois seulement averti de ne se pas troubler portant ses armes contre ceux chez qui tu allois, & que tu lui avois dit que s'ils alloient à Chigagon ils seroient mangez de l'Iroquois.* Il empêcha dans ce moment ses gens de croire les François, ausquels il envoya une seconde fois des Députez, pour leur dire de ne pas attendre les Miamis. Les François renvoyerent encore de leurs gens, qui déclarerent à Apichagan de la part d'*Onontio*, qu'il seroit abandonné s'il n'obeïssoit à sa voix, ce qui ne laissa pas de l'ébranler : il dit cependant suivez Metaminens, à qui mes gens ne se fient pas, ils veulent chercher la mort, suivez-

le, c'est lui qui donne la vie, & c'est c
qui a empêché que nos familles ne s
soient trouvez envelopez dans la mêm
perte que celles qui ont été à Chigagon
Quand les Miamis furent arrivez en c
lieu les François leur dirent d'y chasser
nos gens commencerent à avoir du regre
de ne l'avoir pas suivi, ils se répandiren
de toutes parts pour faire leur chasse, &
retournerent au Fort que les François a
voient fait pour savoir leurs besoins. Quel
ques familles qui ne purent s'y rendr
comme les autres furent surprises par un
armée d'Iroquois, les Miamis y eurent u
Chef pris, qui dans sa chanson de mor
demandoit la vie à ses ennemis, les assu
rant qu'il leur livreroit son village s'il
vouloient la lui donner : ils le déljerent

Quelques chasseurs de ces familles qu
n'étoient pas allez à Chigagon, revenant
à leurs cabanes apperçûrent de loin u
grand campement, ils jugerent que leur
gens avoient été défaits, & s'enfuirent a
Fort pour en porter les nouvelles. Le
Miamis qui y étoient consulterent s'ils
soûtiendroient un assaut, où s'ils pren-
droient la fuite. Un Sokoki qui étoit
parmi eux leur dit de ne pas se fier aux
François, qui étoient amis des Iroquois.
Les Miamis le crurent & s'enfuirent de

toutes parts. Les Iroquois y vinrent sous la conduite de ce Chef Miamis, qui avoit promis de leur livrer son village. Ils n'y trouverent que quatre François qui venoient des Islinois, qu'ils n'insulterent pas, les Miamis ayant deserté, & même le Commandant des François qui n'avoit pas osé s'y fier. Les Iroquois suivirent le village en queuë, prirent generalement toutes les femmes & enfans, à la reserve d'une, & des hommes qui abandonnerent leurs familles.

Les Ayoës vinrent au Fort des François au retour de la chasse du Castor, & n'ayant pas trouvé le Commandant qui étoit allé aux Nadouaissioux, ils lui envoyerent un Chef pour le prier de s'y rendre. Quatre Islinois le trouverent en chemin, lesquels (quoiqu'ennemis des Ayoës) venoient le prier de faire rendre quatre de leurs enfans que des François tenoient prisonniers. Les Ayoës avoient cela de particulier que bien loin de faire du mal à leurs ennemis ils les régaloient, & les prioient en pleurant sur eux de les laisser joüir des avantages qu'ils pouvoient esperer des François, sans être insultez de leurs nations : l'on renvoya ces Islinois aux François qui attendoient les Nadouaissioux. Quand ceux-ci qui avoient guerre

auſſi avec les Iſlinois les apperçûrent ils voulurent ſe jetter ſur leurs canots pour s'en ſaiſir, mais les François qui les conduiſoient prirent le large de la riviere pour éviter cette ſaillie. Les autres François qui étoient-là en traite accoururent à leurs camarades : l'on racommoda cependant la choſe, & quatre Nadouaiſſioux prirent les Iſlinois ſur leurs épaules qu'ils porterent à terre, & leur marquerent qu'ils les épargnoient en conſideration des François à qui ils étoient redevables de la vie. La défaite des Miamis à Chigagon devoit être ſenſible à tous les peuples de ces quartiers ; l'on envoya à la Baye pour en ſavoir des particularitez & des nouvelles de la Colonie. Les François rapporterent qu'il étoit vrai ce que l'on avoit dit & que cent Miamis, Maſkotechs, Pouteoüatemis & Outagamis, avoient pourſuivi les Iroquois, ſur leſquels ils avoient donné la hache à la main avec tant de fureur qu'ils leur en avoient tué cent, repris la moitié de leurs gens, & mis en déroute les Iroquois, qui auroient même été défaits s'ils avoient continué de les pourſuivre : que les Miamis étoient à la Baye qui avoient fait beaucoup de mauvais traitemens au Pere Alloüet Jeſuite, qui leur avoit inſpiré d'aller à Chigagon, lui aiant imputé la perte de leurs gens.

Monſieur le Marquis de Denonville
qui étoit pour lors Gouverneur general,
voulut venger ce peuple, pour leur ôter
l'opinion qu'ils avoient que l'on eut le
deſſein de les ſacrifier aux Iroquois. Il en-
voya des ordres au Commandant Fran-
çois, qui étoit chez les Outaouaks, d'aſ-
ſembler toutes les nations, & de les faire
joindre à ſon armée qui ſe trouveroit à
Niagara, afin d'aller tous contre les Tſon-
nontouans.

Le Commandant de l'Oüeſt eût auſſi
ordre d'engager celles qui étoient dans ſes
quartiers, principalement les Miamis. Ce-
lui-ci ayant mis ſes affaires en état, mar-
qua à quelques François qu'il laiſſa pour
la garde de ſon Fort, la conduite qu'il de-
voient tenir pendant ſon abſence, il ſe ren-
dit au village du bas du Miſſiſipi pour les
faire ſoulever contre les Iroquois : il fit
ſoixante lieuës dans des plaines, n'ayant
pour guide que les feux & les fumées qui
paroiſſoient. Etant arrivé chez les Miamis,
il leur preſenta le Caſſe-tête de la part
d'*Onontio*, avec pluſieurs preſens, & leur
dit : les cris de vos morts ont été écou-
tez d'*Onontio* votre pere, qui voulant
avoir pitié de vous a reſolu de ſacrifier ſa
jeuneſſe pour détruire l'antropophage qui
vous a mangé ; il vous envoye ſon Caſſe-

tête, & vous dit de fraper sans relâche sur celui qui a ravi vos enfans. Ils mettent leurs tentes hors de sa chaudiere, vous criant vangez-nous, vangez-nous, il faut qu'il dégorge & vomisse par force votre chair qu'il a dans son estomach, qu'il ne pourra digerer, *Onontio* ne lui donnera pas ce temps, Si vos enfans ont été ses chiens & ses esclaves, il faut que ses femmes deviennent les notres à leur tour. Tous les Miamis reçûrent le Casse-tête, & l'assurerent que puisque leur pere les vouloit favoriser, ils periroient tous pour ses interêts.

Ce François retournant à son Fort il apperçût en chemin tant de fumée qu'il crût que c'étoit une armée de nos Alliez qui alloient contre les Nadouaissioux, qui pourroient en passant enlever ses gens, cela l'obligea de marcher à plus grande journée. Il rencontra heureusement un Chef Maskoutech, qui ne l'ayant pas trouvé au Fort, étoit venu au devant de lui pour lui donner avis que les Outagamis les Kikabous, les Maskoutechs, & tou les gens de la Baye, devoient s'assemble pour venir piller ses Magasins, afin d'a voir des armes & des munitions pour dé truire les Nadouaissioux, & qu'ils avoien resolu de forcer le Fort & d'égorger tou

les François si ils leur faisoient le moindre refus; cette nouvelle l'obligea de s'y rendre incessamment. Trois Espions étoient partis le même jour de son arrivée, qui avoient pris le prétexte de traiter quelques Castors, ils rapporterent à leur Camp qu'ils n'avoient vû que six François, le Commandant n'y étant pas, s'en fut assez pour les engager à entreprendre d'accomplir leur dessein. Il en vint deux autres le lendemain qui firent le même personnage. On avoit eû la précaution de mettre des fusils tous chargez aux portes des cabanes. Quand ils vouloient entrer dans quelqu'une on trouvoit le secret d'y faire trouver des gens qui changeoient differemment d'habits. Ils demanderent en parant de choses & d'autres combien il y avoit de François? On leur répondit que le nombre étoit de quarante, & que l'on en ttendoit de moment à autre qui étoient e l'autre côté de la riviere à la chasse du œuf. Toutes ces armes amorcées leur onnoient à penser; on leur dit qu'elles toient toûjours toutes prêtes en cas que on vint les insulter, & même qu'étant ır un grand passage ils se tenoient toûours sur leurs gardes, connoissant les Sauages pour de grands étourdis. On leur it d'amener un Chef de chaque Nation,

parce que l'on avoit quelque chose à leu
communiquer, & que s'ils approchoien
le Fort en plus grand nombre on tireroi
dessus. Six Chefs de ces Nations vinrent
à qui on ôta à la porte leurs arcs & leur
fléches, on les fit entrer dans la caban
du Commandant, qui leur donna à fume
& les régala. Comme ils voyoient toute
ces armes chargées ils lui demanderent
il craignoit ses enfans ? Il leur répond
qu'il ne s'en embarassoit guere, qu'il éto
un homme qui savoit tuër les autres. I
semble, leur repliquerent-ils, que tu so
indigné contre nous ? Je ne le suis pas, r
partit le Commandant, quoi que j'aye s
jet de l'être, l'Esprit m'a averti de vot
dessein, vous voulez enlever mes effets
me mettre à la *Chaudiere*, pour aller de
contre les Nadouaissioux; il m'a dit de m
tenir sur mes gardes, & qu'il me seconde
roit si vous m'insultez. Alors ils demeure
rent comme immobiles, & lui avoüeren
qu'il étoit vrai, mais qu'il étoit un pe
qui leur seroit indulgent, & qu'ils alloie
rompre toutes les mesures de leurs jeune
ses : on les fit coucher au Fort cette nui
L'on apperçût le lendemain de grand ma
tin leur armée, dont une partie vint cri
qu'ils vouloient traiter. Le Commandan
qui n'avoit que quinze hommes se sais

de ces Chefs, aufquels il dit qu'il alloit faire caſſer la tête s'ils ne faiſoient retirer leurs guerriers; on occupa en même temps les Baſtions. L'un de ces Chefs monta ſur la porte du Fort & cria n'avancez pas jeuneſſe, vous étes morts, les Eſprits ont averti Metaminens de votre reſolution. Quelques-uns voulurent avancer : Si je vai à vous, leur dit-il, je vous caſſerai la tête : Ils ſe retirerent tous. La diſete de vivres les accabloit, on eut pitié d'eux, on n'avoit pour lors que des viandes qui commençoient à ſentir, on les leur donna, & ils les partagerent entr'eux. Le Commandant leur fit preſent de deux fuſils, de deux chaudieres & du tabac, pour leur fermer, diſoit-il, la porte par laquelle ils vouloient entrer chez les Nadouaiſſioux, prétendant qu'ils tournaſſent d'orénavant leurs armes contre les Iroquois, & qu'ils ſe ſerviſſent de l'Arc d'*Onontio* pour tirer ſur ſon ennemi, & de ſon Caſſe-tête pour faire main baſſe ſur leurs familles. Ils lui repreſenterent qu'ils ſouffriroient beaucoup avant que de ſe rendre chez eux, n'ayant pas de poudre pour chaſſer, & le prierent de leur en donner en échange pour le peu de Caſtors qui leur reſtoient ; l'on permit pour cet éfet aux Chefs de chaque nation d'entrer au Fort l'un aprés l'autre. Tout étant

bien pacifié les François se mirent en devoir d'assembler le plus de nations qu'ils pourroient pour joindre à l'armée Françoise, qui devoit aller aux Iroquois. Les Pouteoüatemis, les Malhominis, & les Puans, s'offrirent de bonne grace. Les Outagamis, les Kikabous & les Maskoutechs, qui n'étoient pas accoûtumez d'aller en canots, se joignirent aux Miamis, qui devoient se rendre au détroit qui separe le lac Herier de celui des Hurons, où il y avoit un Fort François, dans lequel ils devoient trouver des munitions pour aller à Niagara.

Les Outagamis & les Maskoutechs ayant fait leur festin de guerre, allerent chercher un autre petit village de la même nation qui étoit sur leur route, ils voulurent engager leurs guerriers d'être de la partie, il s'y trouva pour lors des Loup & des Sokakis, amis intimes des Iroquois qui les dissuaderent de cette entreprise, il disoient qu'*Onontio* vouloit les mettre la chaudiere des Iroquois, sous pretext de venger les morts des Miamis, que troi mille François devoient à la verité se trou ver à Niagara, mais qu'il y avoit beaucou à craindre qu'ils ne se joignissent tous en semble avec les Iroquois, & qu'ayant jur unanimement leur perte, ceux-ci vien

droient indubitablement enlever leurs femmes & leurs enfans dans tous leurs villages. Ces peuples crurent aveuglement tout ce qu'on leur dit, & ne voulurent pas s'exposer dans une conjoncture qui leur paroissoit fort douteuse. Les François pousserent leur route & arriverent à Michilimakinak, où ils trouverent les Outaouaks qui n'avoient pas voulu suivre ceux qui habitent ces quartiers : il ne resta de nos gens qu'un petit nombre pour la garde des portes.

Les Outaouaks reçûrent les Pouteouatemis en guerriers, ils s'assemblerent derriere un côteau où ils firent un Camp. La flotte des Pouteouatemis paroissant à un demi quart de lieuë de terre, les Outaouaks étant nuds & n'ayant d'autres ajustemens que leurs fléches & leurs arcs, marcherent de front & formerent une espece de bataillon. Etant à une certaine distance de l'eau ils commencerent à défiler promptement, faisant des cris de temps en temps. Les Pouteouatemis de leur côté se mirent en ordre de bataille pour vouloir faire leur débarquement. Quand la queuë des Outaouaks fut vis-à vis des Pouteouatemis, dont les rangs étoient à côté, les uns contre les autres, ramoient fort lentement. Comme ils étoient à une

portée de fusil de la terre , les François qui s'étoient joints aux Outaouaks firent d'abord une décharge sans bales sur eux les Outaouaks les suivirent avec de grands sassaxoues , les Pouteouatemis firent la leur : on rechargea les armes de part & d'autre & l'on fit une seconde décharge. Enfin comme il falut aborder , les Outaouacks se jetterent dans l'eau le casse tête à la main, les Pouteouatemis se lancerent aussi-tôt dans leurs canots, & vinrent fondre sur eux le casse-tête à la main l'on ne garda pour lors plus d'ordre, tout étoit pêle-mêle, & les Outaouaks enleverent leurs canots qu'ils porterent à terre. Telle fut cette reception qui dans une occasion trés-serieuse eut coûté bien du sang. Les Outaouaks emmenerent les Chefs dans leurs cabanes , où ils furent regalez.

Quoi qu'ils leur fissent un bon accueil ils ne savoient d'abord quelles mesures prendre pour détourner ces nouveaux venus de leur entreprise, afin de pouvoir se dispenser d'être de leur partie. Ils les prierent d'attendre quelques jours afin de s'embarquer tous ensemble. Il arriva sur ces entrefaites un canot qui apportoit les instructions de Mr. de Denonville pour la marche, & la jonction de l'armée Fran

çoise avec celle des Alliez Ce canot avoit apperçû des Anglois qui venoient à Michilimakinak pour s'emparer du Commerce, ils s'étoient imaginez que l'on avoit été assez indiscret pour laisser à l'abandon pendant ce temps le poste le plus avantageux de tout le commerce.

Trois cens François commandez par un Officier allerent au devant d'eux. Les Hurons ayant avis de cette démarche allerent joindre les Anglois, sans faire semblant de rien, dans le dessein de les soûtenir; les Outaouaks demeurerent neutres. Nansouakoüet Chef prit seul le parti des François avec trente de ses gens. Les Hurons apprehendant que les Outaouaks qui étoient beaucoup plus nombreux dans le village qu'eux, ne fissent main basse sur leurs familles, n'osoient se battre comme ils avoient resolu, de maniere que les François se saisirent des Anglois & de leurs effets, qu'ils emmenerent à Michilimakinak. Ils avoient apporté beaucoup d'eau de vie, persuadé que c'étoit le plus grand attrait pour gagner l'estime des Sauvages, ils en burent une grande quantité, dont la plufpart s'enivrerent si fort que plusieurs en moururent. Il y avoit lieu d'apprehender qu'on ne distribua le reste aux Pouteouatemis, c'eût été un desordre qui au-

roit empêché le départ de tous ces Sau
vages, qui ne respiroient qu'à se signale
contre les Iroquois. Un des François qu
les avoit emmenez leur dit pour lors, c'e
à ce coup qu'il faut que vous vous mon
triez genereux, vous avez écouté aveugle
ment la voix d'*Onontio* votre pere, q
vous exhorte à la guerre de l'Iroquois qu'
veut détruire. Vous ne vous êtes pas d
stinguez jusqu'à present des autres Na
tions qui vous ont fait acroire ce qu'ils o
voulu, & qui vous ont regardez beaucou
au dessous d'eux. Il faut maintenant qu
vous vous fassiez connoître, l'occasion e
est favorable, les Outaouaks ne cherche
qu'à tirer les choses en longueur, ce qu
les empêchera de voir la destruction d
Iroquois. Nous prenons part à votre glo
re, & nous serions fâchez que vous n
fussiez pas témoins du combat qui se do
nera contre les Tsonnontouans : vous ête
des hommes guerriers, vous pouvez dé
mentir vos Alliez qui ne sont pas si cou
rageux que vous ; croyez qu'*Onontio* sau
ra bien faire le discernement de votre va
leur. Nous sommes partie François, par
tie Pouteouatemis, & de la Baye, nou
sommes d'autres vous même, qui vou
prions de ne pas boire d'eau de vie, el
empêche la force de l'homme, elle

rend ſans eſprit & incapable d'agir. L'anglois eſt le pere de l'Iroquois, cette boiſſon eſt peut-être empoiſonnée, vous venez même de voir combien d'Outaouaks en ſont morts.

Les Chefs goûterent ce diſcours, & inſpirerent beaucoup d'averſion à leur jeuneſſe pour l'eau de vie. Les Outaouaks differoient cependant leur départ, & amuſoient inſenſiblement ces peuples, ils les aſſemblerent à l'inçû des Peres Jeſuites & du Commandant François, ils leur preſenterent un quart d'eau de vie de vingt-cinq pots, & leur dirent nous ſommes tous fréres, qui ne devons faire qu'un corps & n'avoir qu'un même eſprit, les François nous invitent d'aller à la guerre contre l'Iroquois, ils veulent ſe ſervir de nous pour nous faire leurs Eſclaves : quand nous aurons contribué à les détruire ils nous feront comme ils font à leurs bœufs qui mettent à la charuë & leur font labourer la terre ; laiſſons-les agir ſeuls, ils ne viendront pas à bout de les défaire, c'eſt le moyen d'être toûjours maîtres de nous : voila un baril d'eau de vie pour vous déterminer ſur les propoſitions que nous eſperons que vous executerez.

Les guerriers ſe leverent d'un grand ſang froid ſans répondre, leur ayant laiſſé

le baril d'eau de vie, ils vinrent trouver deux autres des principaux François qui les avoient accompagnez, ausquels ils donnerent avis de tout ce qui s'étoit passé. On alla les haranguer le lendemain avant le jour, on les harangua de persister dans leurs bons sentimens. Les Outaouaks revinrent toûjours à la charge, ils renvoyerent de rechef le baril d'eau de vie aux Pouteouatemis; ceux-ci avoient bien envie d'en boire, car l'on peut dire que c'est la liqueur la plus délicieuse dont on puisse les régaler, cependant ils n'osoient en goûter. Ils allerent trouver ces François & leur raconterent ce qui s'étoit passé de nouveau. Les François ennuyez de toutes les sollicitations des Outaouaks, entrerent dans la cabane du Pouteouatemis, où étoit l'eau de vie. Ce Sauvage leur demanda ce qu'ils vouloient qu'ils en fissent? Voila, leur répondirent-ils, en brisant le baril avec une hache, ce que vous en devez faire. Il faut que vous en fassiez de même sur l'Iroquois quand vous serez au combat, que vous les frapperez de vos casse-têtes, que vous les tuërez sans épargner les enfans au berceau. Gommez vos canots ce matin, nous nous embarquons & nous n'attendons personne. Les Outaouaks voyant que les canots étoient prêts, de-

manderent un jour de temps pour être de la partie, mais l'on passa outre. La flotte des Pouteouatemis partit donc en bon ordre, ayant toûjours des découvreurs qui couvroient la marche. Quand ils furent fort avancez dans le lac Herier ils aborderent un Camp nouvellement abandonné, où l'on avoit laissé une grande quantité de barils d'eau de vie défoncez. Ils en vinrent donner avis au Commandant François, qui envoya à la découverte de toutes parts pour tâcher de découvrir quelqu'un. L'on remarqua un Chaoüanon qui s'étoit égaré dans le bois à la chasse, il étoit d'un parti de gens de sa nation d'Islinois & de Miamis, qui avoient accompagnez les François de Michilimakinak, qui alloient joindre l'armée de Mr. de Denonville; il déclara qu'il avoit rencontré la veille trente Anglois qui y venoient traiter de l'eau de vie & des marchandises, ayant avec eux des Hurons & des Outaouaks, qui avoient été pris par les Iroquois, que Messieurs de la Forêt & le Chevalier de Tonti Gouverneur des Islinois, avoient fait main basse sur les Anglois, que leurs effets avoient été partagez, que les François s'étoient reservez l'eau de vie, dont ils s'étoient presque tous enivrez, que des Loups & des Sokokis

qui étoient avec ces Hurons avoient vou
lu les engager de tuër les François, qu'i
disoient être fort avaricieux,vendant leu
marchandises bien plus cher que les A
glois ; & que ces mêmes Loups & Sok
kis avoient détourné plus de douze ce
de nos Alliez du dessein qu'ils avoient
de se joindre aux François. L'on ne f
pas surpris de l'entreprise des Anglois
puisqu'ils ont toûjours fait ce qu'ils o
pû pour débaucher nos Alliez, mais ils
ont trés peu réüssi. L'on se rembarqua po
tâcher de joindre cette petite armée. Aus
tôt que l'on eut doublé une pointe on a
perçût de la fumée, on détacha un can
pour donner avis de l'arrivée des Po
teouatemis. A mesure que l'on approch
du Camp l'on entendit de toutes parts d
décharges de mousqueterie que l'on fa
soit aux dépens des Anglois, en réjoüi
sance de la jonction des troupes Auxilia
res qui s'alloit faire. Aprés s'être donné
part & d'autre tous les témoignages po
sibles d'amitié l'on part tous ensemble
l'on arriva à Niagara, où l'on fit un redu
jusqu'à ce que l'armée de Mr. de Deno
ville fut arrivée. Une Barque parut le le
demain dans le lac Frontenac, & l'on v
arriver les Outaouaks qui venoient p
terre, ayant laissé les canots au lac Huro

.a honte de n'avoir pas ſuivi les Pou-
eouatemis les avoit fait rentrer en eux-
nêmes. La Barque étoit chargée de muni-
ions de guerre & de bouche pour toutes
es nations ; on la renvoya pour donner
vis inceſſament à Mr. de Denonville de
eur arrivée. Les Outaouaks firent des ca-
ıots pour ſe mettre en état de partir avec
es autres. Tout le monde s'embarqua pour
ller joindre l'armée Françoiſe, qui devoit
nettre pied à terre vis à-vis les villages
les Iroquois , afin de faciliter la décente
les troupes Auxiliaires. Celles-ci étans
roche des Tſonnontouans apperçûrent la
lotte Françoiſe qui venoit vent arriere.
Pluſieurs canots & bâteaux ſe rendirent
naîtres du rivage : les Iroquois déja aver-
is de tous ces mouvemens prévoyoient
ıne fâcheuſe cataſtrophe. Mr. de Denon-
'ille ayant donné tous les ordres neceſſai-
es pour la garde des canots, marcha avec
oute l'armée du côté de Tſonnontouan :
lle fut chargée à trois quarts de lieuës de
à par une Ambuſcade de cinq cens guer-
iers. Il ſe fit pour lors de part & d'autre
ın feu trés violent ; il y eut un grand de-
ordre parmi les Troupes & la Milice, mais
es Alliez qui faiſoient l'Avantgarde ſoû-
inrent ſi vigoureuſement ce Choc qu'ils
orcerent l'Ambuſcade de Denonville qui

crût que l'Avantgarde avoit plié , voul
faire avancer le gros de l'armée pour l
ſoûtenir,mais l'éfroi s'y mit qui cauſa beau
coup de trouble, ce qui empêcha que le
Alliez ne taillaſſent en pieces ces cinq cen
Iroquois. Le coup de mouſquet que reçû
le Pere Anjalran Jeſuite , Aumônier de
troupes Auxiliaires , au travers des cuiſſe
eſt une preuve du zéle & de l'ardeur ave
laquelle il les encourageoit le Crucifix
la main. On fut touché le lendemain d
voir que les Iroquois euſſent prévenu l
reſolution que l'on avoit eû de les paſſe
tous au fil de l'épée, car ayant eux-même
mis le feu dans leurs villages ils avoien
tous pris la fuite , à la reſerve de deu
vieillards, qui aprés avoir été lapidez fu
rent coupez en morceaux & mis dans un
chaudiere, deſquels ils firent un grand fe
ſtin. Le ſeul avantage que l'on tira de cett
grande entrepriſe fut de ravager toutes le
campagnes , ce qui cauſa une grande fa
mine parmi les Iroquois , qui leur fit per
bien du monde dans la ſuite. Tout étan
ruïné l'armée reprit le chemin de Niaga
ra. Mr. de Deoonville y fit faire un For
où il laiſſa pour Commandant Mr. des Ber
gers Capitaine des Troupes , avec cen
François en garniſon , & congedia les Al
liez , auſquels il dit que le Fort & celui d
Fron

Frontenac leurs ſerviroient d'aſile lors qu'ils auroient beſoin de vivres & de munitions pour aller contre l'Iroquois.

Les Voyageurs François qui s'étoient trouvez chez les Alliez vinrent à Montreal pour y prendre de nouvelles marchandiſes : l'on eût avis en même temps que l'Egliſe des Miſſionnaires de la Baye & une partie de leurs bâtimens avoient été brûlez. Il y eut des François qui perdirent extrémement dans cette incendie. Le ſieur Perrot y perdit pour plus de quarante mille francs de Caſtors.

Les troupes Auxiliaires étant de retour à leur païs firent le recit de leur campagne, ils donnerent une grande idée de la valeur d'*Onontio*, qui avoit forcé les Iroquois à mettre eux-même le feu à leurs villages à la premiere nouvelle de ſon arrivée. Les Loups & les Sokokis qui avoient donné une ſi mauvaiſe impreſſion des François à certains peuples, ſe retirerent adroitement de ces guerriers, pour n'être pas traitez eux même en Iroquois. Ils paſſerent par une petite riviere qui ſe décharge dans le Miſſiſipi, & ſe rendirent dans leur païs natal. Tous ceux qui avoient pris leur parti s'en repentirent. Cent Mianis partirent d'un propos déliberé pour reparer la faute qu'ils avoient commiſe de

ne s'être pas trouvé à la marche generale ils se fiatoient du moins de trouver en certain endroit de chasse quelque parti d'Iroquois accablé de faim & de miseres : ils se rendirent en chemin faisant à Niagara, où ils trouverent la garnison Françoise morte de faim, à la reserve de sept ou huit personnes ; ce contre-temps les empêcha de passer outre. Ils garderent ce Fort pendant l'Hiver, jusqu'à ce que l'on eut retiré les François qui en étoient réchapez.

Treize masкoutechs impatiens de savoir si ce que les Loups & les Sokokis leur avoient dit aussi contre les François étoit veritable, partirent pendant la marche generale pour s'informer de la verité du fait ils rencontrerent trois Esclaves Miamis qui dans la déroute des Iroquois s'étoient échapées. Les Masкoutechs s'en retournant avec ces femmes ils trouverent deux François qui venoient des Islinois chargez de peaux de Castors, ils les tuërent & brûlerent leurs corps afin de cacher leur assassinat ; ils tuërent aussi les Miamis & les brûlerent, & en apporterent les chevelures. Quand ils furent arrivez à leur village ils firent trois cris de morts de ceux que l'on fait ordinairement quand on a remporté quelque avantage sur l'ennemi. Ils donnerent à leurs Chefs ces trois che-

velures qu'ils dirent être d'Iroquois, & deux fusils qu'ils n'avoüerent pas être aux François. Ces Chefs les envoyerent aux Miamis, qui leurs firent en reconnoissance plusieurs presens. D'autres François qui revenoient des Islinois reconnurent les fusils de leurs camarades, & n'en ayant pas de nouvelles ils accuserent les Miamis de les avoir assasinez. Ceux-ci s'en défendirent disant que les Maskoutechs leur en avoient fait present avec trois chevelures d'Iroquois. Les François leur firent de grandes excuses du soupçon qu'ils avoient eû qu'ils eussent été les auteurs de la mort de ces deux François, crurent qu'aparemment ils étoient tombez entre les mains des Iroquois, que les Maskoutechs avoient trouvez en chemin.

Monsieur le Marquis de Denonville qui avoit humilié la nation la plus fiere & la plus redoutable de toute l'Amerique, ne songea plus qu'à rendre heureux le peuple dont le Roi lui avoit confié la conduite, il étoit persuadé que le commerce ne pourroit mieux se soûtenir qu'en renvoyant aux Outaouaks tous les Voyageurs qui avoient laissé leurs effets pour se rendre à Tsonnontouan. Il envoya aussi quarante François aux Nadouaissioux, nation la plus éloignée, qui ne pouvoit faire commerce

avec nous aussi facilement que les autres nations, les Outagamis s'étoient vantez de nous en fermer le passage. Ces derniers François étant arrivez à Michilimakinak apprirent que les Hurons avoient défai un parti de quarante Iroquois, dont ils avoient fait prisonniers la plus grande partie à qui ils avoient donné la vie. Tou les peuples de ces quartiers étoient for allarmez d'un coup que les Outagamis avoient fait sur des Sauteurs. Les premier ayant appris que les François étoient à la Baye des Puans, envoyerent à Mr. du Luth Capitaine des Troupes, trois Députez, pour le prier de venir chez eux. I leur fit réponse qu'il ne vouloit pas se mêler d'eux, n'y d'accommoder leurs démêle avec les Sauteurs, qu'ils alloient passer pa leur riviere, qu'ils avoient trois cens fusil chargez pour tirer sur eux s'ils vouloien lui faire le moindre obstacle. Ils vouluren se justifier sur ce que leurs Alliez jalou d'eux, avoient fait tous leurs efforts pou les rendre odieux à la nation Françoise Qu'il étoit vrai que quelque parti de leur jeunes gens allant en guerre contre les Nadouaissioux, avoient rencontré sur les ter res ennemies des Sauteurs, sur lesquels il avoient pris trois filles & un jeune homme, que les gens de la Baye les leur ayan

demandez ils n'avoient pû les leur refuſer, parce que les Chefs l'attendoient pour les lui remettre. Ce Commandant leur dit qu'il ne vouloit point leur déclarer ſa penſée puiſqu'ils l'avoient trompé ſi ſouvent; il continua ſa route vers les Nadouaiſſioux. Il appercût peu de temps aprés un canot de cinq hommes qui venoit à toutes rames : c'étoit les Chefs des Outagamis qui vinrent accoſter le ſien avec des ſentimens ſi penetrez de douleur, qu'il ne pût s'empêcher de ſe rendre à leur village; la réponſe qu'il avoit faite aux trois Députez avoit cauſé une ſi grande conſternation qu'ils en étoient inconſolables. Il étoit de leur interêt d'être bien dans l'eſprit des François, dont ils recevoient tous les ſecours poſſibles, & parce que dés lors que le commerce auroit ceſſé avec eux ils ne pouvoient s'attendre qu'à être l'opprobre & la victime de leurs voiſins. Le Commandant entra dans la cabane du Chef, qui fit boüillir du chevreüil : quand il fut cuit on mit devant lui la chaudiere & de la viande cruë pour régaler tous les François. Il dédaigna d'en manger, parce que cette viande, diſoit-il, ne lui donnoit pas de l'eſprit, & que quand l'Outagamis feroit raiſonnable il en auroit. Ils comprirent bien le ſens de ce compliment. Ils firent venir

aussi-tôt les trois Filles & le jeune Sau
teur. Le Chef prenant la parole dit, voi
en quoi l'Outagamis peut être raisonna
ble, aye de l'esprit il en a, il vomit
viande qu'il a eû dessein de manger, car
s'est souvenu que tu le lui as défendu,
l'ayant entre ses dents il la crache, il
prie de la remettre où il l'a prise. Le Fra
çois leur dit qu'ils avoient bien fait de l
avoir conservez, qu'il se souvenoit du ca
se-tête qui leur avoit été donné de la pa
d'*Onontio* leur pere, qu'il leur avoit décla
en leur donnant qu'ils n'eussent à s'en se
vir d'orénavant que sur les Iroquois; qu
eux-mêmes l'avoient assuré qu'ils join
droient les François au détroit, cependa
qu'ils s'en étoient servis pour fraper su
son corps & maltraiter les familles du Sa
teur qui avoit été en guerre avec eux.
les avertit de n'être plus des fols & des ex
travagans, qu'il accommoderoit enco
une fois cette affaire, qu'ils se tinssent e
repos, que le Sauteur lui obeïra puisqu
n'avoit tué personne, & qu'ils rendoie
leurs gens. Il leur ordonna de chasser au
Castors, & leur dit que s'ils vouloient êt
protegez d'*Onontio* ils devoient s'appliqu
uniquement à faire la guerre aux Iroquoi
On leur laissa quelques François pour en
tretenir le commerce, & le reste s'embar
qua.

Les Pouteatemis couperent à travers des terres pour ſe rendre avec plus de diligence à un portage qui eſt entre une riviere qui décend à la Baye & celle d'Ouiſkouch, qui ſe perd dans le Miſſiſipi, vers le quarante-troiſiéme degré de latitude, pour y recevoir ces François. Quand ceux-ci en furent à douze lieuës ils furent arrêtez par les glaces. Les Pouteouatemis impatiens de ſavoir ce qui leur feroit arrivé, vinrent au devant d'eux, & les trouverent dans un enchaînement de glaces dont ils avoient bien de la peine à ſe debaraſſer. Ils envoyerent inceſſament à leur village pour faire venir deux cens hommes, afin de tranſporter toutes les marchandiſes ſur le bord de la riviere Ouiſkouch, qui n'étoit plus glacée. Les François allerent aprés aux Nadouaiſſioux, en remontant le Miſſiſipi. On fit avertir les Sauteurs que l'on avoit retiré leurs Filles des mains des Outagamis. Quatre les vinrent querir à la Baye où elles étoient, & en témoignerent aux François toute la reconnoiſſance poſſible. Ils eurent lieu d'être fort ſatisfaits, mais il leur arriva encore un contre-temps bien fâcheux, qui eſt qu'étant prêts de ſe rendre chez eux, des Outagamis qui étoient à la découverte tomberent ſur eux, ſans ſavoir qui ils étoient. L'épouvente

les surprit qui les fit abandonner les trô
Filles. Les Outagamis n'oserent les recon
duire chez elles, parce qu'ils avoient pen
d'être mangez, & ne voulant pas les ex
poser seules à se perdre dans les bois il
les emmenerent chez eux, en les conside
rant comme des Filles libres.

Aussi-tôt que les Nadouaissioux viren
que les rivieres étoient navigables ils dé
cendirent au poste des François, & em
menerent le Commandant à leur villag
où il fut reçû avec pompe, à leur mod
On le porta sur une robe de Castors, ac
compagné d'un grand cortege de gens q
tenoient chacun un Calumet, chantan
les chansons d'Alliance & du Calume
On lui fit faire le tour du village & on l
mena dans la cabane du Chef. Comm
ces peuples ont le don de pleurer & d
rire quand ils veulent, plusieurs vinren
dans le moment pleurer sur sa tête av
la même tendresse que lui témoignere
les Ayoës la premiere fois qu'il entra che
eux. Au reste ces pleurs n'amolissent p
leurs ames, & ils sont trés bons guerrier
ils passent même pour être les plus brav
de toutes ces contrées. Ils ont guerre av
toutes les nations, à la reserve des Sau
teurs & des Ayoës, & même bien souven
ces derniers ont des differens avec eux

A peine eſt-il jour que les Nadouaiſſioux
e baignent dans leur riviere, & en font
utant à leurs enfans qui ſont en maillot,
eur raiſon eſt qu'ils s'accoûtument inſen-
iblement à être prêts à la moindre allar-
ne. Ils ſont de belle taille, & leurs fem-
nes ſont extrémement laides; ils les re-
ardent comme des Eſclaves, jaloux d'ail-
eurs & fort ſuſceptibles de ſoupçons, dont
rrive bien des querelles, & la pluſpart du
emps ils en viennent à des combats gene-
aux entr'eux, qui ne s'appaiſent qu'aprés
eaucoup de ſang répandu. Ils ſont fort
droits dans leurs canots; ils ſe battent
uſqu'à la mort lors qu'ils ſont environnez
le leurs ennemis, & quand ils trouvent
ieu à s'échaper ils ſont fort allertes. Leur
aïs eſt un labirinte de marais, qui les met-
ent en été à l'abri de l'inſulte de leurs en-
emis. Quand on s'y eſt engagé en canot
n ne ſauroit trouver ſon chemin pour al-
er à leur village, ou il faut être Nadouaiſ-
ïou, ou avoir extremement pratiqué ce
aïs pour en venir à bout. Les Hurons
nt lieu de ſe ſouvenir d'une avanture tout
fait plaiſante qui arriva à cent de leurs
uerriers, qui étoient allez leur faire la
uerre. Ceux-ci s'étant engagez dans un
narais furent découverts. Ils apperçûrent
es Nadouaiſſioux qui les enveloppoient,

ils se cacherent où ils purent au milieu
des joncs, n'ayant que la tête hors de l'eau
pour pouvoir respirer. Les Nadouaissiou:
ne sachant plus ce qu'ils étoient devenu
tendirent des filets à Castors dans les lan
gues de terre qui separoient leurs marais
ausquels ils attacherent des grelots. Le
Hurons s'imaginant que la nuit leur seroi
fort favorable pour se tirer d'affaire, s
trouverent embarassez parmi tous ces fi
lets. Les Nadouaissioux qui étoient en am
buscade entendant le son des grelots dor
nerent sur eux, sans qu'il en pût échape
qu'un seul, qu'ils renvoyerent à son paï
pour en porter la nouvelle. Ils sont fo
lubriques, ils vivent de folles avoines q
sont abondantes dans leurs marais. Leu
païs est aussi extrémement abondant e
Castors. Les Kristinaux qui ont aussi l'u
sage de la Navigation, & leurs autres en
nemis, les contraignent souvent à se re
tirer dans des lieux où ils ne vivent qu
de glands, de racines & d'écorce d'arbr

Un de leurs Chefs voyant qu'il éto
resté trés-peu de François dans le Fort q
est proche d'eux, lors que toutes les na
tions marcherent contre l'Iroquois, lev
un parti de cent guerriers pour le pille
Ce François témoigna à son retour le re
sentiment qu'il avoit que l'on avoit agi

mal pendant son absence. Les Chefs n'y
avoient pas trempé, & peu s'en falut que
'on ne tua ce Chef; on le regarda du moins
dans la suite avec beaucoup de mépris. Le
renouvellement d'Alliance étant fait les
François se retirerent à leur Fort. Il y en
ut un qui se plaignit en partant qu'on lui
voit dérobé une caisse de marchandise;
étoit assez difficile de savoir qui avoit
ommis ce larcin: on se servit d'un stra-
agême assez particulier. Le Commandant
rançois dit à un de ses gens de faire sem-
lant d'aller chercher de l'eau dans une
asse en laquelle il mit de l'eau de vie. Com-
ne l'on vit qu'il n'y avoit pas moyen de
écouvrer la Caisse, on les menaça de brû-
er & de faire tarir les eaux de leurs ma-
ais; & pour confirmer l'effet de ces me-
aces on mit le feu à cette eau de vie: ils
n furent si effrayez qu'ils s'imaginerent
ue tout alloit perir; les marchandises fu-
nt retrouvées & les François se rendi-
ent enfin dans leur Fort. Les Outagamis
ui avoient changé de village s'établirent
r le Missisipi depuis qu'ils se separerent
aux portages de la riviere de Ouiskauch)
es François, qui avoient pris la route de
adouaissiou.

Le Chef vint trouver le Commandant
ançois, pour le prier de negocier la Paix

avec les Nadouaissioux. Quelques uns d
cette nation vinrent traiter de la Pellete
rie au Fort des François, où ils envisa
gerent ce Chef, qu'ils reconnurent pou
un Outagamis. Les Nadouaissioux paru
rent surpris à cet abord, ils s'imagineren
en même temps, sans le témoigner, qu
les François tramoient quelque mauvais
affaire contre leur nation. Le Comman
dant les rassura, & leur presentant le Ca
lumet dit que c'étoit le Chef des Outa
gamis que les François regardoient com
me leur frere, depuis que sa nation avoi
été découverte; que ce Chef ne devoit pa
être suspect, parce qu'il étoit même ven
leur proposer la paix par son entremis
Fumez, dit ce François, dans mon Calu
met, c'est la mamelle avec laquelle *Onon
tio* allaite ses enfans. Les Nadouaissiou
le prierent de faire fumer ce Chef, il
fit; mais quoi que le Calumet soit le sim
bole de l'union & de la reconciliation
l'Outagamis ne laissoit pas de se trouve
embarassé dans cette conjoncture. Il a
voüa depuis qu'il ne se sentoit pas pou
lors trop assuré. Quand il eut fumé l
Nadouaissioux en firent de même, ils n
voulurent rien décider, parce que n'éta
pas Chefs il falloit en donner avis aux C
pitaines. Ils lui témoignerent cependa

le regret de ce que sa nation se fut laissée aller aux sollicitations des Sauteurs, qui les avoient corrompus par presens, & qui avoient fait rompre la Paix qu'ils avoient concluë. Cette négociation ne pût être terminée à cause du promt depart des François qui avoient ordre de s'en retourner à la Colonie. A peine furent-ils partis que les Chefs des Nadouaissioux arriverent & apporterent le Calumet de Paix, qui auroit été conclu si nos François à leur départ avoient osé leur confier le chef des Outagamis. Les Outagamis avoient toûjours gardé les trois Filles des Sauteurs, dont j'ai déja parlé. L'apprehension où ils étoient de perdre entierement les bonnes graces des François, qui étoient trés mécontens de la guerre qu'ils avoient faite aux Sauteurs, les obligea de les prévenir par le recit qu'ils firent par toutes les circonstances du sejour de ses Filles. On vit qu'il n'y avoit pas de leur faute; on se chargea de les remener à leur nation.

Les Iroquois ayant été extrémement maltraitez à Tsonnontouan par Monsieur le Marquis de Denonville, prierent les Anglois de négocier leur Paix avec lui; il étoit de l'interêt de ceux-ci que l'on ne troubla pas la tranquilité de leurs voisins. Comme tout étoit encore paisible par toute

l'Europe, les Anglois n'osoient se déclare
en faveur des Iroquois, ils étoient cepen-
dant trés sensibles à la maniere dont le
François les traitoient, sans oser prendr
leur parti, n'y les soûtenir. Le genera
François qui n'envisageoit que le repos d
tous ses Alliez & des peuples de son gou
vernement, fit dire aux Anglois qu'il vou
loit bien accorder la Paix aux Iroquois,
condition qu'ils y seroient compris. Il en
voya ses ordres de toutes parts afin qu
l'on suspendit le casse-tête, & que l'on ar
rêta tous les partis de guerre qui pourroien
se soulever contr'eux. On avoit de plu
envoyé des presens à toutes les nations
comme un gage de la bien-veillance qu
l'on leur témoignoit dans une conjonctur
qui les interessoit si fort. Les Outaouak
étoient si outrez contre les Iroquois qu'il
passerent outre, ils leur firent la guerre plu
que jamais. Les Islinois furent plus judi
cieux, car aussi-tôt qu'ils eurent reçû le
ordres d'*Onontio* ils attacherent la hache
& comme ils ne vouloient pas être auss
dans l'inaction, ils partirent au nombre d
douze cens guerriers contre les Ozages &
les Accances, qui sont dans le bas du Mis
sissipi, dont ils enleverent un village. Le
nations voisines ayant été averties de cet
te irruption se joignirent ensemble, &

onnerent avec tant de vigueur sur eux, u'ils furent contraints eux-mêmes de se etirer avec perte. Cet échec leur fut trés réjudiciable dans la suite du temps. Les)utaouaks qui avoient suivi leur caprice ans consulter les Commandans François ui étoient à Michilimakinak, rameneent des prisonniers, l'on entendit de nuit u large des cris de morts. L'on apperçût e lendemain à l'Isle de Michilimakinak e la fumée dans leur Camp. Ils envoyeent un canot pour donner avis au village u coup qu'ils venoient de faire. Les Petes Jesuites y accoururent pour tâcher d'eempter les Esclaves d'une salve de coups le bâtons dont on les régale ordinairenent à leur arrivée. Toutes leurs sollicitations ne purent les toucher, elles ne fient même qu'aigrir les esprits. Les canots qui étoient proche les uns des autres paurent, il n'y avoit qu'un homme qui ranoit dans chacun, pendant que tous les guerriers répondoient aux chansons des Esclaves, qui étoient debout le bâton blanc la main. Il avoit des marques particulieres sur lui pour faire connoître ceux qui l'avoient pris. Ils aborderent insensiblenent la terre avec poids & mesures. Lors qu'ils en furent proche le Chef du parti se eva dans son canot & harangua tous les

anciens qui les attendoient sur le bord de l'eau pour les recevoir ; & leur ayant fait un recit de sa campagne il leur dit qu'il les faisoit maîtres des prisonniers qu'ils avoient faits. Un vieillard qui étoit à terre prit la parole, & les congratula en des termes extrémement obligeans. Enfin les guerriers aborderent tout nuds, abandonnant au pillage, selon la coûtume, toutes leurs dépoüilles. Un ancien commanda neuf hommes pour conduire les prisonniers dans un lieu à part ; il y avoit cinq vieillards & quatre jeunes gens. Les femmes & la jeunesse se mirent aussi tôt en haye avec de gros bâtons, à peu prés comme l'on fait quand on passe quelque soldat par les baguettes. Les jeunes prisonniers qui étoient fort alertes gagnerent bien vîte du pied, mais les vieillards furent si maltraitez qu'ils en cracherent le sang. On ajugea les premiers à des maîtres qui leur donnerent la vie, mais les vieillards furent condamnez au feu. On les mit au *Manilion*, qui est l'endroit où l'on brûle les prisonniers, en attendant que les Chefs eussent decidé à quelle nation on les livreroit. Les Peres Jesuites & les Commandans étoient fort embarassez dans une occasion aussi délicate, car ils craignoient que les cinq nations Iroquoises ne se plai-

gniſſent du peu de ſoin que les François avoient pris de leurs gens dans le temps qu'il s'agiſſoit d'une Paix generale. Ils envoyerent un grand Colliet de Porcelaine pour les racheter. Les Outaouaks répondirent inſolemment qu'ils vouloient être maîtres de leurs actions ſans dépendre de qui que ce ſoit. Le ſieur Perrot qui étoit à Michilimakinak avec les trois Filles Sauteuſes, avoit un grand aſcendant ſur l'eſprit de ces peuples, on l'engagea d'en faire lui-même la demande. Il fut à la cabane du Conſeil de Guerre avec un Collier, accompagné de ceux qui avoient preſenté le premier. Il paſſa auparavant par le *Manilion*, où chantoient les priſonniers qui attendoient leur ſort : il les fit aſſeoir & leur dit de ceſſer leurs chanſons. Quelques Outaouaks leur dirent bruſquement de continuer. Perrot leur repliqua qu'il prétendoit qu'ils ſe tuſſent, & il les fit effectivement taire, diſant aux Eſclaves qu'il alloit être bien-tôt maître de leur corps. Il entra au Conſeil où il trouva tous les anciens qui avoient déja porté jugement. L'un devoit être brûlé à la Baye des Puans, le ſecond au Saut, & les trois autres à Michilimakinak. Perrot ne ſe déconcerta pas pour cela, il mit ſon Collier de Porcelaine à une perche en en-

trant, & leur parla à peu prés de cette sorte.

Je viens couper les liens aux chiens, je ne veux pas qu'ils soient mangez, j'ai pitié d'eux puisque mon pere Onontio *en a pitié, & même il me l'a commandé. Vous autres Outaouaks vous êtes comme des Ours que l'on apprivoise, quand on leur donne un peu de liberté ils ne veulent plus connoître ceux qui les ont élevez. Vous ne vous souvenez plus de la protection d'*Onontio, *sans laquelle vous n'auriez point de terre : je vous y conserve & vous vivez paisiblement. Lors qu'il vous demande quelques soumissions vous voulez le maîtriser & manger la chair de ces gens-là qu'il ne veut pas vous abandonner. Prenez garde que vous ne les puissiez avaler & qu'*Onontio *ne vous les arrache violemment d'entre les dents; je vous parle en frere, & je croi avoir pitié de vos enfans en coupant les liens à vos prisonniers.*

Ce discours ne paroissoit pas fort obligent pour obtenir une grace de cette nature, il eut cependant tout le succez que l'on pouvoit souhaiter. En effet, un des Chefs prit la parole & dit, *voila le maître de la terre qui parle, son canot est toûjours rempli de prisonniers qu'il delivre, que lui pouvons-nous refuser.* Ils envoyerent que-

tir aussi-tôt les prisonniers, ausquels on accorda la vie en plein conseil.

La liberté dont ces cinq vieillards venoient de joüir étoit un effet du hasard, ou plûtôt du caprice ; il faut avoir beaucoup de politique pour ménager ces peuples qui s'écartent aisément de leur devoir : il ne faut pas tant les flâter ; il ne faut pas aussi les mettre au desespoir, on ne les ménage que par des raisons solides & convaincantes qu'il faut leur insinuër, sans les épargner quand ils ont tort, il faut cependant que l'esperance les soûtiennent, leur faisant entendre qu'on les récompensera quand ils l'auront merité.

Comme toutes les nations devoient envoyer des Deputez à Montreal pour se trouver à la Paix generale, les Outaouaks jugerent à propos d'envoyer à Mr de Denonville deux de ces affranchis, afin qu'un exemple si autentique de leur generosité fût éclater dans le Conseil general. Ils souhaiterent que Perrot les fit voir auparavant dans leur païs, afin d'engager par là les cinq nations à ne plus faire d'acte d'hostilité sur eux, mais à se donner bien de garde de se servir de cette voye sans l'ordre du general. Il leur dit qu'il ne connoissoit pas de porte ouverte chez les Iroquois que celle qui étoit frayée par le che-

min ordinaire, que c'étoit la seule par laquelle il pouvoit entrer, & que dés lors qu'il auroit accés dans la cabane d'*Onontio*. & qu'il se seroit chauffé à son feu, s'i vouloit ouvrir celle de l'Iroquois il iroi porter sa parole dans tous ses villages s'i là lui commandoit. Les Outaouaks goûterent ces raisons, ils lui recommanderen les interêts de la nation, & le prierent d porter la parole de leur part au Consei general. Ils lui donnerent la *Petite Racine*, un de leurs Chefs, qui avoit seulement ordre de faire le rapport de toute les Déliberations, ils l'assurerent que s'i étoit tué malheureusement dans la rout par les Iroquois ils vangeroient sa mort & qu'ils ne consentiroient jamais à un Paix, qu'ils n'eussent immolé auparavan à son ombre plusieurs de leurs familles C'étoit à la verité la preuve la plus convaincante de l'estime qu'ils avoient pou lui, mais les affaires de la Colonie changerent bien de face ; si les Etats les plu puissans sont quelquefois sujets aux révolutions, disons que les païs éloignez le mieux affermis sont aussi exposez à d cruels catastrophes. En effet, le Canad qui n'avoit jamais été si florissant, se trouv pour ainsi dire tout à coup la proye de se ennemis ; toutes les nations qui enten

oient parler du nom François ne respi-
oient que les moyens de faire alliance
vec lui. Celles qui lui étoient déja con-
nës trouvoient qu'il étoit bien doux d'ê-
re sous sa protection. *Ses* ennemis d'un
utre côté se voyoient humiliez à la face
'une infinité de peuples. Les Anglois mê-
ie touchez du desastre de leurs amis, im-
loroient en quelque façon les bonnes
aces de celui qui les avoit châtiez. Rien
étoit donc plus glorieux à Mr le Marquis
Denonville, mais rien ne fut plus tou-
ant que lors qu'il vit entierement la de-
lation dans le centre de son gouverne-
ent. Ce fut lors que les Iroquois vinrent
ut à coup à l'Isle de Montreal au nom-
e de quinze cens guerriers ; ils y passe-
nt au fil de l'épée tout ce qu'ils trouve-
nt dans l'espace de sept lieuës, ils s'é-
ient rendus maîtres de la campagne à la
veur des bois, & personne ne pouvoit
ettre pied à terre le long du fleuve qu'il
fut pris ou tué. Ils se répandirent dans
us les quartiers avec la même rapidité
ie feroit un torrent. Rien ne pouvoit re-
ter à la fureur de ces Barbares, quelque
ouvement que l'on fit pour donner du
cours à ceux que l'on voyoit enlever, où
ur tenir tête aux differens partis. On
oit contraint de se renfermer aussi-tôt

dans deux méchans petits Forts, & si les Flamands ne les eussent avertis de se donner de garde de s'attacher aux Forts, l'on peut dire qu'ils en seroient venus à bout avec la même facilité qu'ils firent de toutes les habitations qu'ils ravagerent. La campagne fut desolée, la terre étoit couverte de toutes parts de cadavres, & ils emmenerent six-vingt prisonniers, dont la pluspart furent brûlez : ce sont des disgraces qui ne doivent pas donner la moindre atteinte à la gloire d'un General. Il n'est pas surprenant que des Sauvages viennent faire des courses & des irruptions dans un si vaste païs. L'adresse de ces peuples est d'éviter les combats en raze campagne, parce qu'ils ne savent pas donner des Batailles n'y faire des Evolutions, leur maniere de faire des Batailles est tout à fait differente de celle de l'Europe. Les bois sont les retraites les plus assurées, où ils combattent avec avantage, car l'on convient que ces quinze cens guerriers auroient taillé en pieces plus de six mille hommes s'ils se fussent avancez dans les montagnes où ils étoient. Il n'y a pas de troupes telles qu'elles soient dans l'Europe qui puissent en venir à bout, non pas même en nombre égal mais beaucoup superieures.

CHAPITRE XVII.

Les Iroquois viennent demander la Paix à Monsieur le Marquis de Denonville, & causent en même temps une entiere desolation dans l'Isle de Montreal.

LA *Petite Racine* qui étoit venuë de la part de sa nation pour être Témoin e tout ce qui se passeroit au Conseil ge-eral de la Paix, trouva un changement ien extraordinaire ; il traita les Pellete-ies qu'il avoit apportées & s'en retourna romptement. Monsieur de Denonville fit artir un canot avec lui, par lequel il en-oya ses ordres à Mr. de la Durantaye, ommandant de Michilimakinak. Ce hef à son retour causa une allarme uni-erselle. Les Outaouaks firent savoir à utes les nations le desordre qui étoit ar-vé chez les François, prierent tous les hefs de se trouver à Michilimakinak, our consulter ensemble sur les mesures u'ils devoient prendre dans l'état mal-eureux où ils alloient être plongez. Ils solurent dans leur Conseil general d'en-oyer à Tsonnontouan des Deputez, avec ux de ces vieillards Iroquois affranchis,

pour assurer les Iroquois qu'ils ne vou-loient plus avoir de liaison avec les Fran-çois, & qu'ils vouloient avoir avec eu- une étroite alliance.

Les Hurons firent semblant de ne pa- donner dans la Revolte des Outaouaks la politique de ces peuples est si judicieu- qu'il est extrémement difficile d'en pene-trer le secret. Lors qu'ils font quelque en-treprise remarquable contre une natio- qu'ils apprehendent, particulierement con-tre les François, ils semblent former deu- partis, les uns conspirent & les autres s'opposent : si les premiers réüssissent dan- leurs projets, les autres approuvent & soûtiennent ce qui a été fait : si leurs des-seins sont traversez, ils se jettent de l'au-tre parti ; de sorte qu'ils parviennent toû-jours à leur fin. Mais il n'en fut pas de mê-me dans cette rencontre, le raport de l- *Petite Racine* les effraya si fort, que n'- les Jesuites, n'y le Commandant, ne pû-rent calmer ces esprits, qui leur reproche-rent, avec les injures les plus atroces, qu- les François les avoient abusez. Les affai-res devinrent en un si pitoyable état qu- Mr. de la Durantaye eut besoin de tout- son experience & de toute sa bonne con-duite pour conserver son Fort & mainte-nir les interêts de la Colonie, que tou-

autr-

autre que lui auroit abandonné, car les Sauvages ſont inconſtans, ils prennent ombrage de tout, ils s'accommodent au temps. & ne ſont ſouvent amis qu'autant que le caprice & leur propre interêt les font agir; il faut ſavoir les prendre par leur foible, & profiter de certains momens quand on veut venir à bout de ſes deſſeins.

Peu de temps aprés Monſieur le Marquis de Denonville fut rapellé à la Cour, Sa Majeſté l'ayant fait Sous-Gouverneur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Monſieur le Comte de Frontenac lui ſucceda, & arriva en Canada à la fin d'Octobre 1689. Monſieur de la Durantaye qui étoit reſté à Michilimakinak, dépêcha un canot au nouveau Gouverneur pour lui faire part de tous les mouvemens des Outaouaks, & comme l'on ne demeure dans le poſte qu'il occupoit que pendant un temps, Mr. de Frontenac envoya Mr. de Louvigni pour l'aller relever. Ce General crût d'abord qu'il étoit à propos de faire ſavoir ſon arrivée à toutes les nations.

Perrot fut celui ſur qui il jetta les yeux pour cela, il lui ordonna en même temps de travailler à pacifier les troubles que les Outaouaks auroient pû cauſer de toutes parts. Il le fit donc partir avec Mr de Louvigni, qui tailla en pieces à cinquante

lieuës de Montreal un parti de soixante Iroquois, dont il envoya trois prisonniers à Mr de Frontenac, & emmena un autre avec lui. Il enleva aussi beaucoup de chevelures pour les faire voir aux Outaouaks, dans l'esperance de donner jour à quelque racommodement, mais ces peuples avoient déja pris les devants, pour ne pas s'attirer l'indignation des Iroquois. On apprit dans la route par des Missisakis que la *Petite Racine* étoit allé en Ambassade chez les Iroquois avec deux Chefs, que l'on n'en avoit pas entendu parler depuis, à la reserve d'un que l'on disoit devoir encore partir. Ces nouvelles engagerent Mr de Louvigni d'envoyer à Michilimakinak deux canots avec Perrot, pour avertir les François de son arrivée. Celui-ci en étant à la vûë mit Pavillon blanc, & fit faire de grands cris de *vive le Roi*. Les François jugerent par là qu'il venoit quelque bonne nouvelle de Montreal. Les Outaouaks accoururent sur le bord du rivage, ne comprenant rien à toutes ces exclamations, se persuadant toûjours que nos affaires étoient en trés-mauvais état, ils eurent assez de politique de dire qu'ils vouloient recevoir en guerriers les François qui alloient venir. On les avertit que nos manieres étoient differentes des leurs, l'on

ne vouloit pas qu'ils se jettassent dans nos canots pour les piller ; comme ils le pratiquent à l'égard des nations qui revenant victorieuses de quelque expedition militaire, abandonnent tout ce qui est dans leurs canots : on vouloit qu'ils se contentassent de recevoir les presens. On alla avertir Mr de Louvigni que l'on devoit le recevoir en ordre de bataille avec tous les François qu'il amenoit ; on prit toutes sortes de précautions pour n'être pas la dupe de ces peuples qui auroient pû faire main basse quand on y auroit pensé le moins. Les canots parurent, celui dans lequel étoit l'esclave Iroquois étoit à la tête ; on le fit chanter tout debout, selon l'usage. Les Nepiciriniens qui avoient accompagné les François répondoient conjointement en cadence avec de grands *Sassakoues*, suivis de décharge de mousqueterie. Cent François de Michilimakinak s'étoient mis sous les armes sur le bord de l'eau au pied de leur village, n'ayant que de la poudre dans leurs fusils, avec cette précaution d'avoir balle en bouche. Cette flotte qui venoit en bon ordre, comme si elle eut voulu faire décente en païs ennemi, approchoit insensiblement. Lors qu'elle fut proche du Village des Outaouaks elle arrêta, & l'on fit chanter l'Iroquois,

que l'on accompagna de salve de mousqueterie, ausquels les Outaouaks répondirent : on coupa aprés droit au village des François, sans vouloir débarquer à celui-ci. Les Outaouaks coururent tous en bataille jusqu'au lieu du débarquement, pendant que ceux de la flotte répondoient aux chansons du prisonnier avec de grandes huées & des décharges de mousqueterie, & que d'ailleurs les François de Michilimakinak faisoient les leurs. Enfin quand il fallut aborder à terre Mr de Louvigni fit charger à balle & débarquer les armes à la main ; les Outaouaks étant un peu loin du bord, sans faire d'autre mouvement.

Les Hurons qui avoient paru fort attachez à nos interêts au milieu de la Conspiration Generale des Outaouaks (quoi que de tout temps ils ayent été fort chancelans) demanderent cet Esclave pour le faire brûler : ceux-ci furent jaloux de cette preference. Les premiers qui étoient fort politiques lui donnerent l'avis, aprés beaucoup de déliberations, s'il seroit *mis à la chaudiere*. Leur but étoit que si la Paix se faisoit avec les Iroquois, ils se rendroient agreables dans leur esprit par le service signalé qu'ils auroient rendu à un de leur chef qu'ils auroient tiré du feu, mais l'on

penetra bien leur dessein. Les Outaouaks qui étoient fort piquez ne pûrent s'empêcher de dire qu'il l'auroit fallu manger. Cet Iroquois fort surpris qu'une petite poignée d'Hurons qu'ils auroient rendus Esclaves eux-mêmes, eut du prevaloir dans une conjoncture d'éclat.

Le Pere Missionnaire des Hurons prévoyant que cette affaire auroit peut être une suite qui pourroit être préjudiciable aux soins qu'il prenoit de leur instruction, demanda qu'il lui fut permis d'aller à leur village pour les obliger de trouver quelque moyen qui fut capable d'appaiser le ressentiment des François. Il leur dit que ceux ci vouloient absolument que l'on mit l'*Iroquois à la chaudiere*, & que si on ne le faisoit on devoit venir le leur enlever dans leur Fort. Quelques Outaouaks qui étoient par hasard au Conseil, dirent que les François avoient raison. Les Hurons se trouverent pour lors obligez de prier ce Pere de dire aux François de leur part qu'ils demandoient un peu de delai pour pouvoir l'attacher au Poteau. Il l'y lierent & commencerent à lui fumer les doigts, mais cet Esclave leur fit paroître trop tôt la foiblesse de son courage par les larmes qu'il versa, ils jugerent qu'il étoit indigne de mourir en guerrier, &

ils le passerent par les armes.

On fit assembler les Chefs de toutes les nations de Michilimakinak dans la maison des Peres Jesuites, on mit devant chacun d'eux un present de fusils, de poudre, de bales & de tabac, on leur representa l'aveuglement où ils étoient de quitter les interêts de la nation Françoise pour embrasser ceux des Iroquois, qui ne respiroient que cette desunion ; qu'*Onontio* qui avoit tous les sujets du monde de les abandonner étoit cependant touché de compassion pour des enfans qu'il vouloit faire rentrer en eux-même ; qu'il avoit envoyé ce nombre de François nouvellement arrivez chez eux pour tâcher de remettre leurs esprits égarez. Que ces maisons brûlées dans l'isle de Montreal par les Iroquois, quelques cadavres qui avoient paru dans l'invasion subite qu'ils y avoient faite, ne devoient pas faire un si grand effet pour se persuader que tout fut perdu dans la Colonie ; que les Iroquois ne devoient pas tant se prevaloir d'un coup qui devoit plûtôt tourner à leur honte qu'à la gloire de veritables guerriers, puisqu'ils n'étoient venus dans le moment que pour demander la Paix, que la nation Françoise étoit plus nombreuse qu'ils ne s'imaginoient ; qu'ils devoient la regarder comme un

grand fleuve qui ne tarit point, & dont le cours ne peut être arrêté par aucune digue, qu'ils devoient considerer les cinq nations Iroquoises comme cinq cabanes de Rats musquez, dans des marais, que les François feroient bien-tôt secher, & quand il l'auroient fait il les y brûleroient; qu'ils pouvoient se persuader que cent femmes & enfans qu'ils avoient enlevez par trahison, seroient remplacez par quantité de soldats que le *grand Onontio* le Roi de France envoyeroit pour les venger: que depuis que notre *Onontio* de Canada, le Comte de Frontenac, étoit arrivé à Quebec, il avoit fait ressentir aux Anglois la force de ses armes, par les differens partis qu'il avoit envoyez dans leur païs: que les Nepiciriniens même qui étoient nouvellement montez à Michilimakinak avec Mr de Louvigni, n'avoient pas peu contribué avec nous à mettre à feu & à sang cinq gros de leurs villages, qu'*Onontio* étoit assez puissant pour détruire l'Iroquois, l'Anglois, & les Alliez: qu'au reste si quelqu'une de ces nations vouloient se déclarer en faveur des Iroquois, il leur donnoit la liberté de le faire, mais qu'il ne vouloit pas que ceux qui tourneroient leur *casse-tête* pour soûtenir leurs interêts, demeurassent dorénavant sur ses terres,

que s'ils vouloient être Iroquois nous devenions leurs ennemis, & que sans d'autres explications on vouloit voir qui est-ce qui resteroit maître du païs.

Le Chef des Cinagos se levant au milieu du Conseil parla en ces termes. *Mon frere l'Outaouaks vomis ton mauvais cœu[r] & toute ta Conspiration, retourne à ce Per[e] qui te tend les bras, & qui n'est pas encor[e] dans l'impuissance de te proteger.* Il n'e[n] fallut pas d'avantage pour renverser tou[s] les projets des mécontens. Les Chefs d[e] chaque nation protesterent qu'ils n'entre-prendroient rien contre la volonté de leu[r] Pere. Mais quelque assurance qu'ils don-nerent de leur fidelité, la pluspart voyan[t] leurs desseins échoüez, chercherent d'au-tres détours pour nous traverser. Ils n'ose-rent à la verité soûtenir leur resolution soit parce qu'ils ne voulurent pas hasarde[r] un Combat contre les François, qui n'at-tendoient qu'une derniere décision, so[it] parce qu'ils ne savoient comment pouvoi[r] transporter leur famille chez les Iroquois ils ne respiroient que le moment de don-ner entrée à un parti considerable de cet-te nation qui pût les enlever. Ils conclu-rent cependant dans le secret qu'ils envo-yeroient aux Iroquois les mêmes Député[s] dont ils étoient convenus, & que si leu[r]

épart étoit malheureusement découvert, es Anciens le desavoüeroient. Ce mistere e fut pas si caché que l'on n'en eut avis. n Sauteur vint en avertir Perrot ; un de s Deputez entra un moment aprés dans cabane, il lui en fit des reproches, mais omme le Sauvage est naturellement en- emi du mensonge, celui-ci ne pût dégui- r long-temps ses sentimens, il avoüa que n frere étoit le Chef de cette Ambassade. r de Louvigni ne balança de faire as- mbler tous les Chefs, il leur fit de sen- bles reproches sur leur peu de foi. Les utaouaks crurent se disculper en jettant ut sur celui qui devoit partir. On l'en- ya querir : jamais homme ne parut plus nteux que de se voir obligé de paroître ns le Conseil. Il y entra avec un visage trémement mortifié. Son frere lui dit, *Chefs te jettent la pierre, & disent que ne savent point ton depart pour l'Iro- ois.* Perrot prenant la parole dit : *Quoi, n frere, je te croyois le soûtien des Fran- s qui sont à Michilimakinak : quand ttaque se donna à Tsonnontouan tous les taouaks plierent, toi seul tu secondas les ançois, avec deux autres, de tout temps n'as rien cû à toi, lors que tu avois quel- chose tu le donnois aux François que tu nois comme tes freres, & contre le senti-*

ment de ta nation tu veux trahir. Onontio *qui se resouvient de toi m'a dit de te recon-noître : je ne crois pas que tu sois capabl d'aller contre sa volonté.* Il lui donna un brasse de tabac & une chemise, & con-tinua. *Voici ce qu'il m'a donné pour te té-moigner son ressouvenir. Quoi que tu aye fait une faute je te donne à fumer, afi que tu vomisse ou avale tout ce que tu t'e proposé de faire contre lui, & ton corps qu est salle de la trahison sera purifié par cett chemise qui la blanchira.*

Ce Chef fut si penetré de douleur qu' fut long temps sans pouvoir parler : reprit un peu ses sens, & portant la parol aux Anciens, avec un air plein de fiert & de mépris, il leur dit : *Employez-mo Vieillards, à l'avenir quand vous voudre tramer quelque chose contre mon Pere qui se souvient de moi, & contre qui je m suis déclaré. Je suis tout à lui, & jama je ne me déclarerai contre les François.* E se tournant du côté de Perrot, il lui dit *je ne te veux pas mentir, quand tu es a rivé j'ai passé proche de toi, voulant te ca resser, tu m'as regardé d'un mauvais œil j'ai crû que tu m'avois abandonné, par que j'avois été aux Iroquois avec la* Petit Racine, *je me suis retiré quand tu as par aux nations pour les détourner du desse*

ue nous avions tous de nous donner aux roquois : elles n'ont osé te contredire, & les ont tenu un Conseil la nuit dans une caane, de laquelle ils ont fait sortir toutes les emmes & les Enfans, où j'ai été appellé : lles m'ont Député pour retourner aux Iroois, j'ai crû que tu me voulois mal, c'est qui m'a obligé de leur accorder ce qu'ils ont demandé.

Ces peuples ne purent soûtenir plus ng-temps leur mauvais dessein, l'éclairement que l'on venoit d'avoir en arrêta cours, mais ils conserverent toûjours grand chagrin contre la nation Franise, & quoi qu'ils se vissent hors d'état venir à leurs fins, ils ne laissoient pas core de susciter des traverses pour nous re de la peine. La jalousie qu'ils eurent ce que l'on avoit fait present de quels juste-au-corps galonnez à des Hurons avoient paru être de nos amis dans cetffaire, leur inspira un nouveau stratane. Ils savoient que les Miamis nos Al- avoient guerre contre les Iroquois, ils lurent d'aller contre les premiers, qui e défieroient de rien, afin qu'ils pussent forcer de faire eux-même la Paix avec Iroquois. Le Sauteur qui avoit déja que les Outaouaks avoient voulu ener des Députez aux Iroquois, apprit

auſſi que deux canots devoient partir pou
aller caſſer des têtes chez les Miamis, l'o
rompit encor leur meſure & on l'empê
cha. Les Outagamis & les Maſkoutecl
voulant ſeconder les Outaouaks dans l
temps qu'ils ſe déclarerent contre les Irc
quois, qui leur avoient envoyé un gran
Collier, pour les remercier de leur avoi
rendu cinq Chefs qu'ils avoient pris lo
qu'ils étoient en marche contre les Iſlinoi
reſolurent, pour leur faire plaiſir, de ma
ſacrer tous les François qui décendroier
du païs des Nadouaiſſioux: ils ſe perſu
derent qu'ils ſe tireroient, par ce maſſ
cre, l'amitié de cette fiere nation, q
avoit paru fort ſatisfaite de ce qu'ils leu
avoient renvoyé cinq de leurs eſclav
que les Miamis leur avoient donné po
les manger.

On apprit à la Baye l'arrivée des Frar
çois à Michilimakinak: le Chef des Puai
homme d'eſprit, qui aimoit beaucoup n
tre nation, voulut rompre le deſſein qu'c
avoit de les tuër; il alla trouver les Outa
gamis auſquels il fit acroire qu'*Onontio* a
voit envoyé le petit Bled d'Inde, ave
trois cens Iroquois du Saut, autant d'A
benaguis, tous les Nepiciriniens, & ſix cer
François, pour ſe vanger de leur mauvai
volonté. Les Outagamis abandonnerer
ave

avec precipitation leur ambuſcade, & revinrent à leur Village. Ce Chef qui avoit peur que l'on apprit ſa ruſe alla au devant de Perrot à l'entrée de la Baye, qui lui promit de garder le ſecret; il lui fit preſent d'un juſte-au-corps galonné. Le vent contraire les obligea de ſejourner, on eût le temps de s'informer de tout ce qui s'étoit paſſé à la Baye. Les Outagamis y avoient apporté des haches toutes uſées, ils contraignirent un frere Jeſuite delesr accommoder. Leur Chef tenoit un ſabre nud tout prêt à le tuër pendant qu'il travailloit. Ce frere voulant lui remontrer ſon extravagance fut ſi maltraité qu'il fut reduit au lit. Le Chef dreſſa enſuite des ambuſcades pour attendre les François qui devoient revenir du païs des Nadouaiſſioux; il eſt vrai que tous les peuples de la Baye avoient grand ſujet de ſe plaindre qu'on alloit porter chez leurs ennemis toutes ſortes de munitions de guerre, il ne falloit pas s'étonner ſi l'on avoit tant de peine à ménager tous les eſprits. Perrot renvoya aux Outagamis le Chef des Puans, pour leur dire de ſa part qu'il avoit appris leur deſſein contre la jeuneſſe, qu'il les en puniroit, & pour leur faire connoître qu'il ne ſe mettoit guere en peine de toute leur menace il avoit renvoyé tout ſon monde,

à la reserve de cinquante François, qu'il avoit trois cens coups de mousquet à tirer, & des munitions suffisamment pour les recevoir, que si par hasard il rencontroit quelqu'un de la nation il ne savoit ce qui en arriveroit, & qu'ils le prieroient en vain de débarquer chez eux.

Le Chef des Puans retourna à la Baye, où il exagera encore davantage ce que Perrot lui avoit dit. Celui des Renards vint le trouver exprés pour savoir la verité du fait, il n'osa attendre Perrot. Il partit avec quatre-vingt de ses guerriers pour aller contre les Nadouaissioux, aprés avoir donné ordre aux gens de son village de lui témoigner de sa part qu'il l'aimoit & que l'on eut bien soin de le régaler : il se rendit chez les François qui demeuroient au païs des Nadoüaissioux. Comme ils l'apprehendoient ils lui firent present d'un fusil, d'une chaudiere, d'une chemise, & de plusieurs munitions de guerre; il leur dit que le petit Bled d'Inde étoit dans une resolution de les faire passer à la Baye. Ces nouvelles qui ne leur plaisoient guere leur firent quitter cet établissement, & ils se retirerent à quatre-vingt lieuës dans les terres, où ils engagerent les Nadouaissioux d'aller chasser & de s'y rendre l'Hiver.

Les Outagamis profiterent de cette conjoncture, ils attaquerent des Nadouaissioux, dont ils en tuërent beaucoup, & firent plusieurs prisonniers. L'allarme se répandit aussi-tôt, on tomba sur eux, on en tua aussi plusieurs, & on fit des prisonniers. Leur Chef se battit en retraite avec un courage extraordinaire, & auroit perdu beaucoup plus de monde si lui-même n'eût fait ferme à la tête de son parti.



CHAPITRE XVIII.

Les Outagamis & les Maskoutechs veulen se liguer contre les François. On exorte le Sakis & les nations Miamises de faire l guerre plus que jamais aux Iroquois.

LEs Miamis qui avoient entendu dir que Perrot devoit arriver incessam ment à la Baye, partirent au nombre d quarante chargez de Castors pour le ve nir voir; lors qu'ils arriverent proche maison des Jesuites on leur envoya de canots pour passer une petite riviere. L Chef envoya ses jeunes guerriers pour co struire des cabanes, ils s'y rendirent tou aprés qu'elles furent faites pour consulte sur l'entrevûë qu'ils devoient avoir ave le sieur Perrot. Il arriva un accident à u Saki qui se trouvoit pour lors dans sa ca bane: comme il étoit assis une chaudie qui étoit sur le feu renversa sur lui & l brûla une partie du corps, n'ayant qu'un méchante peau de chat sauvage, il fit u cri avec des contorsions qui firent rire ceu qui y étoient, malgré la compassion qu l'on en devoit avoir. On lui dit plaisam ment qu'un homme aussi courageux qu

lui ne devoit pas craindre le feu, que c'étoit le propre d'un guerrier comme lui de chanter, que neanmoins pour lui montrer que l'on avoit du chagrin de cet accident on lui mettoit sur sa brûleure une emplâtre d'une brasse de tabac. Il répondit que c'étoit avoir de l'esprit d'en agir ainsi, & que ce tabac l'avoit parfaitement gueri. Les Miamis envoyerent prier Perrot de venir à leurs cabanes, afin de leur indiquer un endroit où il vouloit qu'ils s'assemblassent. La maison des Jesuites fut le lieu du rendez-vous, où ils apporterent cent soixante Castors, dont ils en firent deux amas. Le Chef des Miamis parla de cette sorte à l'un d'eux.

Mon Pere, je t'avertis que tes morts & les miens sont dans une même fosse, que les Maskoutechs nous ont tuez, & nous ont fait manger notre chair, mes trois Sœurs qui étoient prisonnieres l'année du Combat des Tsonnontouans, voyant que les Iroquois étoient en déroute par Onontio, * *s'échapperent de leurs mains. Des Maskoutechs qui les avoient rencontrez dans la riviere de Chikagon, trouverent dans leur chemin deux François qui revenoient des Islinois qu'ils assasinerent. L'apprehension qu'ils en-*

* Le Marquis de Denonville.

rent qu'elles ne déclaraſſent ce meurtre, l
obligea de leur caſſer la tête, dont ils enle
verent les chevelures qu'ils nous ont donne
à manger, diſant qu'elles étoient d'Iroquoi
L'Eſprit a puni ces aſſaſins par une malad
qui les a fait mourir & tous leurs enfans
enfin il y en a eû un qui avoüa ſon crime
la mort. Ces Caſtors que tu vois de l'aut
côté te diſent que nous n'avons que ta vo
lonté, que ſi tu nous dis de pleurer ſans bru
nous ne ferons aucun mouvement.

Perrot lui fit pluſieurs liberalitez, &
parla à peu prés en ces termes.

Mes freres j'aime votre repos, la guerr
eſt odieuſe quand vous vous battez contre l
Maſkoutech, il eſt vaillant, il tüera vo
jeunes gens, je ne doute pas que vous n
puiſſiez le détruire, vous êtes plus nombreu
& plus guerriers que lui: mais le deſeſpo
le pouſſera à bout, il a des flêches & de
caſſe-têtes qu'il ſçait manier avec adreſſ
De plus la guerre eſt allumée contre l'Iro
quois, qui ne s'éteindra que quand il n'y e
aura plus. Elle a été déclarée à votre ſuje
lors qu'il a enlevé vos familles à Chkiago
ces morts ne paroiſſent plus, ils ſont couvert
de ceux des François qu'ils ont trahi par l
mediation de l'Anglois qui étoit nôtre Al
lié, contre qui nous l'avons entrepriſe pou
nous vanger de ſa trahiſon. Nous avon

aussi le Loup pour ennemi qui est son Fils, ce qui nous ôtera le moyen de vous secourir contre les Maskoutechs si vous l'entreprenez.

Aprés qu'il leur eut tenu ce discours il fit pareillement deux amas de marchandises, & les exposant il continua ainsi: *Je mets une natte sous vos morts & les nôtres afin qu'ils reposent doucement, & cet autre present est pour les couvrir d'une écorce afin que le mauvais temps & la pluye ne les incommodent pas,* Onontio *à qui je ferai savoir cet Assasinat, deliberera ce qu'il jugera à propos.* Les Miamis eurent donc lieu d'être satisfaits, puisqu'ils le prierent de faire son établissement sur le Missisipi, vers Ouiskensing, afin d'y pouvoir commercer leurs Pelleteries. Ce Chef lui fit present d'un morceau qui étoit d'une trés-bonne Mine de Plomb, qu'il avoit trouvée sur le bord d'un ruisseau qui se dégorge dans le Missisipi, on leur promit de s'établir dans vingt jours au dessous de la riviere Douiskouche. Ce Chef s'en retourna à son village.

Tous les Chefs Sakis & les Pouteouatemis s'assemblerent aprés chez les Jesuites, on leur fit des presens de fusils, de tabac, & de munitions de guerre, on les encouragea de frapper plus que jamais sur l'Iroquois qui n'avoit personne pour ami,

on leur dit que comme il étoit extrémement fourbe ils devoient se défier de leurs paroles artificieuses & de leurs beaux Colliers, qui étoit autant d'attraits pour les attirer dans leurs pieges, que si ils y tomboient malheureusement *Onontio* ne pourroit plus les en retirer, qu'ils avoient lieu d'être contens de leur fidelité malgré toutes les démarches indiscretes des Outaouaks, qui avoient voulu les faire entrer dans leur interêt contre les siens. On leur fit un détail de tout ce que l'on avoit dit aux nations du lac Huron, & on leur fit entendre aussi que s'ils vouloient se déclarer en faveur des Iroquois ils pouvoient aller demeurer parmi eux, parce qu'on ne les souffriroit pas sur nos terres; ils protesterent qu'ils ne s'écarteroient jamais de leur devoir, & que quoi que les Outaouaks fussent de tout temps leurs amis, ils étoient resolus de perir plûtôt que d'abandonner le parti des François.

Quand Perrot fut arrivé dans un petit village des Puans, qui étoit voisin des Outagamis, le Chef des Maskoutechs & deux de ses Lieutenans y arriverent, ils entrerent dans sa cabane, s'excusant de ce qu'il ne lui avoit apporté aucun present pour pouvoir lui parler, leur village étoit sur son chemin, où ce Chef le pria de sejour-

ter parce qu'il avoit quelque chose de consequence à lui communiquer. Quoi que nous fussions trés-mécontens d'eux & des Outagamis, qui avoient juré la perte des François qui étoient chez les Nadouaissioux, il leur promit de s'arrêter chez eux pour oublier le ressentiment que l'on avoit contr'eux, de leur pardonner leur égarement qui ne venoit que de la part des Renards.

Les Sakis s'en retournerent par les Outagamis, ausquels ils raconterent tout ce qu'on leur avoit dit. Perrot rencontra deux Chefs Outagamis qui venoient au devant de lui, ils l'aborderent en tremblant, le suppliant par les termes les plus soûmis de débarquer pour les écouter un moment. Aprés que l'on eut débarqué ils firent du feu, & jetterent une robe de Castors pour lui servir de tapis sur lequel il se mit, ils étoient si hors d'eux-mêmes qu'ils furent du temps sans pouvoir parler. Enfin l'un d'eux prenant la parole, dit : *les Outagamis ont tort de ne pas se souvenir de ce que tu leur as dit autrefois, tu ne les as jamais trompez depuis qu'ils te connoissent, & quand ils ne te voyent pas ils se laissent entraîner aux sollicitations des Outaouaks ou de ceux qui les veulent obliger à abandonner les François.*

J'ai voulu empêcher nos gens de rien entreprendre contre ta jeunesse, mais ils ne m'ont pas voulu croire, j'ai été seul de mon parti depuis qu'ils ont apris que tu venois, ils te craignent, & m'ont prié de te dire de leur part qu'ils souhaitoient te voir dans leur village afin de se reünir à ton corps qu'ils n'ont pas tout-à-fait abandonné, puisque quand ils auroient executé ce que les Outaouaks leur avoient inspiré contre les François ils auroient eû soin de tes enfans. Quand à moi je n'ai aucunement trempé dans leur Conjuration : c'est ce qui m'a fait venir au devant de toi, pour te prier que si tu ne veux rien m'accorder pour eux, tu ne me refuse pas au moins de venir les écouter à ma consideration.

Il étoit assez difficile de tirer de ces peuples toute la satisfaction que l'on auroit voulu, le grand éloignement nous ôtoit le moyen de les réduire à leur devoir, les rodomontades qu'il falloit affecter avec eux étoit la politique la meilleure que l'on pût tenir pour se faire craindre. Perrot qui connoissoit leur caractere se laissa aller à la consideration de ce Chef, & lui promit de demeurer une demie journée pour les écouter. Ce Chef partit pour consoler ses gens : il revint seul au devant de lui pour le prier de débarquer au vil-

lage. Un autre Chef s'appercevant que les François ne quittoient pas leurs canots, dit qu'ils craignoient. On lui répondit qu'on ne les apprehendoit pas, & que les armes des François étoient en état de les faire repentir s'ils avoient la temerité de leur faire quelque insulte. Ce premier Chef fut fort choqué contre celui-ci. *Serez vous toûjours insensez Outagamis*, leur dit-il, *vous le ferez embarquer & il nous abandonnera, que deviendrons-nous? pourrons-nous semer notre terre s'il ne le veut?* Ce ne fut que Harangue dans tout le village pour appaiser les seditieux, & pour engager les autres de faire un bon accueil au sieur Perrot. Le grand Chef le conduisit dans sa cabane, où se trouverent les plus considerables de la nation, qui lui faisant toute sorte de caresse lui disoient, *sois le bien venu.* Deux jeunes gens tout nuds, armez en guerriers, mirent à ses pieds deux pacquets de Castors, & s'asseyant auprés de lui s'écriant, *nous nous soûmettons à ce que tu voudras, nous te prions par ce Castor de ne te plus souvenir de nos folies: si tu n'est pas content de cette satisfaction frappe nous, nous souffrirons la mort, voulant payer de notre sang la faute qu'à voulu faire notre nation.* Toutes ces soûmissions ne tendoient qu'à avoir des munitions & des armes pour

des Pelleteries, ce qu'ils prévoyoient que l'on leur refuseroit. On leur fit comprendre que l'on n'étoit venu dans leur village que pour les écouter : que s'ils se repentoient de leurs demandes indiscrettes on leur pardonneroit, que quoi qu'ils se fussent échappez d'une main on les avoit retenus de l'autre, qu'on ne les tenoit plus que d'un doigt, que s'ils vouloient un peu s'aider on les prendroit par les bras, & qu'insensiblement on les remettroit dans un lieu assuré où ils seroient en repos.

Tous les Chefs le prierent les uns aprés les autres de les recevoir sous sa protection, le conjurant de leur donner des munitions pour leur Pelleterie, afin qu'ils puissent tuër des bêtes pour faire boire du boüillon à leurs enfans. Il ne voulut leur accorder qu'un aprés-dîné. Un Chef de guerre qui avoit sa dague à la main ne trouvant pas que son Commis lui donna assez de poudre, le brusqua si fort qu'il lui fit tout abandonner. Perrot fut fort irrité contr'eux, & voulut tout faire transporter dans ses canots, mais quand on se fut un peu éclairci on reconnut que ce Chef n'avoit eû aucun mauvais dessein. Ces peuples sont si brutaux que ceux qui ne les connoissent pas croyent qu'ils sont toûjours en colere quand ils parlent.

CHAP

CHAPITRE XIX.

Les Miamis & les Outagamis vont à la guerre contre les Nadouaissioux. Les Jongleurs des Nadouaissioux devinent où sont leurs ennemis. Affront signalé que les Nadouaissioux font à un François qui leur presente le Calumet pour les détourner d'aller livrer combat à leurs ennemis.

LA traite étant finie les François se rembarquerent, ils le firent fort à propos, le desespoir où les Outagamis se trouverent le lendemain de la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaissioux, leur auroit fait oublier l'alliance qu'ils venoient de renouveller ; ils le firent assez connoître dans la suite. Les François arriverent un peu au dessous du village des Maskoutechs, où ils camperent. Ces Chefs accompagnez de leurs familles vinrent recevoir Perrot sur le bord de leur riviere; ils le prierent d'entrer dans une cabane & par un pacquet de Castors ils lui dirent qu'ils convieroient les morts que leurs gens avoient assassinez avec trois Esclaves Miamis qui s'étoient échappez des Iroquois. Et par un autre ils le prierent de

vouloir souffrir que leur village pût s'établir au même lieu où ils s'établiroient, qu'ils lui feroient connoître leur fidelité, & qu'il leur fit traiter leurs Pelleteries. On leur dit qu'ils étoient maîtres de s'établir où ils voudroient, que si on leur permettoit de s'approcher des François ils ne devoient tourner leurs casse-têtes que contre l'Iroquois: qu'il falloit suspendre la hache contre les Nadouaissioux jusqu'à ce que le feu des Iroquois fut entierement éteint, & puisque *Onontio* avoit entrepris la guerre contre lui, qui étoit son fils à cause des Miamis qui avoient été enlevez à Chikagon, & à cause d'eux-même qui avoient perdu leurs familles, ils frapperoient plus facillement sur les Nadouaissioux qu'ils ne connoissoient pas, quand ils verroient que tous ses enfans uniroient leurs forces avec les siennes pour détruire l'ennemi commun. Ils firent present le lendemain aux François de bœuf, de bled d'Inde & de feu, qui leur furent d'un grand secours pour le reste du voyage. Il leur fit confidence du projet de toutes les nations, des Miamis, des Outagamis, des Kikabous, & & de plusieurs Islinois. Ceux-ci devoient s'assembler sur le Missisipi pour marcher contre les Nadouaissioux. Les Miamis devoient commander l'armée, les Maskou-

techs même furent obligez de ſe joindre à eux pour vanger l'aſſaſſinat des Eſclaves Miamis. Pluſieurs Outagamis apporterent dans ce moment la nouvelle de la défaite de leurs gens par les Nadouaiſſioux, ils vouloient engager ſecretement ceux-ci de ſe joindre à eux contre les François qui leur avoient fourni des armes Les Maſkoutechs n'eurent garde de ſe broüiller avec les François, l'embaras qu'ils avoient eû pour ſe remettre dans leurs bonnes graces les empêchoit de rien entreprendre qui pût leur déplaire. Ces Outagamis qui avoient eû vent que Perrot envoyoit à la Baye un canot chargé de Pelleteries, allerent en donner avis à leur Chef, qui envoya à la découverte pour l'enlever. Ceux-ci qui étoient dedans entendirent la nuit le bruit des rames, comme ils ſe doutoient qu'on alloit les prendre ils ſe jetterent dans de grands joncs qu'ils traverſerent ſans être apperçûs.

Perrot ſe rembarqua en bon ordre avec tous ſes gens, il rencontra au portage un canot de François qui venoit du païs des Nadouaiſſioux, il les avertit de ſe défier des Maſkoutechs qui pourroient les piller; cet avertiſſement leur fut inutile, quelques-uns de cette nation les ayant découverts leur firent bien des careſſes, les priant

de ſe repoſer en paſſant dans leur village ; ils n'y furent pas plutôt qu'on les pilla. Les autres François arriverent ſur le Miſſiſipi ; dix ſe détacherent pour avertir de la part de Mr de Frontenac ceux qui étoient chez les Nadouaiſſioux, de ſe rendre à Michilimakinak. L'établiſſement de Perrot ſe fit au deſſous d'Ouiſкouche, dans une ſituation fort avantageuſe contre les inſultes des nations voiſines. Le grand Chef des Miamis ayant ſçû que Perrot y étoit, lui envoya un Chef de guerre & dix jeunes guerriers, pour lui dire que ſon village étant à quatre lieuës au deſſous il avoit bien envie de ſe joindre à ſon feu. Ce Chef s'y rendit deux jours aprés, accompagné de vingt hommes & de ſes femmes, qui lui firent preſent d'un morceau de Mine de plomb. Perrot ne fit pas ſemblant de connoître l'utilité de ce métail ; lui faiſant même reproche d'un pareil preſent par lequel il prétendoit couvrir la mort de deux François que les Maſкoutechs avoient aſſaſiné avec les trois Miamiſes qui s'étoient échapées d'un village des Iroquois, & l'engager de s'unir à cette nation pour vanger leurs morts & les notres, aprés avoir conclu avec eux d'aller contre les Nadouaiſſioux. Ce Chef fut extrémement ſurpris de ſemblables diſcours, s'imaginant que

l'on ignoroit leur mouvement, il lui dit que puiſqu'il ſavoit cette affaire il ne feroit en cela que ce qu'il voudroit ; il l'aſſura que lors que tous les Alliez ſeroient aſſemblez il leur feroit tourner la hache contre l'Iroquois, mais auparavant qu'ils fuſſent au Rendez-vous general il falloit qu'il ignora lui-même leur deſſein, afin qu'il s'y trouvât avec ſa nation, & qu'il pût faire un gros parti contre l'Iroquois. Les glaces portant déja les Chefs des Maſkoutechs lui avoient envoyé un guerrier pour les avertir que les Outagamis étoient fort avancez dans le païs des Nadouaiſſioux, & prioient les Miamis de ſe preſſer de les joindre, mais qu'ils leur avoient répondu qu'ils ne vouloient faire que la volonté des François.

Les Tchidüakoüingoües, les Oüaoüiaranons, les Pepikokis, les Mangakekis, les Poüankikias, & les Kilataks, nations Miamiſes, venant de toutes parts, marchoient à grandes journées pour ſe trouver à ce Rendez-vous. Les cinq premieres arriverent d'abord avec leurs familles à l'établiſſement François, dont les quatre dernieres ſeroient peries de faim ſi les Tchidüakoüingoües n'euſſent été au devant avec beaucoup de vivres. On leur fit beaucoup de preſens pour les engager de

tourner leur casse-tête contre l'Iroquois, l'ennemi commun. Ils se défendirent d'une marche generale, assurant neanmoins que toute leur jeunesse partiroit en differens détachemens pour harceler la jeunesse Iroquoise & leur enlever quelques têtes. Bien loin d'executer leur parole ils s'amuserent à chasser aux bœufs l'espace d'un mois, pendant que tous les guerriers qui s'étoient joints aux Outagamis & aux Maskoutechs devoient aller contre les Nadouaissioux, & que les vieillards, les femmes & les enfans sejourneroient avec les François.

L'esprit du Sauvage est difficile à connoître, il parle d'une maniere & pense de l'autre, si l'interêt de son ami a du raport avec le sien propre il est serviable, sinon il prend toûjours la voye qui l'acommode le mieux pour arriver à ses fins, il fait consister son courage à tromper l'ennemi par mille artifices & fourberies. Les François furent avertis de toutes leurs menées par une Miamie; tous ces mouvemens de guerre auroient beaucoup préjudicié au dessein que l'on avoit qu'ils tournassent leurs armes contre les Iroquois, qui d'ailleurs étoient ravis de ce que ces peuples se trouvoient dans la division; celle que l'on pouvoit susciter entr'eux étoit le seul moyen

pour faire rompre toutes leurs mesures. Perrot envoya querir le Chef des Miamis auquel il fit acroire qu'il venoit de recevoir une lettre par laquelle on lui mandoit que les Maſkoutechs, jaloux de se voir contraints par maniere de satisfaction, de joindre leur casse-tête à ceux de leurs Alliez, avoient gagné les Outagamis, qui devoient d'un commun consentement fondre sur les Miamis dans la marche generale contre les Nadouaissioux. Ce Chef qui crût la chose ne manqua pas de rompre le parti de ses guerriers, il envoya le lendemain à la chasse aux bœufs, & l'on fit un Festin de guerre dans lequel l'on jura la perte des Maſkoutechs. Les Outagamis qui avoient fait paroître leur courage avec plus de fermeté que les autres Alliez, se voyant trop avancez dans le païs ennemi firent jongler, pour savoir s'ils étoient en sureté. Les Jongleurs rendirent leurs Oracles, qui furent que les Esprits leur avoient montré que les Sauteurs & les Nadouaissioux s'assembloient pour venir contr'eux. Soit que le diable leur eut veritablement parlé (comme on le tient dans tout le Canada) soit qu'ils fussent saisis de frayeur de se voir seuls, sans le secours de qui que ce soit, ils firent un Fort, & envoyerent leurs Chefs & deux guerriers

à Perrot pour le prier d'aller chez les Na
douaissioux afin d'arrêter leurs mouve
mens, & de pouvoir par ce moyen se re
tirer dans leur village avec leurs familles
Les Miamis auroient effectivement li
vré combat aux Maskoutechs si ce Fran
çois n'eût dissuadé leur Chef de ce qu'i
avoir dit. Ils reçûrent le Chef Outagami
avec tous les honneurs possibles, qui leu
dit que leurs gens étoient morts ; Perro
lui en demanda le nombre ? Je n'en sça
rien, lui répondit-il, je croi qu'ils sont tou
morts, car nos Devins ont vû les Nadouais
sioux faire leur assemblée pour venir con
tre nous ; ils sont beaucoup & nous nou
sommes bien embarassez à cause de no
femmes & de nos enfans qui sont ave
nous. Les vieillards m'ont envoyé à to
pour te prier de nous delivrer du dange
où nous nous sommes jettez trop aveugle
ment ; ils esperent que tu iras aux Nadouais
sioux pour les arrêter. On lui dit qu'ils n
devoient pas ajoûter foi à leurs Jongleur
qui sont des menteurs, & qu'il n'y avoi
que l'Esprit qui pouvoit voir de si loin
Point du tout, reprit l'Outagamis, l'Espri
leur a fait voir ce qu'ils ont deviné, & cel
est seur. Les Miamis autoriserent fort c
qu'il avançoit. Ce François qui se voyoi
obligé par les ordres qu'il avoit reçûs d

Mr. de Frontenac de pacifier toutes cho-
ses chez les Alliez, jugea qu'il étoit à pro-
pos de parer un coup si fatal aux Outaga-
mis, leur destruction auroit été fort préju-
diciable aux François qui se trouvoient
dans ces quartiers, parce que ces Sauva-
ges qui sont naturellement seditieux au-
roient pû faire éclater dans l'occasion leur
ressentiment contr'eux. On leur fit pour-
tant comprendre que puisqu'il s'agissoit
du salut d'une de leur nation, on alloit
faire quelque tentative pour adoucir les
choses. On rencontra dans le voyage
cinq cabanes de Maskoutechs, dont le
village se disposoit à venir à l'établisse-
ment François pour y traiter des muni-
tions de guerre.

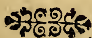
On leur raconta le sujet de ce départ &
on les avertit de ne se pas fier aux Na-
douaissioux: On arriva à la fin au Fort
des François, où l'on apprit que les Na-
douaissioux formoient un gros parti pour
chercher les Outagamis, ou quelques-uns
de leurs Alliez. Perrot qui se voyoit pour
lors dans le lieu de son commandement,
fit savoir son arrivée aux Nadouaissioux,
que l'on trouva au nombre de quatre
cens qui côtoyoient le Missisipi pour faire
quelque entreprise. Ils empêcherent ses
gens de s'en retourner, & vinrent eux-

mêmes au Fort qu'ils visiterent de tou
côtez pour le piller. Ce Commandant leu
demanda pourquoi leur jeunesse paroisso
si effrayée dans le temps même qu'il ve
noit voir ses freres pour leur donner la vi
Un chef se levant fit retirer les guerrie
ausquels il dit de camper. Le camp étan
fait on appella les plus considerables,& o
leur dit que l'on étoit venu leur donne
avis que les Miamis, les Outagamis, le
Islinois, les Maskoutechs & les Kikabou
avoient formé une armée de quatre mill
hommes pour leur livrer combat, qu'ell
faisoit trois marches, l'une vers Missisipi
l'autre à une journée dans la profondeu
des terres, en la côtoyant d'un bord, &
l'autre à pareille distance de l'autre: qu
l'on avoit arrêté ce torrent qui les alloi
emporter, que les trouvant par hasard e
ce lieu on les exhortoit de retourner à
leur famille & de chasser aux Castors. Il
répondirent avec assez de fierté qu'il
étoient partis pour mourir, & puisqu'il y
avoit des hommes ils s'alloient battre con
tr'eux, qu'ils n'iroient pas loin sans e
trouver. On fit une traite de quelque Pel
leterie. Aprés qu'elle fut finie ils envoye
rent querir Perrot à leur camp, à qui il
témoignerent la joye de ce qu'il avoit di
qu'ils trouveroient leurs ennemis, l

riant de ſouffrir qu'ils continuaſſent leur
oute. Il ſe ſervit de toutes ſortes de mo-
ens pour les en diſſuader ; mais ils ré-
ondirent encore qu'ils étoient partis pour
nourir, que l'Eſprit leur avoit donné des
ommes à manger, à trois journées des
rançois ; & que Perrot leur avoit ſuppoſé
ux, puiſque leurs Jongleurs avoient ap-
erçû de fort loin de grands feux, ils in-
querent même les endroits. Il y en avoit
n en deçà & à côté dans les terres, un au-
e un peu plus éloigné & plus grand dans
profondeur, & un troiſiéme qu'ils cro-
oient être le feu des Outagamis. Tout ce
u'ils allèguerent étoit vrai, car les cinq
banes des Maſkoutechs étoient à trois
urnées de l'établiſſement François ; leur
llage étoit à côté, le Fort des Outagamis
s-à-vis, les Miamis & les Iſlinois étoient
eaucoup plus loin : on croit que le démon
rle ſouvent aux Sauvages, nos Miſ-
onnaires, même prétendent l'avoir re-
nnu en pluſieurs occaſions. Il y avoit
aucoup de vrai ſemblance que le malin
prit s'étoit communiqué à leurs Jon-
eurs. On ſe ſervit d'autres expediens
ur les arrêter. Perrot leur jetta, à ce que
n tient, deux chaudieres & quelques au-
es marchandiſes, en leur diſant j'aime
tre vie, car je ſuis ſeur que vous ſerez

défaits, vôtre diable vous a trompé. C
que je vous ai dit est vrai, car j'ai verit
blement arrêté les Nations qui m'ont ob
& vous voulez passer outre, je vous fe
me le chemin que vous voulez tenir, m
freres, je ne veux pas qu'il soit ensangla
té. Si vous tuez les Outagamis ou ses A
liez, vous ne le pouvez faire que je r
sois frapé auparavant: s'ils vous tuënt i
me tuënt pareillement, car je les tie
sous une de mes aisselles, & je vous tie
sous l'autre, pouvez-vous leur faire d
tort sans m'en faire. Il tenoit le mêm
Calumet qu'ils lui avoient chanté lorsqu'
fit la découverte de cette nation, il l
leur presenta pour fumer, mais ils le re
fuserent. L'affront qu'ils lui firent étoit
grand qu'il jetta le Calumet à leurs pie
& leur dit, faut-il que j'aye accepté u
Calumet que des chiens m'ont chanté, &
qui ne se souviennent plus de ce qu'il
m'ont dit, ils m'ont choisi en me l
chantant pour leur Chef, & m'ont prom
de ne faire jamais aucuns mouvemen
contre leurs ennemis quand je le leur pr
senterois, & ils veulent me tuër aujour
d'hui. Il ne l'eut pas plûtôt jetté qu'u
Chef de guerre se leva & lui dit qu'il avo
raison. Il le presenta au Soleil faisant de
invocations, & voulut le lui remettr
entr

entre les mains. Il répondit qu'il ne vouloit pas le recevoir qu'ils ne l'eussent assuré qu'ils mettroient bas les armes. Ce Chef l'attacha à une perche dans la court du Fort, le tournant du côté du Soleil, & fit assembler tous les principaux dans sa tente ausquels il fit consentir de ne pas passer outre. Il y fit appeller Perrot & envoya chercher ce Calumet qu'il mit devant lui un bout en terre & l'autre sur une petite fourche pour le tenir droit, il tira de son sac de guerre une paire de souliers des plus propres, il le déchaussa & le lui mit lui-même. Il lui presenta ensuite un plat de raisins, il lui en mit par trois fois à la bouche. Aprés qu'il lui en eut fait manger il prit ce Calumet & lui dit : je me souviens de tout ce que les hommes t'ont assuré quand ils t'ont presenté ce Calumet, nous t'écoutons à present, tu nous ôte la proye que l'Esprit nous avoit donné, tu donne la vie à nos ennemis, faits-nous ce que tu leur faits maintenant, & empêche qu'ils ne nous tuënt quand nous serons dispersez à la chasse du Castor que nous allons faire; le Soleil est témoin de nôtre obeïssance.



CHAPITRE XX.

Trois cens Outaouaks forment le dessein de surprendre les nations du Sud, qui sont dans une entiere secularité. Difficulté que l'on eût de rompre ce dessein, qui auroit porté beaucoup de préjudice à la Colonie Françoise.

TOut fut calme par la bonne conduite du sieur Perrot qui retourna à son établissement, il raconta aux Maskoutechs qui étoient venus au devant de lui tout ce qu'il avoit fait auprés des Nadouaissioux en leur faveur & de leurs Alliez, il les obligea de s'établir à deux journées de lui avec les Kikabous, auprés d'un village de Miamis, afin que si par hasard les Nadouaissioux manquoient à leur parole ils pussent se trouver en état de leur resister. Ils détacherent quarante guerriers contre les Iroquois dont ils rapporterent douze chevelures.

On fit la découverte de la Mine de plomb qui se trouva fort abondante, mais difficile à tirer, parce qu'elle est entre deux rocs que l'on peut cependant miner, il a peu de crasse & est aisé à fondre, il diminuë de la

moitié sur le feu, & si on le mettoit dans un fourneau le déchet ne seroit que du quart.

Les Outaouaks voyant que tout étoit tranquille parmi les nations du Sud, jugerent bien qu'il leur seroit aisé d'y porter le fer & le feu, l'Alliance qu'ils avoient envie de contracter avec les Iroquois leur tenoit toûjours fort à cœur; quelque ascendant que pussent avoir les Jesuites sur leur esprit, & quelque ménagement qu'eût Mr de Louvigni pour les tenir soûmis aux ordres de Mr de Frontenac, rien ne pût prévaloir à leur caprice. Ils partirent de Michilimakinak au nombre de trois cens, & formerent deux Partis, l'un devoit se joindre aux Islinois contre les Ozages & les Kancas, & l'autre devoit se disperser dans le païs des Nadouaissioux. Leur politique ne pouvoit être que trés préjudiciable aux interêts de la Colonie Françoise, qui se seroient vûs frustrez du secours general de toutes les nations du Sud contre l'Iroquois. Lors qu'ils furent arrivez à la Baye des Puans ils ne purent s'empêcher de s'écrier qu'ils trouvoient dans leur chemin un lieu bien escarpé, qu'ils ne croyoient pas pouvoir escalader n'y renverser. Voila, disoient ils, Metaminens qui va mettre des jambes de fer, & qui vou-

dra nous obliger de retourner ſur nos pas;
faiſons un effort, peut-être que nous le
ſurmonterons. Ils ſe ſouvenoient qu'ils le
avoient arrêtez à Michilimakinak lor
qu'ils ſe déclarerent contre les François
aprés l'expedition des Iroquois dans l'iſl
de Montreal. L'aprehenſion où ils étoien
qu'il n'aigrit l'eſprit de quelques nation
particulieres de ces quartiers les faiſoi
parler de même. Monſieur de Louvign
avoit eû la précaution de lui mander qu'i
engagea les Outagamis dans nos interêts
il ſavoit qu'il pouvoit beaucoup dans une
occaſion de cet éclat. Perrot eût aſſez de
prudence de ne pas parler aux Outaouaks
de leur entrepriſe, il demanda ſeulemen
à quelques Chefs de guerre s'ils n'avoien
pas de lettres à lui donner de Michilima-
kinak? Ils lui dirent que non, & qu'ils al
loient querir les os de leurs morts chez le
Nadouaiſſioux, eſperant qu'il agréeroi
leur deſſein comme l'avoit fait les Pere
Jeſuites & Mr de Louvigni. Il leur fit bon
viſage & les fit fumer, ſans leur parle
d'autre choſe. On lui nomma en ſecret le
Chef qui lui avoit caché une de ſes lettres
il l'alla trouver la nuit & lui demanda
pourquoi il ne lui avoit pas donné? Crois-
tu, lui dit-il, que l'Eſprit qui a fait l'Ecri-
ture ne ſera pas fâché que tu me l'as déro

bée ? Tu vas en guerre, es-tu immortel ? Ce Chef ne laissa pas d'être un peu surpris, s'imaginant que l'autre avoit eû quelque revelation au sujet de cette lettre, il la lui rendit & lui en demanda la lecture le lendemain. La substance étoit qu'il arrêta absolument les Outaouaks, ou que s'il ne le pouvoit faire il les rendit suspects aux Outagamis. Le Chef des Puans étoit extrémement ami des François, ausquels il offroit tous ses services : il étoit bien persuadé que s'ils passoient outre, toutes les nations les suivroient indubitablement, & qu'il se formeroit un parti de deux mille guerriers. Tous les considerables de cette nation voulurent être témoins des discours qu'il alloit leur tenir, & ce fut de cette maniere qu'il leur parla, tenant son Calumet à la main, & ayant douze brasses de tabac à ses pieds.

*Cinagots, Outaouaks, & vous autres guerriers, je m'étonne qu'aprés m'avoir assuré l'année derniere que vous n'auriez d'autre volonté que celle d'*Onontio*, vous vouliez ternir sa gloire en lui ôtant les forces que j'ai eû de la peine à lui procurer. Quoi ! vous qui êtes ses enfans vous êtes les premiers qui vous revoltez contre lui. Je viens d'un païs où j'ai attaché un beau Soleil pour éclairer toutes les nations que j'ai vûës qui*

laissent leurs familles en repos sans apprehender d'orages, pendant que les guerriers chercheront à venger les os de leurs morts chez les Iroquois, & vous y voulez faire élever des nuages qui susciteront des éclairs & des tonnerres pour les foudroyer, & peut-être pour nous détruire nous-même. J'aime la Paix dans mon païs, j'ai découvert cette terre, Onontio *me l'a donnée en garde, & m'a assuré de toute sa jeunesse pour punir ceux qui voudront l'ensanglanter. Vous êtes mes freres, il vous demande le repos: Si vous voulez aller en guerre contre les Nadouaissioux passez par Chagouamigon, dans le lac superieur où vous avez commencé la guerre avec lui. Que dira-t'il quand il apprendra les mouvemens que vous faites pour lui ôter le secours qu'il attend de vous & de ses autres enfans que vous voulez débaucher. Vous ne vous souvenez pas que vos Ancêtres se servoient autrefois de Pots de terre, de Haches & de Couteaux de pierres & d'Arcs, dont il faudra que vous vous serviez encore s'il vous abandonne. Que deviendrez-vous s'il se met en colere, il a entrepris la guerre pour vous venger, il l'a soûtient contre de plus forts que vous, sachez qu'il est maître de la Paix quand il voudra: l'Iroquois la lui demande, elle seroit faite s'il n'apprehendoit que vous n'en*

fussiez les victimes, & que cet ennemi ne déchargea sur vous sa vengeance pour satisfaire aux manes de tant de familles qu'il sacrifie à vôtre sujet. Quelles seront vos excuses pour vous défendre devant lui de tout ce qui vous alleguera : cessez cette marche qu'il vous défend, je ne vous blanchis pas le visage noir de guerriers, je ne vous ôte pas son Casse-tête n'y son Arc que je vous ai donné de sa part ; je vous recommande de vous en servir contre l'Iroquois & non contre d'autres. Quoique vous transgressiez ses ordres croyez que l'Esprit qui a fait tout, qui est maître de la mort & de la vie, est pour lui, & qu'il saura bien faire ressentir votre desobeïssance si vous ne consentez à mes demandes.

Il alluma son Calumet & leur jettant les douze brasses de tabac il continua.

Fumons ensemble si vous voulez être enfans d'Onontio, *voilà son Calumet, je ne manquerai pas de l'avertir de ceux qui voudront le mépriser.*

Il le leur presenta mais il y eut un Chef de guerre qui le refusa, ce sujet fut plus heureux qu'on ne se l'étoit persuadé. Les Puans voyant qu'il ne s'agissoit plus que d'appaiser celui-ci, lui presenterent le Calumet, & lui firent present de six chaudieres, avec deux Colliers de Porcelaine :

ils firent le lendemain un Feſtin ſolemnel aux Outaoüaks, & leur chanterent le Calumet.

Dans le moment que ces trois cens guerriers s'en retournoient à Michilimakinak, un jeune guerrier ſe détacha avec pluſieurs de ſes camarades pour continuër leur route contre les Nadouaiſſioux ; les Outaoüaks qui avoient bien voulu oublier tous leurs reſſentimens, furent ſi choquez de leur procedé qu'ils jetterent tout leur équipage dans la riviere & traînerent leur canot à plus de cent pas dans la terre.



CHAPITRE XXI.

Le long sejour de quatre canots Outaoüaks à Montreal, donne de mauvaises impressions aux affaires des François.

IL n'y eût que les Nepiciriniens & les Kikabous qui prirent les interêts de la Colonie au milieu de cette grande Revolution : ils marcherent contre les Iroquois, ils en apporterent quelques chevelures qu'ils presenterent aux Commandans de Michilimakinak. L'on vit arriver quelques jours aprés d'autres canots qui avoient enlevé un Iroquois ; il fut affranchi devant que d'être débarqué, ce qui étoit contre les Loix de la guerre, qui demandent que l'on tienne un Conseil general pour déliberer de la mort ou de la vie d'un prisonnier. L'on connût que ce procedé ne venoit que de la part des Outaouaks, ils avoient malicieusement instruit cet Affranchi sur plusieurs griefs qu'ils inventerent contre la nation Françoise. Il dit que ses gens avoient livré un Combat aux environs de Montreal, ou quatre cens François avoient été tuez, & qu'*Onontio* n'avoit osé sortir de la Ville.

Ce recit mêlé de paroles outrageantes fai-ſant connoître la mauvaiſe intention de ces peuples, il étoit à propos d'avoir un éclairciſſement ſur toutes les inſolences que l'on entendoit dire de toutes parts. Les Chefs les plus conſiderables voulurent ſe juſtifier : il y en avoit à la verité qui n'avoient pas participé à cette diviſion, l'auteur étoit celui qui paroiſſoit le moins oppoſé à nos interêts, lequel cauſoit neanmoins tous ces deſordres. Il fit aſſembler un Conſeil general où tous les Nepiciriniens furent appellez, ils vinrent trouver les François avec cinq Colliers, les priant par le premier de vouloir oublier leur égatement. Ils les aſſurerent par le ſecond qu'ils s'uniſſoient au corps de leur pere pour ne jamais s'en détacher. Par le troiſiéme, qu'il les connoîtroit au Printemps prochain par les Partis qu'ils envoyeroient contre l'Iroquois. Par le quatriéme, qu'ils ſe ſoûmettoient à *Onontio*. Et par le cinquiéme, qu'ils renonçoient à l'Anglois & à ſon Commerce.

On leur répondit par cinq preſens ſur tout ce qu'ils avoient dit, & on leur remontra que la traite avec l'Anglois qu'ils recherchoient avec tant d'avidité, les feroit livrer entre les mains de l'Iroquois, qui ne cherchoit qu'à les tromper.

Le long sejour que firent quatre canots à Montreal, que l'on avoit envoyez pour savoir des nouvelles de la Colonie, leur fit soupçonner que les affaires alloient mal; ils firent un Festin dans le village où il ne se trouva que les Chefs: un François qui passa par là y fut appellé, le plus distingué d'entr'eux lui dit: *Toi qui te mêle de nous contrarier, Jongle pour savoir ce que sont devenus nos gens que ton Chef a envoyez dans ton païs pour y être mangez.* Ce Sauvage avoit eû des liaisons secrettes avec les Anglois pour leur susciter l'entrée du commerce du Castor; il leur en fit present de dix paquets, comme un gage de la parole qu'il leur avoit donnée. Toutes les nations Alliées n'agissoient que par son ordre, il étoit le mobile de tout ce qui se faisoit chez ces peuples, il s'étoit rendu si recommandable que l'on suivoit aveuglement tout ce qu'il demandoit. Il avoit été emmené Esclave dès son enfance. Ce François auquel il dit de Jongler, répondit *que les François n'avoient pas accoûtumé de les manger, que s'il étoit un Chef il lui répondroit, mais qu'il étoit un Esclave, que ce n'étoit pas un chien comme lui avec qui il faisoit comparaison, lui qui portoit la parole d'un des plus grands Capitaines dont il eût jamais entendu parler.*

Vous voyez vous autres, reprit ce Sauvage, *les insultes que je reçois dans notre village de celui qui nous ôte notre repos, lorsque je veux soûtenir notre interêt commun.* Tous les conviez commencerent à murmurer, les choses auroient peut-être tourné au desavantage du François s'il n'eût trouvé dans le moment quelque expedient pour leur rendre odieux ce Chef même. Il avoit été Esclave d'un nommé Jason, dont j'ai déja parlé, qui avoit été le premier par le Nord aux trois Rivieres, second gouvernement du Canada, & qui par tous les services qu'il avoit rendus à la nation en avoit été choisi le grand Chef. Il laissa à sa mort plusieurs enfans qui ne purent soûtenir cette qualité, parce que cet Esclave qui fut affranchi s'étoit acquis par son esprit l'estime generale de tous ces peuples. Ce François, dis-je, commença à s'écrier au milieu du Festin, *Où es-tu Talon? où es tu Brochet?* Encore un grand Chef. *Vous étiez les deux qui dominiez sur tout ce païs, votre Esclave a usurpé votre autorité, & rend vos enfans ses Esclaves, quoi qu'ils doivent être les veritables maîtres, mais je sacrifierai tout pour les soûtenir, &* Onontio *nous secondera, qui saura les remettre dans le rang qu'ils doivent tenir.* A peine eut-il parlé

que

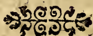
les Fils & les Parens de ces deux Chefs se leverent & prirent le parti du François, menaçant ce seditieux, & peu s'en falut qu'ils n'en vinssent à de grandes extremitez. Ces jeunes Chefs se ressouvenant quels avoient été leurs Ancêtres, obligerent ce vieillard de faire satisfaction au François, & la crainte qu'il eut aussi d'être exposé à de fâcheuses suites, l'obligea de prier les Peres Missionnaires de racommoder toutes choses.

Les François ne savoient eux-mêmes que penser du retardement de ces canots, enfin ils arriverent aprés trois mois d'alliance; ils rapporterent qu'il s'étoit donné un Combat à la prairie de la Madeleine, à trois lieuës vis-à-vis Montreal, contre les Iroquois & les Anglois, où nous eûmes tout l'avantage : on peut dire que les derniers furent extrémement maltraitez.

Ces nouvelles firent quelque impression sur l'esprit des Outaouaks, mais les Miamis de la riviere de saint Joseph oublierent aisément ce qu'ils avoient promis d'executer contre les Iroquois. Ils ne songeoient plus qu'à donner entrée aux Loups qui avoient un commerce ouvert avec les Anglois. Ceux de Maramek furent un peu ébranlez. On les fit ressouvenir qu'on leur avoit livré l'Arc & le Casse-tête d'*Onontio*

pour frapper sur l'Iroquois & vanger leurs morts. On leur fit le recit du Combat de la Prairie, & de la levée du Siege de Quebec par les Anglois, qui y étoient venus avec toutes les forces de la Nouvelle Angleterre. Votre pere, leur disoit-on, ne cesse de travailler pour votre repos, vous avez toûjours été dans l'inaction depuis qu'il a entrepris la guerre contr'eux. L'Esprit favorise ses armes, ses ennemis le redoutent, il ne veut pas les écouter, on leur conseilloit de se servir de son appui pendant qu'il vouloit les favoriser, on leur dit qu'il auroit lieu de se plaindre de leur indifference pendant qu'il sacrifioit sa jeunesse ; ils promirent d'envoyer trois cens guerriers qui n'épargneroieut pas les Loups n'y les Anglois. Les Maskoutechs qui avoient paru prendre si fort nos interêts, donnerent des preuves bien contraires de leur fidelité, ils s'amuserent à faire des courses sur les terres des Nadouaissioux, où ils enleverent des Puans & des Ayoës qui y avoient fait leur établissement, sans s'embarasser si ces deux nations leur étoient alliées. La jalousie qu'ils eurent de ce que quelques François avoient promis de traiter des marchandises chez les Miamis preferablement chez eux, leur inspira d'envoyer à ceux-ci dix grandes

chaudieres, pour leur dire de ſe défier des François qui devoient former un gros parti d'Abenaguis & de leurs Alliez, pour faire coup ſur leurs familles, aprés qu'ils ſe ſeroient mis en marche contre les Iroquois. Ce preſent arrêta tous les partis; il n'y eut que leur Chef qu'il ſe détacha avec quatre-vingt guerriers. Les Outagamis qui avoient été fort tranquilles nonobſtant la parole qu'ils avoient donnée de ſe joindre avec quelque nation contre l'ennemi commun, promirent de le faire lors que les Sakis, les Puans, & les Pouteouatemis partiroient. On leur donna pour cet éfet une chevelure d'Iroquois avec un fuſil: Voila, leur dit-on, un Iroquois que l'on vous donne à manger; cette chevelure eſt la tête & ce fuſil eſt ſon corps; on veut ſavoir ſi vous êtes François ou Iroquois afin de le mander à *Onontio*: Si vous allez en guerre l'on vous croira François, ſi vous n'y allez pas l'on vous déclare ennemi.



CHAPITRE XXII.

Les Maſkoutechs veulent brûler un François qu'ils diſoient être Sorcier. Les Hurons & les Outaouaks croyent avec trop de bonne foi que les Iroquois ſont leurs veritables amis : ceux-ci les trompent. Les Outaouaks vont en parti ſur les Iroquois. Les François invitent la nation Outaouakſe de venir boire du boüillon d'un Iroquois. Deſcription de ce cruël tourment.

LE grand éloignement où nous nous trouvions de tous ces Alliez étoit un obſtacle pour leur faire faire tous les mouvemens que nous aurions pû ſouhaiter. Les François qui ſe trouvoient chez eux, ſoit pour leur faciliter le Commerce, ſoit pour les entretenir dans une parfaite union, étoient même expoſez à bien des diſgraces. On vit Perrot ſur le point d'être brûlé par les Maſkoutechs, qui avoient reçû tant de bienfaits de ſa part. Cette nation inſatiable de tout ce qu'elle voyoit, l'envoya prier de venir traiter du Caſtor à leur village, un Chef des Pouteouatemis l'accompagna. A peine y fut-il avec ſix

François que l'on ſe rendit maître de toutes leurs marchandiſes ; ils eurent plus d'inhumanité pour lui que pour le dernier de leurs Eſclaves. C'eſt une maxime parmi toutes les nations de donner aux priſonniers les premiers morceaux de ce que l'on mange, mais ceux-ci affectoient de ne lui rien donner. Un de leurs Chefs ne pût s'empêcher de ſe plaindre qu'il n'auroit pas la force de ſouffrir le feu s'ils n'avoient pas plus de ſoin de lui : ils vouloient le ſacrifier aux manes de pluſieurs de leurs gens qui avoient été tuez dans pluſieurs occaſions, ils diſoient qu'il étoit auteur de leur mort. Un guerrier qui lui vint prononcer ſon Arrêt lui dit que l'on avoit voulu le brûler dans le village, mais qu'une partie ne devoit pas être témoin de cette execution. Tu partiras, diſoit-il, au Soleil levant, tu ſeras ſuivi de prés, & à midi tu ſeras brûlé dans la campagne, tu es un Sorcier qui nous a fait mourir plus de cinquante de nos gens pour ſatisfaire aux ombres de deux François que nous avons tuez à Chikagon. Si tu t'étois vangé ſur deux ſeulement nous n'euſſions rien dit, car le ſang doit être payé par le ſang, mais tu es trop cruël, tu vas donc être la victime qui leur ſera immolée. Il falloit bien de la conſtance dans une ſi terrible con-

jonĉture. Le Chef Pouteouatemis chant
auſſi la chanſon de mort la veille du dé-
part, & on les fit ſortir le lendemain du
village avec les autres François, qui plai-
gnoient leur mauvaiſe deſtinée. Pendant
que l'on s'amuſoit dans le village à faire
le partage de tous leurs éfets ils avancerent
un peu dans un chemin frayé, puis ils s'a-
viſerent de faire pluſieurs fauſſes routes
ſans ſe quitter de vûë. On détacha aprés
eux des guerriers qui ne purent ſuivre leur
piſte; l'on ne ſait s'ils ne pûrent veritable-
ment les découvrir, ou s'ils affecterent de
ne les pas trouver. Quoiqu'il en ſoit, un
Miamis qui avoit épouſé une Maſkoute-
che ayant vû partir ces guerriers, en don-
na avis auſſi-tôt à ſa nation que Perrot
avoit été pillé & brûlé des Maſkoutechs.
Le Chef des Miamis étoit pour lors en
guerre contre les Iroquois : les Miamis
n'attendirent que le moment de ſon arri-
vée pour vanger cette mort. Les nations
de la Baye en furent auſſi avertis, & vou-
lurent prendre le caſſe-tête pour châtier
ces peuples. Perrot arriva heureuſement
chez les Puans, où il dreſſa d'abord des
chaudieres de guerre, comme pour aller
chercher ce qu'on lui avoit pris, & tuër
quelques Maſkoutechs, mais comme il
s'agiſſoit d'entretenir tous ces peuples,

dans l'envie qu'ils avoient de s'attacher à l'ennemi commun, il les obligea de suspendre leurs ressentimens en faveur de la nation Françoise.

On commença de toutes parts à faire la guerre tout de bon aux Iroquois. Les Outaouaks envoyerent de tous côtez des Partis contr'eux, ils en tuërent & prirent plus de cinquante pendant l'Eté. Les Miamis de Muramik enleverent huit *Loups*, ausquels les Anglois avoient donné quantité de presens : ils en donnerent quatre au Commandant de la riviere de saint Joseph, & destinerent les autres aux François de leurs amis qui leur avoient rendu plusieurs services. Monsieur de Louvigni envoya trente-huit hommes pour les aller querir, avec ordre d'engager les Miamis de les faire mettre à la chaudiere si l'on ne pouvoit les amener à Michilimakinak, mais ceux de saint Joseph les avoient enlevez. La nation des *Loups* étoit entierement dans les interêts des Anglois, qui vouloient se servir d'eux pour entrer chez nos Alliez, & les Iroquois profiterent de cette union. L'on ne pouvoit donc prendre trop de mesures pour empêcher aux uns le commerce du Castor, & se prévaloir des actes d'hostilité des autres. On fit present de cinquante li-

vres de poudre aux Miamis de Maramek pour les engager dans nos interêts. Ils se mirent en marche au nombre de deux cens, qui ſe ſeparerent en quatre, aprés avoir ſeparé la poudre entr'eux. Il ſe fit un Feſtin ſolemnel le lendemain de leur départ par ordre de Ouagikougaï ganea, le grand Chef, pour obtenir de l'Eſprit un heureux retour, ils dreſſerent un Autel ſur lequel ils mirent des peaux d'Ours en maniere d'Idole, dont ils avoient barboüillé les têtes d'une terre verte, à meſure qu'ils paſſoient devant ils faiſoient des genuflexions; tout le monde étoit obligé d'aſſiſter à cette Ceremonie. Les Jongleurs, les Medecins, & ceux qui ſe diſoient Sorciers, tenoient le premier rang, ils tenoient à la main leurs ſacs de medecine & de jonglerie: ils jettoient, diſoient-ils, le Sort ſur ceux qu'ils vouloient faire mourir, & qui feignoient tomber morts. Les Medecins leur mettoient des drogues entre les lévres & paroiſſoient les reſſuſciter auſſi-tôt en les remuant rudement, celui qui faiſoit la figure la plus groteſque s'attiroit le plus d'admiration ils danſoient au ſon des Tambours & des Gourdes, ils formoient comme deux partis ennemis qui attaquent & ſe défendent dans un Combat: ils avoient pour armes

es peaux de Couleuvres & de Loutres, qu'ils disoient donner la mort à ceux sur esquels ils jettoient le Sort, & qu'ils ren- loient la vie à ceux qu'ils vouloient. Le naître de la Ceremonie, accompagné de eux vieillards & de deux femmes à ses ôtez marchoit avec gravité, allant aver- ir dans toutes les cabanes du village que a Ceremonie devoit bien-tôt commen- er. Ils faisoient l'imposition des mains sur ous ceux qu'ils rencontroient, qui par emerciment leur embrassoient les jam- es. L'on ne voyoit que danses, & l'on 'entendoit que des hurlemens des chiens ue l'on égorgeoit pour faire les Sacrifi- es. Les os de ceux que l'on mangeoit é- oient ensuite brûlez en maniere d'holo- auste. Les personnes qui étoient tuez que on ressuscitoit par le Sort dansoient sépa- ément, pendant que les autres demeu- oient comme morts. Hommes, Femmes, illes, & jeunes gens à l'âge de douze ans, omboient morts ou ressuscitoient, les ongleurs même, les Medecins & les Sor- iers, chacun avoit fait les ornemens les lus propres qu'il pouvoit, les uns se four- oient au fond de la gorge des bâtons d'un ied & demi de longueur, de la grosseur 'un pouce, & faisant semblant d'être iorts on les portoit aux Medecins qui les

ressuscitoient & les envoyoient danser, le
autres avaloient des plumes de Cigne o
d'Aigle, qu'ils retiroient & tomboient en
suite comme morts, que l'on ressuscitoi
aussi ; enfin l'on ne connoissoit dans leur
mouvemens qu'artifices diaboliques.

Le meilleur de cette Fête fut que tou-
tes les richesses du village étoient desti
nées aux Jongleurs. Les Ceremonies du
rerent jour & nuit l'espace de cinq jours
ils se mettoient à couvert la nuit, & l
jour dans la place publique, où ils abor-
doient de tous côtez, marchant comm
en Procession. On eut beau leur represen-
ter que tout ce qu'ils faisoient étoit cri
minel devant Dieu : ils répondirent que
c'étoit le veritable moyen de le fléchir
afin qu'il donna des ennemis à manger
leur jeunesse, qui periroit sans cela s'il
n'observoient cette Solemnité. Un de ce
Partis arriva au bout de trente jours, il
avoient tué plusieurs Iroquois sans perdr
un de leurs gens. Ils dirent aux François
croyez-vous que notre Secte nous ait fa
écouter de l'Esprit. Les autres Partis re-
vinrent quelque temps aprés avec plu
sieurs prisonniers, & les Loups que ceu
de saint Joseph avoient fait détourner.

Pendant que les Miamis donnoient
Mr de Frontenac des preuves de leur fide-

ité , les Maſkoutechs s'étoient déclarez
ouvertement contre les Ayoës ſes Alliez,
ls taillerent en pieces tous les habitans de
eur grand village. Il en arriva quelques-
ıns chez les Miamis qui vouloient attirer
Perrot chez eux , l'aſſurant qu'ils ſatisfe-
oient au pillage de ſes marchandiſes,
nais les Miamis qui ſavoient que l'on vou-
oit le manger, leur demanderent bruſque-
nent s'ils croyoient qu'il fut un chien, que
'on chaſſe quand il incommode, & que
'on fait revenir à la premiere careſſe que
'on lui fait. Cette nation apprit que tous
es peuples de la Baye, les Miamis & plu-
ſieurs autres , avoient voulu vanger l'in-
ulte qu'ils lui avoient faite , ils lui envo-
erent deux Députez pour le prier de ne
as partir de Maramek , où ils vouloient
ui parler. Leur chef vint lui-même avec
luſieurs guerriers, il entra dans la cabane
e celui des Miamis, où l'on fit aſſembler
es plus conſiderables de la nation , & des
Kikabous , ils avoient emmené une Eſcla-
e & trois enfans Ayoës, qui firent aſſeoir
evant Perrot, & ils lui dirent : *Nous
avons emprunté tes fuſils qui ont tonné
ır un village qu'ils nous ont fait manger,
oila l'effet qu'ils ont produit & que nous
amenons.* En leur montrant ces Eſclaves.
Ils mirent quarante robes de Caſtors

devant lui, & continuërent de parler ainſi
Nous t'avons pris un habit pour éblouïr l
vûë de nos ennemis & nous faire craindr
d'eux, nous te le payons par ce Caſtor, nou
ne te payons pas tes armes & tes marchan
diſes, ſi tu nous veux recevoir en grace nou
ſavons où il y a du Caſtor, nous en avon
vû dans notre chemin, ſi nous vivons quel
ques années tu ſeras content, car nous n'a
vons pas prétendu te piller, nous avon
ſeulement pris tes marchandiſes à crédit.

On dit à ce Chef que pour appaiſer l
colere d'*Onontio* il falloit aller enlever u
village d'Iroquois, & non pas des gens qu
ne leur avoient jamais fait la guerre, qu'il
oublioient aiſément leurs morts, que le
François vangeoient tous les jours, qu'il
feroient bien d'envoyer à Montreal un d
leurs Chefs pour l'appaiſer, que ſon fe
étoit allumé pour y recevoir tous ceux qu
voudroient ſe chauffer, & les Iroquoi
même, quoi que ſes ennemis. Qu'au reſt
ils devoient être perſuadez que l'on au-
roit tiré vangeance de ſa nation ſi l'on n'a-
voit pas fait ſuſpendre les haches de tous
les autres. Un chef reſolut d'accompagner
ce François à Montreal, pour détourner
le reſſentiment de Mr de Frontenac : Qua-
rante Miamis l'excorterent juſques à la
Baye. Lors qu'ils furent arrivez chez les

Outa-

Outagamis on dissuada le Maſkoutech de paſſer outre, parce qu'on lui dit que la maxime des François étoit de faire pendre ſans remiſſion les voleurs, & qu'il pourroit bien ſubir la même deſtinée pour l'amour de ſa nation, ce qui fit qu'il s'en retourna.

Les Anglois qui avoient fait juſques alors toutes ſortes de tentatives pour s'inſinuër chez les Outaouaks, trouverent la plus belle occaſion du monde pour y réüſſir. Auſſi-tôt qu'ils eurent appris que les Iroquois avoient donné la vie au Fils du Chef des Sauteurs, ils obtinrent ſa liberté. Ils avoient crû que ſon pere étant mort il pourroit lui ſucceder, & que l'aſcendant qu'il auroit ſur l'eſprit de ſa nation ſeroit un grand moyen pour leur faciliter encore quelque entrée chez leurs voiſins. La reconnoiſſance que cet Affranchi auroit (à ce qu'ils croyoient indubitablement) d'un bienfait ſi conſiderable, devoit lui faire entreprendre toutes choſes en faveur de ſes liberateurs. D'ailleurs les Iroquois prétendoient auſſi y en tirer quelque avantage, ils lui donnerent de part & d'autre des Colliers & des preſens, pour engager tous nos Alliez de prendre leur parti & de commercer avec eux. Il rencontra les Outaouaks à la chaſſe au milieu de l'Hiver,

qui s'assemblerent pour savoir l'explica-
tion de ces Colliers, & conclurent en mê-
me temps de garder le secret. Ils envoye-
rent *en secret sous terre* quantité de pre-
sens aux Sakis & aux peuples de la Baye
pour les obliger de se relâcher de la guer-
re des Iroquois. On ne voyoit chez eux
que visites, mais ils répondirent que tou-
tes ces sollicitations étoient inutiles, qu'ils
periroient plûtôt que d'abandonner les in-
terêts des François. Les Sauteurs qui com-
mençoient à connoître que les Iroquois
leur avoient donné la vie, se déclarerent
contre nos Alliez s'ils vouloient continuer
la guerre aux Iroquois. Rien ne pût les
faire démordre de leur resolution, ils di-
rent qu'ils étoient des hommes capables
de resister à quiconque voudroient les tra-
verser dans ce qu'ils avoient resolu. Le
Commandant de Michilimakinak ayant
sçû l'affection des Sakis, les envoya as-
surer qu'il periroit avec ses François si on
les attaquoit, leur offrant même son Fort
pour azile. Les Outaouaks, Cinagos, qui
s'étoient déclarez en faveur des Sauteurs
craignant que les Sakis ne poussassent loin
le ressentiment qu'ils avoient fait paroî-
tre contre ceux-ci, voulurent d'un côté
les raccommoder avec les Sakis, pendant
qu'ils firent de l'autre tout ce qu'ils purent

pour les détourner de la guerre des Iroquois : ils leur firent des presens & leur donnerent un Calumet qui disoit que leurs morts étoient ensemble chez les Nadouaissioux, qu'étant parens ils devoient suspendre leurs haches cette année, les assurant de les épargner l'année prochaine s'ils vouloient retourner en guerre.

Les Outaouaks gardoient toûjours le secret du Collier que les Iroquois avoient donné aux Sauteurs, & pour ne pas paroître suspect aux François ils témoignerent à Mr de Louvigni qu'ils l'avoient reçû pour avoir la Paix, qu'on les sollicitoit d'en être les Mediateurs auprés d'*Onontio*, ils voulurent l'engager d'accepter lui-même ce Collier, puisqu'il commandoit à Michilimakinak : il s'en excusa & il leur fit comprendre qu'ils devoient aller le lui presenter ; ils ne balancerent pas de lui envoyer des Députez, qui profiterent du depart des Sakis.

On peut dire que les Hurons & les Outaouaks étoient dans un trés-grand aveuglement sur tout ce qui regardoit les Iroquois, qu'ils croyoient être veritablement de leurs amis, car pendant qu'ils faisoient tout ce qu'ils vouloient pour leur donner des preuves essentielles de leur amitié, ceux-ci cherchoient sous main les occa-

sions de les surprendre. Aprés le départ de ces Députez les Hurons prirent deux Iroquois qu'ils renvoyerent dans leur païs avec beaucoup de presens, pour témoigner à leur nation que celle des Outaouaks n'avoit rien de plus à cœur que leur alliance, les congratulant en même temps d'avoir donné la vie aux Sauteurs, mais les Iroquois n'agissoient pas de si bonne foi.

Dabeau, François Esclave parmi eux depuis quelques années, s'étant trouvé avec une bande de guerriers, qui cherchoient à faire coup sur tout ce qu'ils rencontreroient, resta seul avec huit des leurs & deux femmes : il les tua tous pendant qu'ils dormoient, & emmenoit les femmes au premier village de nos Alliez qu'il auroit pû rencontrer, lors qu'il trouva deux Hurons à la chasse du Castor. La crainte qu'il eût d'être lui-même assassiné par des gens qui auroient pû s'approprier le coup qu'il avoit fait, l'obligea de leur faire present de ces deux Esclaves & des chevelures qu'il avoit apportées. Il s'embarqua avec eux pour Michilimakinack. L'arrivée de ces deux femmes donna beaucoup d'éclaircissement, la nation conçût de l'indignation de se voir abusée de la sorte. L'on détacha aussi-tôt un parti qui

fit main basse sur treize Iroquois qui venoient en guerre chez eux, ils en tuërent cinq & en prirent sept, il ne s'en échapa qu'un. Comme l'on savoit qu'il s'étoit fait un accord entre les Hurons & les Iroquois de donner reciproquement la vie aux prisonniers que l'on feroit, l'on remarqua qu'ils en vouloient user de même à l'égard de ceux-ci. Quelques François voyant qu'ils mettoient pied à terre en poignarderent deux avec leurs coûteaux, les Hurons firent sauver les cinq autres dans leur village & prirent les armes : le desordre vint general, les Outaouaks demeurerent neutres, s'étant mis à l'écart pour être spectateurs du combat. Nansouakouet seul ami des François fit assembler ses guerriers pour soûtenir leur parti en cas que l'on en vint aux mains. Les Hurous qui connoissoient la generosité des François, incapables de faire du mal à ceux qui étoient entre leurs bras, accoururent à notre Fort pour y trouver un azile. Les Hurons ne pousserent pas plus loin leurs violences : les Anciens prierent le Commandant de ne pas prendre garde à l'insolence de leurs jeunes gens, ils lui emmenerent le Chef du parti Iroquois pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. Quoique le caractere du François soit ennemi de l'inhumanité, on

ne pût se dispenser d'en faire un exempl[e]
public. Les graces continuelles que leu[r]
faisoient nos Alliez, qui dans le fond du
cœur étoient plus nos ennemis que les Iro
quois même, ne faisoient qu'entreteni[r]
de part & d'autre des ménagemens secrets
qu'il y avoit entr'eux; & pour aigrir du
moins l'esprit de ceux-ci on jugea à pro-
pos de sacrifier ce Chef. On invita pou[r]
cet éfet tous les Outaouaxs, pour me con-
firmer à leur maniere de parler, *à boire
du boüillon de cet Iroquois*, on plata un po-
teau où il fut attaché par les pieds & les
mains, avec assez de liberté pour se re-
muër à l'entour, on alluma un grand feu
proche de lui où l'on fit rougir des instru-
mens de fer, des canons de fusil, & des
poëles, pendant qu'il chantoit sa chanson
de mort. Tout étant prêt un François com-
mença à lui passer un canon de fusil sur les
pieds, un Outaouax en prit un autre, ils le
grillerent les uns aprés les autres jusqu'aux
jarets pendant qu'il continuoit de chanter
tranquillement. Il ne pût s'empêcher de
faire de grands cris quand on lui frotta les
cuisses avec des poëles toutes rouges, il
s'écria que le feu étoit de valeur. Toute
l'assemblée des Sauvages se mocqua de lui
dans ce moment, avec des huées qu'on lui
faisoit, lui disant tu es un Chef de guerre

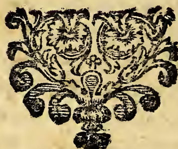
& tu crains le feu, tu n'eſt pas un homme. On le tint dans les tourmens l'eſpace de deux heures ſans lui donner de relâche, plus il ſe deſeſperoit & ſe donnoit de la tête contre le poteau, plus on lui faiſoit des railleries. Un Outaouak voulut rafiner dans ce genre de ſuplice, il lui fit une eſtafilade depuis l'épaule juſqu'au jaret, mettant de la poudre le long des cicatrices où il mit le feu. L'Eſclave ſentit encore le mal plus vivement qu'il n'avoit fait les autres, & comme il ſe trouvoit extrémement alteré on lui donnoit à boire, non pas tant pour éteindre ſa ſoif que pour prolonger ſon ſuplice. Quand on vit que ſes forces commençoient à s'épuiſer un Outaouak lui enleva la chevelure qu'on lui laiſſa pendre derriere le dos; il mit dans un grand plat creux du ſable ardent & des charbons tout rouges dont on lui couvrit la tête; on le délia enſuite & on lui dit *tu as la vie*. Il ſe mit à courir comme un homme ivre, tombant & ſe relevant : on le fit aller du côté du Soleil couchant (païs des âmes) lui fermant le paſſage du levant, & on ne lui donna que la diſtance pour marcher où l'on vouloit qu'il alla. Il ne laiſſa pas d'avoir encore aſſez de vigueur pour jetter des pierres à tort & à travers ; enfin on le lapida & chacun emporta ſa grillade.

Les esprits les plus irritez se calmerent depuis le depart des Députez qui portoient à Mr. de Frontenac le Collier du Sauteur; l'on tenta plusieurs fois d'en prendre le veritable sens, & la réponse que les Outaouaks & les autres nations firent aux Anglois & aux Iroquois. Il se trouva un François à Michilimakinak qui étoit intime ami d'un des principaux Chefs du Conseil de nos Alliez, qui l'assura d'une entiere protection de la part d'*Onontio*. Comme l'homme fait connoître volontiers ses pensées au milieu de la joye, celui-ci se trouvant échauffé d'un peu d'eau de vie, promit au François de se rendre le lendemain dans un bois où il lui diroit en confidence le fort & le foible de toutes choses, ils s'y rendirent tous deux. L'Outaouak lui déclara que les Anglois avoient envoyé aux nations quatre Colliers : ils leur mandoient par le premier qu'ils feroient un établissement dans le lac Herier, où ils viendroient traiter. Le second les prenoit sous leur protection. Par le troisiéme ils oublioient le pillage qu'ils avoient fait de concert avec les François sur leurs guerriers qui alloient à Michilimakinak : Et par le quatriéme ils promettoient de donner leurs marchandises à meilleur marché qu'*Onontio*, qui étoit un avare qui les voloit.

Quand aux Iroquois ils leur en avoient envoyé huit. Le Premier disoit qu'ils se souvenoient de la Paix qu'ils avoient faite avec la Petite Racine, qu'ils n'avoient pas voulu rompre, quoique leurs freres les Outaouaks les tuassent tous les jours. Ils enterroient par le Second tous les morts que leurs freres avoient tuez. Le Troisiéme attachoit un Soleil au détroit du lac Herier & du lac Huron, qui marqueroit les limites de l'un & de l'autre, & ce Soleil devoit les éclairer dans leur chasse. Par le Quatriéme ils mettoient le sang répandu dans le fond du lac & dans les abîmes de la terre, afin que rien ne fut infecté. Ils envoyerent par le Cinquiéme *leur plat*, afin qu'ils n'eussent qu'un même vaisseau pour boire & pour manger. Par le Sixiéme ils promettoient de manger les bêtes des environs qui seroient communes aux uns & aux autres. Le Septiéme devoit leur faire manger de compagnie du bœuf, voulant dire qu'ils s'uniroient pour faire la guerre aux Miamis, Illinois, & autres nations. Par le Huitiéme ils devoient manger de la chair blanche, parlant des François.

Ce Chef lui dit les réponses des Outaouaks, qui consentirent à toutes ces demandes, & répondirent paroles pour pa-

roles par des Colliers, des Calumets de pierres rouges & des pacquets de Castors. On l'engagea secretement de décendre à Montreal pour voir *Onontio*, qui ne manqueroit pas de sonder les Sauteurs qui étoient partis avec les Députez Outaouaks.



CHAPITRE XXIII.

Grande desolation chez les Nadouaissioux causé par les Maskoutechs.

LEs Miamis toûjours occupez contre les Iroquois firent un coup de trois cens guerriers, des François qui étoient dans leurs quartiers n'envisageant que leur propre interêt, leur firent acroire qu'*Onontio* vouloit qu'ils chassassent un Hiver au Castor pour traiter des munitions, afin d'entreprendre le Printemps suivant une marche contre l'ennemi commun. Ces avis n'empêcherent pas qu'il ne se forma quelque parti de guerre, ils enleverent douze Iroquois ausquels ils casserent la tête. Se voyans poursuivis par un grand nombre ils en tuërent seize dans une autre occasion. Les Sakis & leurs Alliez faisoient aussi paroître leur fidelité à *Onontio*, il n'y avoit que les Outagamis & les Maskoutechs qui s'éloignoient de tout ce qu'ils lui avoient promis, ils s'acharnoient uniquement contre les Nadouaissioux, quelque Paix qu'ils eussent faite ensemble, & dans quelque embaras où ils se fussent trouvez, dont ils ne s'étoient retirez que

par l'entremise des François. L'on ne pût jamais effacer de leur cœur cette passion de vangeance qui les dominoit, ils se mirent en marche avec toutes leurs familles ils défirent quatre-vingt cabanes de Nadouaissioux, & taillerent en pieces tout ce qui leur faisoit resistance ; ils firent des cruautez inoüies à leurs prisonniers, Ils perdirent quinze hommes dans cette action, & pour s'en vanger ils brûlerent deux cens femmes & enfans. Six François allerent chez eux pour retirer quelques-uns de ces Esclaves, peu s'en falut qu'ils ne passassent eux-même par le feu. Les Miamis furent sensiblement touchez de toutes ces irruptions, ils apprehendoient que les Nadouaissioux voulant en tirer vangeance ne fissent main basse sur eux dans leur route. Comme ils n'avoient aucunement trempé avec les Maskoutechs, ils engagerent Perrot de les aller assurer de la part qu'ils prenoient à leur affliction. Celui-ci fit rencontre d'un parti de Nadouaissioux qui venoit à la découverte contre les Maskoutechs, qui leur dit qu'il trouveroit à huit lieuës au dessus soixante de leurs gens qui formoient un corps de garde avancé, pour voir si leurs ennemis ne reviendroient pas à la charge. Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'ils l'aborderent tous

baignez

baignez de larmes, faiſoient des cris capables de toucher les plus inſenſibles. Aprés avoir pleuré environ une demie heure ils l'enleverent dans une peau d'Ours, le portant juſqu'au ſommet d'une montagne ſur laquelle ils camperent ; ce fut dans ce moment où il parut extrémement touché de leur deſaſtre : il les pria de faire ſavoir ſon arrivée au Fort des François. Six Nadouaiſſioux partirent quelques jours aprés avec lui pour s'y rendre, il paſſa par le village entierement ruïné, où il ne vit que de triſtes reſtes de la fureur de leurs ennemis ; les pleurs de ceux qui étoient échappez de leur cruauté ſe faiſoient entendre de toutes parts. Il ſe trouva pour lors un François qui ſe diſoit un grand Capitaine, il leur avoit perſuadé en étalant pluſieurs pieces d'étoffes, qu'il les developpoit pour faire mourir ceux qui avoient dévoré leurs familles. Cet amuſement ne tendoit qu'à ſe défaire plus facilement de ſes marchandiſes ; mais quand les Nadouaiſſioux apprirent l'arrivée de Perrot ils vinrent le trouver à ce village & le conduiſirent à ſon Fort : il profita d'une occaſion aſſez favorable pour leur preſenter le Calumet de la part des Miamis. Voici de quelle maniere l'on dit qu'il s'énonça.

Chefs, je pleure la mort de vos enfans,

*que l'Outagamis & le Maskoutech en m trompant vous ont ravis, le Ciel a vû leur cruautez dont il les punira. Ce sang est en core trop frais pour en entreprendre si-tô la vangeance. Il veut que vous pleurie pour le fléchir, il s'est déclaré contre vou & il ne vous secondera pas si vous vou mettez en marche cet Eté. J'ai appris qu vous vous assemblez pour chercher vos en nemis, ils ne sont qu'un corps & vous at tendent de pied ferme. Ils se sont retran chez dans un bon Fort, les Outagamis on la plus grande partie de leur proye qu'il massacreront indubitablement si vous pa roissez. Je couvre vos morts en leur jettan deux chaudieres, je ne les mets pas dan le fond de la terre, je ne prétends que le mettre à l'abri du mauvais temps jusqu' ce qu'*Onontio *ait apris votre perte, qui dé liberera sur ce qu'il pourra faire pour vous Je vai le trouver & je ferai mes effort pour obtenir de lui qu'il vous fasse rendr vos enfans qui sont Esclaves chez vos en nemis: il ne se peut qu'il ne soit touché d compassion. Les Miamis qui sont ses en fans lui ont obeï, quand je leur ai dit d sa part de cesser la guerre qu'ils avoien contre vous, ils ont appris votre afflictio & ils pleurent votre desastre, voila leu Calumet qu'ils vous envoyent, ils vou*

mandent qu'ils desaprouvent l'action des Maskoutechs & des Outagamis, ils vous prient de renouveller cette alliance qui est entr'eux & vous, & si vous faites des partis pour aller chercher vos os, ne vous méprenez pas en donnant par hasard dans la route sur leurs familles.

Ce discours fut suivi de pleurs bien ameres, on n'entendoit que cris & chansons de mort, ils prenoient des tisons ardens dont ils se brûloient le corps sans faire aucune grimace, disant plusieurs fois ce terme de desespoir *Kabato, Kabato*, & ils se grilloient avec une constance admirable.

Perrot leur ayant donné le temps d'accorder aux mouvemens de la nature tout ce qu'un juste ressentiment pouvoit leur inspirer, leur jetta plusieurs brasses de tabac, & leur dit :

Fumez Chefs, fumez guerriers, fumez paisiblement, dans l'esperance que je vous renvoyerai quelques uns de vos femmes & enfans, que je retirerai de la gueule de vos ennemis, remettez toute votre confiance à Onontio, * *qui est le maître de la terre, duquel vous recevrez toute sorte de satisfaction.* Il leur jetta aprés cinq ou six pacquets de coûteaux, & leur dit encore.

Ces coûteaux sont pour écorcher du Ca-

* Monsieur de Frontenac.

*stor & non pour lever des chevelures d'hommes, servez vous en jusqu'à ce que vous ayez dos nouvelles d'*Onontio.

Les François qui les avoient arrêtez pour traiter de leurs Pelleteries, furent contraints de venir au Fort pour vendre leurs marchandises; celui qu'ils avoient regardé comme un grand Capitaine y étant arrivé ils l'allerent trouver, & lui dirent que puisque les étofes qu'il leur avoit étalez causeroient la mort des Outagamis & des Maskoutechs, ils vouloient lui chanter & à Perrot des *Calumets Funebres,* afin qu'ils les aidassent dans leurs entreprises. Nous avons resolu, disoient-ils, de ne pas quitter nos morts que nous n'ayons enlevé un village que nous voulons immoler à leurs ombres. Nous reconnoissons le Miamis pour notre frere, & nous allons envoyer des Députez pour faire la Paix avec lui. Nous n'en voulons pas beaucoup aux Outagamis dans l'enlevement qu'ils ont fait de nos femmes, ils leur ont donné la vie, ils ne les poursuivent pas quand elles desertent de chez eux, il en est arrivé dix qui nous rapportent qu'ils ont un bon cœur, & qu'ils trouvent mauvais que les Maskoutechs ayent mangé tous leurs Esclaves. Voici trois jeunes gens qui viennent d'arriver, lesquels rapportent que

pour un Maſkoutech qui a été tué au combat, ils ont brûlé & mis à mort vingt de nos femmes & enfans, & qu'ils n'ont vécu dans leur retraite que de notre chair.

Ce François dit qu'il étoit prêt de recevoir le Calumet ſi Perrot vouloit accepter l'autre. Les Nadouaiſſioux s'aſſemblerent dans la cabane du Chef de guerre, où ils firent les Ceremonies des Calumets de guerre, dans leſquels ils firent fumer ces deux François, mettant la cendre du tabac dans la terre, invoquant l'Eſprit, le Soleil, les Aſtres, & tous les autres Eſprits. L'on tient que Perrot refuſa ce Calumet, s'excuſant que n'étant qu'un enfant il ne pouvoit rien faire ſans la participation de ſon pere, qu'il étoit venu pour pleurer leurs morts & leur apporter le Calumet des Miamis, qui n'avoient pas trempé dans l'action barbare de leurs ennemis, que s'ils vouloient lui donner un Calumet pour répondre aux Miamis il le leur porteroit, mais qu'il ne pouvoit ſe déclarer contre les Maſkoutechs, qui ſe défieroient de lui, puiſqu'ils ne manqueroient pas d'aprendre qu'on lui auroit chanté des *Calumets Funebres*, qu'il avoit trés grand ſujet de ſe plaindre de leur ingratitude, puiſqu'il avoit couru riſque d'être lui-même brûlé chez eux, mais qu'il falloit tous

remettre à *Onontio*. Les Nadouaissioux avoüerent qu'il avoit raison, ils suspendirent le casse-tête jusqu'à ce qu'ils eussent fait savoir à Mr de Frontenac tout ce qui s'étoit passé. Les Outagamis auroient bien voulu que les François leur eussent emmené quelques Nadoüaissioux pour traiter de la Paix, ils étoient fort embarassez de leurs Prisonniers, & ils n'ignoroient pas que leur procedé eut été contre le droit des gens. Les Nadouaissioux ne jugerent pas à propos d'exposer seuls leurs Députez, ils partirent au nombre de trente pour aller aux Miamis, ils sejournerent sur le bord du Missisipi, dans un établissement François, vis-à-vis la Mine de Plomb. On donna avis aux Miamis de l'arrivée des Députez des Nadouaissioux, & ils partirent au nombre de quarante pour les aller joindre. L'entrevûë qui se fit de ces deux Nations se passa en offres de services de la part des uns, & en gemissemens de la part des autres. Les Nadouaissioux verserent (selon leur coûtume) beaucoup de larmes sur la tête des Miamis. Ceux-ci leur firent present d'une de leurs Filles & d'un petit Garçon qu'ils avoient enlevé des mains des Maskoutechs; ils couvrirent leurs morts en leur donnant huit chaudieres, les assurant de leur amitié, & firent fumer les

Chefs, leur promettant de retirer autant qu'ils pourroient de leurs femmes & enfans. Ils eurent (à l'inſçu des François) des entretiens ſecrets pendant une nuit, où les Miamis jurerent l'entiere deſtruction des Maſkoutechs. On envoya dire à un village de Miamis, établi de l'autre côté du Miſſiſipi, que l'on avoit quelque choſe à leur communiquer de la part d'*Onontio*; ils vinrent au nombre de vingt-cinq. On leur déclara qu'ils étoient inutils dans le poſte où ils s'étoient établis pour ſoûtenir *Onontio* dans la guerre de l'Iroquois, qu'ils n'auroient plus de munitions de guerre s'ils ne tournoient le caſſe tête contr'eux, qu'ils devoient apprehender que les Nadouaiſſioux ne tombaſſent ſur eux lorſque ils iroient tirer vangeance de leurs morts contre les Maſkoutechs: ils promirent de placer leurs feux à Maramek. Ils l'auroient fait dans la riviere de ſaint Joſeph à la ſollicitation du Chef de ce quartier, mais le refus qu'il leur fit de poudre & de balles donna une trop mauvaiſe idée de ſon avarice pour les engager de s'unir à lui. Les Maſkoutechs eurent vent de l'entrevûë des Nadouaiſſioux avec les Miamis par l'entremiſe de Perrot, ils conjecturerent que ce ne pouvoit être que l'éfet du ſouvenir des inſultes qu'ils lui avoient fai-

tes. Ils jurerent en même temps ſa perte, & ſe flâtoient qu'en pillant tous ſes éfets, & ceux des François qui étoient avec lui, ils auroient dequoi ſe retirer plus aiſement chez les Iroquois s'ils venoient à ſuccomber ſous le fer des nations. Ils voulurent le ſurprendre une nuit, mais des chiens qui ont une antipatie trés grande pour les Sauvages qui les mangent ordinairement, les firent découvrir; ce qui obligea Perrot de ſe mettre ſur la défenſive. Les Maſkoutechs qui avoient manqué leur coup ſe retirerent ſans rien entreprendre, la crainte qu'ils avoient que le François & les Miamis ſe liguaſſent avec les Nadouaiſſioux contr'eux, les engagea d'envoyer un de leurs Chefs à Maramek, pour ſonder adroitement les Miamis, il y rencontra Perrot avec qui il eut une converſation particuliere. Le Sauvage qui eſt ordinairement politique & fort ſouple dans ſa conduite. *Tu te ſouviens*, dit-il à Perrot en ſouriant, *de ce que je t'ai fait, tu cherche à te vanger.* Il lui dit, qu'il jugeoit bien que les nations auroient beaucoup de reſſentiment contre les Nadouaiſſioux, qu'ils ſentoient bien qu'ils étoient environnez de toutes parts de leurs ennemis, mais ce qui leur faiſoit le plus de peine étoit le pillage qu'ils avoient faits de tou-

tes ſes marchandiſes, dont il y avoit apparence qu'il chercheroit l'occaſion de ſe vanger. Il étoit de la prudence de ne pas trop aigrir cet eſprit, les choſes outrées ſont ſouvent cauſe de pluſieurs renverſemens : il ſe pouvoit faire que ſi on lui eut fait connoître que l'on trouveroit le moyen de mettre fin à toutes les inſultes auſquelles on étoit expoſé tous les jours, ils ne vinſſent fondre ſur les Miamis comme des gens qui n'ont plus de meſures à garder avec qui que ce ſoit. On ſe contenta de lui reprocher fort ſuccintement toutes leurs infidelitez, tant à l'égard des François que des Nadouaiſſioux. De jeunes guerriers Maſkoutechs arriverent ſur ces entrefaites dans leur cabane, qui rapporterent à ce Chef qu'on le demandoit au village, & que leurs gens avoient découvert l'armée des Nadouaiſſioux à la Mine de Plomb. Il n'eût pas de peine à interrompre la converſation, & il courut avec précipitation dans le village où il fit des cris, pour avertir ſes gens qui étoient diſperſez de ſe retirer chez eux afin de faire au plus vîte un Fort.

Les principaux Chefs des Miamis profiterent du départ des François qui s'en retournoient à Montreal, preſque tout le village les eſcorta juſques à la Baye des

Puans. Les Sakis & les Pouteouatemis voulurent être aussi de la partie. L'on ne voyoit de toutes parts qu'empressemens pour aller écouter la voix de Mr. de Frontenac. Les François s'appliquerent, en attendant l'embarquement, à delivrer les prisonniers Nadouaissioux qui étoient chez les Outagamis : ceux-cy reçûrent en present deux Iroquois de la part des Miamis de Chikagon : la politique les empêcha de les brûler, parce qu'ils esperoient qu'en cas que les Nadouaissioux vinssent fondre sur leur village, ils se jetteroient en même temps avec leur famille chez les Iroquois, qui les mettroient à couvert de leurs ennemis. Ils étoient persuadez que tous les peuples de ces quartiers souhaitoient leur perte entiere. Les Sauteurs avoient été pillez, les François brutalisez, & tous leurs Alliez insultez. Ils devoient envoyer aux Iroquois un de leurs Chefs avec ces deux affranchis, pour les inviter de les joindre sur les limites de la riviere de saint Joseph, ils avoient envie d'engager les Maskoutechs de se joindre à eux, qui auroient pû faire ensemble un corps de neuf cens guerriers, pour donner auparavant sur les Miamis & les Islinois. Le Fils du grand Chef des Outagamis vint à la Baye, où il eut une conver-

ſation ſecrette avec un François des plus diſtinguez. On n'eût pas plûtôt apris qu'il avoit reſolu de décendre à Montreal que des gens de ſa nation firent ce qu'ils pûrent pour l'en empêcher ; il leur dit qu'il étoit bien aiſe de voir la Colonie Françoiſe, on partit auſſi-tôt que l'on eût envoyé quelques Nadouaiſſioux dans leur païs, que l'on avoit racheptez.



CHAPITRE XXIV.

Les Outaouaks sont jaloux que le Fil du grand Chef des Outagamis vienn à Montreal. On fait voir la Coloni Françoise à un Nadouaissioni qui con çoit une grande idée de la puissance de François.

LEs Outaouaks de Michilimakinak conçurent de la jalousie de l'arrivée de ces nouveaux venus, ils firent ce qu'ils pûrent pour les faire retourner chacun dans leur païs, on se douta qu'ils tra-moient encore quelque chose contre la nation Françoise. On sonda adroitement un Outaouak pour découvrir les nouvelles intrigues, on lui promit beaucoup de pre-sens, il demanda à boire un peu d'eau de vie, voulant contrefaire l'ivre, afin de pouvoir faire parler un de ses camarades qui l'étoit effectivement. Il dit à celui-ci fort en colere, qu'il empêcheroit que le dessein des gens de Michilimakinak ne réüssit. L'autre répondit qu'il étoit inca-pable de l'empêcher, il y eut bien des contestations de part & d'autre. L'Ou-taouak avoüa en particulier que les Hu-

rons

rons étoient allez aux Iroquois avec un Calumet orné de plumes & plusieurs Colliers, pour y porter la parole des Outaoüaks qui demandoient à s'unir entierement à eux, & quitter les interêts des François, pour se mettre sous la protection des Anglois. On voulut encore informer plus à fond de tout par le canal d'un autre Outaoüak qui étoit le premier mobile de cette Nation; on le regardoit comme le plus fidelle ami des François. Il dit seulement que les Hurons faisant semblant d'aller chercher des herbes medecinales au Sakinan avoient été veritablement chez les Iroquois. On apprit peu de temps aprés que les Hurons devoient en emmener avec eux pour régler pendant l'Hiver suivant le lieu du rendez-vous: ils ne laisserent pas d'envoier des Chefs à Montreal pour amuser Mr de Frontenac. Les Outagamis balencerent fort sur la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Iroquois, depuis que le fils de leur Chef étoit allé voir notre General. Quelque penchant qu'ils eussent pour les Iroquois, ils voulurent attendre son retour. Les Hurons & les Outaouaks pratiquerent toutes leurs menées comme ils l'avoient souhaité. Mr de Frontenac leur donna plusieurs audiences publiques, où

ils lui presenterent des Colliers qui l'assurerent d'un attachement inviolable. Ils s'en retournerent fort contens, se tenant sur la défensive dans la riviere des Outaoüaks, n'osant même naviger le jour crainte des Iroquois, qui en décendant leur avoient tué un homme, blessé un François & le Baron Chef des Hurons. On peut dire que tous ces peuples étoient dans un aveuglement étrange sur leur propre interêt. Ce n'étoit qu'empressement pour s'unir aux Iroquois qu'ils croyoient être de leurs amis, lesquels cependant ne les épargnoient pas quand ils en pouvoient trouver l'occasion, & lorsqu'il s'agissoit de se déclarer en notre faveur, ils le faisoient de la maniere du monde la plus nonchalante.

Peu de temps aprés leur départ de Montreal il courut un bruit que six cens Iroquois venoient faire irruption sur toutes nos côtes. Mr de Frontenac fit une revûë generale de ses troupes, & détacha mil à douze cens hommes pour leur tenir têtę d'abord. Les Pouteouatemis, les Sakis, les Malhominis, & ce Fils du grand Chef des Outagamis, voulurent aller eux-mêmes à la découverte jusqu'au lac de Frontenac. Le zéle qu'ils témoignerent dans cette conjoncture le toucha sensible-

ment & il leur fit plusieurs presens à leur retour. Il témoigna à l'Outagami que quoique sa nation se fut toûjours déclarée contre lui en pillant & insultant les François, ils vouloient être du nombre de ses Alliez.

La flotte des François & des Alliez qui apportoient leurs Pelleteries, arriva sur ces entrefaites à Montreal ; elle nous apprit la mort du fameux Mansoaskoüet Chef Outaoüak qui avoit été tué chez les Osages. Il étoit l'appui des François dans son païs, il s'étoit opposé aux Anglois malgré sa nation, il étoit allé aux Islinois l'Automne précedente, à la sollicitation de ses guerriers, qui vouloient depuis long-temps nous ôter le secours que les nations du Sud nous donnoient dans la guerre des Iroquois. Il étoit, dis-je, allé aux Islinois pour vanger la mort du Fils de Talon, mort de maladie dans la guerre qu'il avoit voulu faire aux Kancas & aux Osages, il avoit engagé tous les Islinois à marcher avec lui. Ils trouverent dans l'attaque d'un Village beaucoup de resistance ; Mansoaskoüet qui voulut le forcer, s'étant trop avancé fut envelopé & percé de fléches dont il mourut. Les Outaouaks qui étoient décendus dans cette flotte avoient des presens & un Esclave

Osage, pour annoncer à Mr de Frontenac la mort de ce grand Chef, il leur répondit qu'ils devoient d'abord se vanger contre les Iroquois qui avoient tué son *Neveu*, en parlant de Mansoaskoüet, & qu'il envoiroit ses guerriers contre les Osages & les Kancas. Cette réponse ne leur plût guere, parce que comme les Sauvages sont fort capricieux, ils ne se laissent pas aisément toucher par de simples promesses. Ils s'en retournerent cependant à Michilimakinak, & tous nos Alliez, avec la femme du Chef des Nadouaissioux qui avoit été du nombre des prisonniers que les Outagamis avoient faits. Elle fut venduë à un Outaouak & racheptée par un François qui l'emmena à Montreal. Il n'y eut qu'un Nadoüaissioux que l'on fit rester quelque temps, à qui l'on étoit bien aise de faire voir la Colonie, afin qu'il pût donner une idée à sa nation de la puissance des François. Il étoit venu exprés pour inspirer à Mr de Frontenac quelque compassion de leur desastre.



CHAPITRE XXV.

Monsieur le Comte de Frontenac est détrompé de la bonne opinion qu'il avoit de la fidelité des Hurons & des Outaouaks.

MOnsieur le Comte de Frontenac avoit sujet de croire que les Hurons & les Outaouaks lui avoient parlé à cœur ouvert dans les Audiences qu'il leur avoit donnée, mais il fut bien surpris d'apprendre que les Hurons avoient envoyé des Ambassadeurs chez les Iroquois, & les Iroquois chez les Hurons. Le Commandant François de Michilimakinak ne douta pas que leur presence ne causa un grand renversement ; il voulut obliger les Outaouaks de leur casser la tête, il y eut un grand desordre, ils prirent generalement les armes contre lui, ils furent pourtant contraints de les renvoyer chez eux, de crainte de quelque accident. Ils partirent l'Hiver suivant pour faire leur chasse au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, où ils devoient conclure une bonne & solide Paix. Ils avoient eû la précaution de laisser un Chef à Michilimakinak pour entre-

tenir les François dans une correspondance d'amitié, & comme un gage de leur fidelité à *Onontio*, sans donner à connoître qu'ils eussent aucun dessein prémedité, assurant même que s'ils voyoient des Iroquois ils les attireroient insensiblement pour les *mettre à la chaudiere.* L'on affecta de ne se pas défier de leur fidelité; mais l'on envoya à la Baye des Puans pour engager nos Alliez de détacher sur ces entrefaites quelques partis qui pussent mettre obstacle à cette entrevûë. On ne trouva à la Baye que les vieillards, toute la jeunesse étant pour lors à la chasse, à la reserve de ceux qui étoient décendus à Montreal qui étoient revenus, & d'un Chef auquel on dit qu'il se presentoit une occasion favorable qui pourroit le rendre recommandable auprés d'*Onontio*, dont il recevroit tous les agrémens possibles s'il vouloit aller engager sa nation de livrer combat aux Iroquois au rendez-vous qu'ils avoient donné aux Outaouaks. Il promit qu'il iroit avec plaisir pour l'amour d'*Onontio*, & partit aussi-tôt sans vouloir faire auparavant un Festin de guerre.

Les Outagamis revinrent de l'ardeur qu'ils avoient eû de se joindre avec leur famille aux Iroquois. Le Fils de leur Chef

qui étoit revenu de Montreal fit trop d'impression sur leur esprit par le recit qu'il fit de la puissance des François. Les Sakis avoient toûjours soûtenu nos interêts pendant ce temps-là, ils perdirent du monde, on fit divers prisonniers sur eux, ils s'étoient trouvez enveloppez par six cens Iroquois qui alloient en guerre à Montreal. C'étoit ce parti qui avoit été découvert par nos Iroquois du *Saut*, que le Fils du Chef des Outagamis & nos autres Alliez avoient voulu découvrir au lac de Frontenac: Ces Sakis furent menez à Onnontagué, où arriverent les Ambassadeurs des Hurons. Les Onnontaguais reprocherent aux Hurons qu'ils venoient traiter de Paix pendant que les Sakis leurs Alliez les tuoient. Les Hurons répondirent qu'ils ne tenoient pas les Sakis pour amis ni pour Alliez, & afin de confirmer cet aveu ils brûlerent & couperent les doigts sur l'heure aux Sakis prisonniers. Les Outagamis & les Sakis faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour faire la Paix avec les Nadouaissioux. Ils promirent aux François qu'ils partiroient au nombre de douze à quinze cens hommes contre les Iroquois s'ils vouloient empêcher les courses des Nadouaissioux, & même que si les Outaouaks faisoient la Paix avec eux ils

donneroient dessus, afin de nettoyer, disoient-ils, le chemin qu'ils viendroient fermer aux François qui viendroient commercer à la Baye, & chez les nations du Sud. On fit assembler tous les François qui étoient dans ces quartiers ; l'on conclud qu'il falloit faire une tentative pour arrêter les Nadouaissioux, afin que les Outagamis missent en campagne un parti qui auroit un succez infaillible. On acheta six garçons & six filles des Chefs, avec la femme du grand Chef que l'on avoit déja ; on se mit en marche à travers les terres pour les mener aux Nadouaissioux. Perrot fut choisi pour faire cette negociation, qui avoit eû encore des ordres particulieres de Mr de Frontenac pour d'autres entreprises. Il arriva au païs des Miamis, qui envoyerent au devant pour lui indiquer leur Village, ayant appris par quelqu'un de leurs gens qui étoient venus de Montreal qu'il revenoit les voir. Il leur déclara à son arrivée qu'*Onontio* vouloit absolument qu'ils quittassent leur feu, & qu'ils le fissent à la riviere de saint Joseph. Il leur donna de sa part pour cet effet cinq Colliers.

Il leur dit qu'il alloit faire ses efforts pour arrêter les Nadouaissioux & leur rendre des Esclaves qu'il avoit retirez de

leurs ennemis, les avertiſſant de ſe trouver tous dans leur Village à ſon retour. Les Nadouaiſſioux avoient envoyé aux Miamis ſept de leurs femmes, qu'ils avoient retirez des mains des Maſkoutechs, & les Miamis leur firent preſent de huit chaudieres, de quantité de bled d'Inde & de tabac.



CHAPITRE XXVI.

Les Nadouaissioux font un corps de douze cens hommes pour livrer combat aux Outagamis & aux Maskoutechs. Les Miamis accompagnez de leurs femmes, qui font le corps de bataille, font de grands mouvemens contre les Nadouaissioux.

DOuze cens Nadouaissioux, Sauteurs, Ayoës & même quelque Outaoüaks, étoient pour lors en marche contre les Outagamis & les Maskoutechs, & ne devoient point épargner aussi les Miamis. Ils avoient résolu de se vanger sur les François s'ils ne rencontroient pas leurs ennemis. Ces guerriers n'étoient qu'à trois journées du Village Miami, d'où Perrot étoit parti. Ils apprirent qu'ils venoient chez eux avec leurs femmes & enfans, & la femme du grand Chef. C'en fut assez pour leur faire mettre bas les armes & pour surseoir la guerre jusques à ce qu'ils eussent appris ce qu'il avoit à leur dire, il arriva à son Fort où il apprit ces circonstances; on lui dit aussi que l'on croyoit que les Miamis étoient déja défaits. Comme il ignoroit que les Nadouaissioux eus-

sent nouvelle qu'il vint, il leur envoya deux François qui revinrent le lendemain avec leur grand Chef. Je ne sçaurois exprimer la joye qu'ils témoignerent lorsqu'ils apperçûrent leurs femmes. Le ressouvenir de la perte des autres causa en même temps tant de douleur qu'il fallut accorder une journée à leurs pleurs & à tous les gemissemens qu'ils faisoient. Perrot étoit selon eux un Chef qui avoit les pieds en terre & la tête au Ciel. Il étoit aussi maître de toute la terre, ce n'étoit que joye & caresses qu'ils lui faisoient, le regardant comme une Divinité. Tantôt ils pleuroient à chaudes larmes sur sa tête & sur les Captifs, & tantôt ils regardoient le Soleil avec beaucoup d'exclamations : il ne pût donc tirer d'eux aucune raison. Ils lui dirent le lendemain que quand *les hommes* seroient arrivez ils le remercieroient. Ainsi se nomment tous les Sauvages entr'eux, appellans les François François, & les peuples de l'Europe du nom de leur nation. Ils se persuadent qu'il n'y a qu'eux dans tout le monde qui soient de veritables hommes, & le plus grand éloge qu'ils puissent faire d'un François dont ils reconnoissent la valeur est lors qu'ils lui disent tu es *un homme*, & quand ils veulent lui témoigner

qu'ils le méprisent, ils lui disent qu'il n'est pas un homme. Le Chef voulut faire avancer tout son monde proche le Fort. Les Sauteurs, les Ayoës & plusieurs Villages de Nadouaissioux s'étoient disposez pour la chasse du Castor. Il n'y eut que deux villages d'environ cinquante cabanes chacun qui s'y rendirent. Aprés que les Nadouaissioux eurent campé, ce Chef envoya prier Perrot de venir dans sa cabane avec tous ceux qui étoient venus avec lui. Son frere appercevant un Saki s'écria qu'il étoit Outagamis; voilà, dit-il, celui qui m'a mangé. Ce Saki connoissant bien qu'il n'étoit pas en seureté lui presenta son Calumet, qu'il refusa. Un Miamis qui étoit aussi du nombre prit le sien, le lui presenta & il l'accepta. Perrot dit au Saki de prendre le sien & de le lui presenter; le Nadouaissioux n'osa le refuser, il le prit & fuma; mais avec des cris & des pleurs d'un homme outré, prenant à témoin le grand Esprit, le Ciel, la terre & tous les Esprits, qu'il prioit de lui pardonner s'il recevoit le calumet que lui presentoit son ennemi, qu'il n'osoit refuser parce qu'il appartenoit à un Capitaine qu'il estimoit. Il n'y eût qu'une femme que ce même Saki avoit renvoyée de l'esclavage qui pût justifier qui il étoit. Il fut

si effrayé

si effrayé que quelque contenance qu'il tint dans la suite il auroit souhaité être bien loin. On fit des Festins pendant quelques jours, & le resultat de cette entrevûë fut que les Nadouaissioux vouloient bien faire la Paix avec les Outagamis s'ils rendoient le reste de leurs gens ; mais qu'à l'égard des Maskoutechs ils avoient conjointement avec le Miamis juré leurs pertes , chacun se separa aprés de son côté. On conseilla aux Miamis de ne se pas fier aux Nadouaissioux, on les engageât plus que jamais d'abandonner Maramek pour s'établir à la riviere de saint Joseph, comme leur avoit mandé *Onontio*. On leur donna deux cens livres de poudre afin de faire subsister leur Famille pendant la route & de tuër des Iroquois s'ils en rencontroient. Le Saki qui avoit eû si peur dans la Cabane du Chef des Nadouaissioux, prit la fuite ; il donna une si grande allarme aux Outagamis que femmes & enfans même travaillerent jour & nuit pour faire un Fort où ils pussent se mettre en seureté ; l'arrivée d'un de leurs gens qui étoit à la chasse du Castor augmenta leur terreur. Il avoit apperçû à la verité le campement de leur armée, mais sans avoir pû reflêchir s'il avoit été fait nouvellement, l'alarme se répandit donc

plus que jamais, ce ne fut que harangues pour encourager tous les guerriers de se bien défendre; c'étoit à qui enseigneroit la maniere de bien disposer le combat. On envoyoit à la Baye pour avertir les nations de la marche des Nadouaissioux, & les prier en même-temps de leur donner du secours, les découvreurs alloient de toutes parts, les uns rapportoient qu'ils avoient vû à deux journées le feu de l'armée & des bêtes nouvellement tuées, & d'autres qui arrivoient le lendemain disoient qu'elle n'étoit qu'à une journée; enfin l'on vint dire à grande hâte que la riviere étoit toute couverte de Canots, & que selon toutes les apparences l'attaque generale devoit se faire la nuit; rien ne parut cependant. Perrot qui étoit pour lors chez eux voulut aller lui-même à la découverte, ils l'en empêcherent dans l'aprehension où ils étoient que le retenant ils ne vinssent les surprendre. Des chasseurs qui avoient été plus hardis que les autres rapporterent que ce camp avoit été fait l'Hiver précedent. Les esprits commencerent à se rassurer, ils ne chercherent plus que les moyens de renvoyer leurs Prisonniers pour avoir la Paix, & de se trouver aprés en état de marcher contre les Iroquois, ils prierent derechef Per-

rot d'en être le Mediateur. Il alla chez eux & leur propoſa cet acommodement qu'ils accepterent: il promit d'emmener leurs gens dans la Lune que les taureaux ſeroient en rut. Les Sauvages partagent l'année en douze Lunes, auſquelles ils donnent des noms d'animaux, & qui reviennent cependant à nos mois. Ainſi Janvier & Février ſont la premiere & ſeconde Lune que les Ours font leurs petits; Mars eſt la Lune de la carpe; Avril celle de la Grüe; Mai celle du bled d'Inde; Juin la Lune que les Outardes muent; Juillet celle du rut de l'Ours; Août le rut du Taureau; Septembre le rut du Cerf; Octobre le rut de l'Orignac; Novembre le rut du Chevreuil; Décembre la Lune pendant laquelle les cornes des Chevreüils tombent. Les Nations qui habitent les Lacs apellent Septembre la Lune que la truite fraye, Octobre celle du poiſſon blanc & Novembre celle du Harang: ils appellent les autres mois comme ceux qui demeurent dans les terres. Perrot les aſſura donc qu'il ſe trouveroit dans le rut du taureau à l'embouchure de Ouiſcouκ, où la Paix devoit ſe terminer. Il envoya dire aux Outagamis de tenir les Eſclaves Nadouaiſſioux tout prêts: les Chefs s'aſſemblerent pour cet effet & les mi-

rent dans une cabane. Alors ils entendirent tout-à-coup des cris de mort de l'autre côté de leur riviere, ils crûrent que les Nadouaissioux avoient défait les Miamis, ils envoyerent savoir en même temps ce qui en étoit. On rapporta qu'ils avoient taillé en pieces quarante de leurs cabanes, dont toutes les femmes & enfans & cinquante-cinq hommes avoient été tuez. Cette hostilité faite contre des gens qu'ils regardoient comme amis, fit soupçonner qu'ils ne les épargneroient pas aprés qu'ils leurs auroient renvoyé leurs gens. Douze François partirent aussi-tôt avec Perrot pour tâcher de joindre les Nadouaissioux & de les engager de rendre les Esclaves qu'ils venoient de faire. Ils arriverent au Fort des François qui est dans le païs de ces peuples, où ils furent informez de toutes choses. Ils voulurent les joindre dans un village inaccessible par une infinité de marais dont ils ne pouvoient se débarasser, marchant dans les boües pendant quatre jours sans vivres. Tous ces François se retirerent dans une petite isle, à la reserve de deux qui voulant encore tenter quelque passage, firent rencontre de deux chasseurs qui les conduisirent à leur village. Les Nadouaissioux ne voulurent pas envoyer querir les autres Fran-

çoîs, n'ayant osé leur donner entrée dans la crainte où ils étoient qu'ils ne les fissent mourir pour vanger les Miamis. Ceux-ci envoyerent des presens aux Outagamis pour les prier de leur donner du secours, & de vanger avec eux leurs morts par une marche generale qu'ils vouloient faire l'Hiver prochain. Le Commandant de Michilimakinak ayant appris la trahison des Nadouaissioux, écrivit à Perrot de faire suspendre le casse-tête aux Miamis, afin d'aller retirer au païs des Nadouaissioux tous les François, qu'il ne vouloit pas qu'ils devinssent les victimes de cette nouvelle guerre, étant même résolu de faire perir cette nation qui avoit défait nos meilleurs amis. Les Miamis qui avoient tout abandonné pour s'échapper de cette fureur, manquoient de munitions & de bien des choses qu'ils ne recevoient que des François : on les échangea pour des Pelleteries. Les Outagamis étoient résolus de perir pour l'interêt des Miamis, en cas que les François voulussent y consentir. Les Kikabous ne demandoient pas mieux aussi. La marche generale se fit pour aller joindre les Miamis, les femmes & les enfans, étant aussi de la partie. Perrot trouva en chemin quatre Miamis que le Chef lui avoit envoyé pour le prier de venir chez

eux, il quitta tout ce Cortege pour y aller. Ceux-ci étant à la vûë du camp tirerent quelques coups de fusils pour signal de son arrivée, toute la jeunesse se mit en haye qui le regardoit passer ; il entendit une voix qui disoit Pakumiko, qui signifie en leur langue, casse-lui la tête, il jugea bien qu'il y avoit quelque Arrêt de mort contre lui, il ne fit pas semblant de s'appercevoir de ce discours & continua jusques à la cabane du Chef, où il fit assembler les plus considerables d'entr'eux, il leur representa que n'ayant pû trouver d'occasion plus favorable de leur donner des preuves de la part qu'il prenoit aux interêts de leur nation, il avoit engagé les Outagamis & les Kikabous qui le suivoient de prendre les armes pour vanger leurs morts contre les Nadouaissioux. Ces paroles firent changer le mauvais dessein qu'on avoit formé contre lui, & on le régala. Il arriva en même temps un jeune homme qui donna avis que les François qui demeurent au païs des Nadouaissioux étoient au portage. Le Chef détacha cinquante femmes pour transporter leurs pacquets de Pelleteries ; mais les jeunes gens qui avoient eû un ordre particulier de les piller, emporterent tout ce qu'ils pûrent dans les bois où ils se cacherent.

Le Chef étant averti de ce coup affecta de faire beaucoup de bruit au village, afin que l'on rapporta ce qui avoit été volé. Il y en eut un d'eux qui reprocha que ce pillage avoit été fait de son consentement, puis qu'il avoit même ordonné de tuër les François, l'on ne rapporta que trés-peu de Pelleteries. Il s'éleva un grand tumulte parmi les Chefs qui se querellerent, les uns tenant le parti des François & les autres celui de la nation. Il se trouva trois sortes de nations; les Pepikokis, les Mangakokis, & les Peouanguichias, qui avoient conspiré contre les François. Un de leur Chefs dit qu'il savoit dérober des marchandises & tuër des hommes, & que puisque ses enfans avoient été mangez des Sioux, qui avoient été autrefois ses ennemis, dont les François avoient eû pitié, leur faisant faire la Paix avec eux, il vouloit presentement se vanger sur les François. Quatre de ses guerriers chanterent aussi-tôt pour engager leurs camarades de s'unir tous ensemble à donner sur les François. Deux autres nations qui avoient toûjours eû beaucoup de relation avec nous se mirent en même temps sous les armes; ils obligerent les autres de passer le lendemain la riviere, leur ayant reproché qu'ils les avoient eux-mêmes

pillez en pillant les François qui venoient les secourir. C'est nous, disoient-ils, qui avons été maltraitez par les Nadouaissioux que nous regardions comme nos Alliez, pourquoi susciter mal à propos une querelle aux François avec qui vous ne devez avoir aucun démêlé. Ceux qui avoient été si bien intentionnez ne demanderent aux François que quatre hommes pour les accompagner chez les Nadouaissioux, afin qu'au cas qu'ils se fussent retranchez ils leur montrassent à saper le Fort. Ils ne voulurent pas se fier du tout au reste des François qu'ils prierent même de retourner à la Baye. On ordonna à ces quatre de deserter lors qu'ils ne seroient qu'à une journée du Fort des François, pour les avertir de se tenir sur leur garde, & faire savoir aux Sauteurs le dessein des Miamis qui les vouloient égorger. Les Miamis se mirent tous en marche & passerent la riviere, il ne resta que quelques Chefs qui passerent la nuit avec les François. La Lune s'éclipsa sur les neuf heures du soir, l'on entendit au camp une décharge de trois cens coups de fusils, & des huées comme si l'on s'étoit battu. On reïtera. Ces Chefs demanderent aux François ce qu'ils regardoient au Ciel ? Ils répondirent que la Lune étoit triste

du pillage qui leur avoit été fait. Voilà le sujet de toutes les décharges & des cris que vous entendez, reprirent-ils en regardant la Lune. Nos anciens nous ont enseigné que quand elle est malade il faut lui donner du secours en tirant des coups de fléches & faisant beaucoup de bruit, afin de donner de la terreur aux esprits qui la veulent faire mourir. Elle reprend aprés ses forces & devient en son premier état. Si les hommes ne la secouroient pas elle mouroit & on ne verroit plus de clarté la nuit, n'y nous ne pourrions plus diviser les douze mois de l'année.

Les Miamis continuërent leurs décharges & ne cesserent que quand l'Eclipse fut finie, en cette occasion ils n'épargnoient pas la poudre qu'ils nous avoient prise: il auroit été fort aisé aux François de lier ces Chefs & de les sacrifier aux Nadouaissioux, mais ils auroient pû s'en vanger sur nos Missionnaires, sur nos François de la riviere de saint Joseph, sur ceux de Chikagon: ils prirent le chemin de la Baye. Ils rencontrerent trois cabanes d'Outagamis qui furent surpris de leur retour & d'apercevoir leurs canots, ils jugerent que les Miamis les avoient volez. Ils se disculperent d'une action de laquelle on les avoit soupçonnez d'avoir part.

Lors que ces François furent arrivez à la Baye ils trouverent cent cinquante Outaouaks, soixante Sakis, & vingt-cinq Pouteouatemis, qui alloient à la chasse du Castor vers les Frontieres des Nadouaissioux. Ceux-ci tinrent conseil pour savoir la résolution des principaux François sur leur voyage de Michilimakinak. Les Miamis de la riviere de saint Joseph ayant fait sçavoir au Commandant de Michilimakinak les actes d'hostilité que les Nadouaissioux avoient fait sur eux, demanderent sa protection. Ce Commandant envoya des défenses aux François de tous ces quartiers de monter chez les Nadouaissioux, & des ordres à ceux qui y étoient décendus, priant les Miamis de suspendre le casse-tête jusqu'au Printemps, qu'il devoit aller les vanger avec tous les François qui se trouveroient à Michilimakinak, Les choses devoient changer de face depuis que les Miamis avoient pillé les François. Les Outaouaks tinrent donc Conseil pour savoir leur derniere resolution : ils leur representerent qu'ils ne trouveroient personne à Michilimakinak, & que s'ils vouloient n'être de leur parti ils pourroient empêcher la perte des Sauteurs par le moyen des Outagamis. Que eux-même couroient risque, s'ils n'étoient

secondez, en ce que les Outagamis avoient trouvé mauvais les entrevûës qu'ils avoient eû autrefois avec les Nadouaissioux. Ces raisons furent assez fortes pour engager la plûpart des François à se joindre aux Outaouaks. On se mit en marche par les terres, on détacha quelques jours aprés deux Sakis pour en donner avis aux Outagamis, les prier de ne pas aller à Ouiskouch que l'on ne fut arrivé chez eux, & qu'ils fissent sçavoir aux Miamis que Perrot les alloit trouver, sans les assurer neanmoins qu'il venoit pour leur donner du secours dans leur guerre. Ces deux Sakis raporterent que les Outagamis & les Kikabous ayant appris le pillage des François par les Miamis, s'étoient tous répandus dans les terres pour chercher à subsister, n'ayant pas voulu depuis cela prendre les interêts de ces nations contre les Nadouaissioux, qu'ils étoient fâchez de ce que le sieur Perrot ne les étoit pas allez trouver aprés ce pillage, qu'ils se seroient sacrifiez pour lui faire restituër ses marchandises, qu'ils alloient envoyer chercher tous leurs gens pour les recevoir sur le bord d'Ouiskouch, qu'ils ne traverseroient que lorsque tout le monde seroit arrivé. Ils dirent aussi qu'ils avoient trouvé le Chef des Miamis avec deux de ces

François qui devoient les accompagner aux Nadouaissioux, qui sollicitoit fortement les Outagamis de marcher avec les Miamis comme ils l'avoient promis ; mais que ceux-ci leur avoient répondu qu'ils pouvoient continuër leur route s'ils ne vouloient pas attendre l'arrivée des François & des Outaouaks. Les mauvais chemins & le peu de vivres obligerent les Outaouaks de sejourner quelque temps ; l'on arriva à la fin aux premieres cabanes des Outagamis chez qui l'on fut bien régalé. Les Chefs de vingt-cinq cabanes & quinze de celles des Kikabous s'impatientant de ce que les Outaouaks n'arrivoient point, s'étoient un peu trop avancez pour gagner Ouiskouch, les Miamis qui les rencontrerent les contraignirent de se rendre à leur camp, où l'on eût peu de consideration pour eux. Ils envoyerent en diligence un Saki & un François, pour prier les Outaouaks de se presser d'arriver au plûtôt, que cependant ils tâcheroient d'amuser les Miamis & de les empêcher de se mettre en marche.

Deux ou trois François partirent dans le moment, qui vinrent de nuit dans la cabane du Chef des Outagamis, qui firent aussi-tôt publier leur arrivée. Les Miamis y parurent avec empressement, qui de-

man

manderent où étoient les autres guerriers? On envoya de part & d'autre des Députez pour fixer le rendez-vous general, qui fut à l'entrée d'une petite riviere: les Miamis qui étoient au nombre de cinq villages voulant lever le picquet détacherent des gens de chaque compagnie pour faire du feu, qui étoit le ſignal du départ; ils en firent cinq de front, les Outagamis deux, & les Kikabous un. Lors qu'ils furent allumez l'on fit le cri pour décamper, toutes les femmes plierent bagage & elles ſe trouverent au feu des Compagnies de leurs nations, où les hommes s'aſſemblerent auſſi. Tout le monde étant prêt, les Chefs de guerre avec leurs ſacs ſur le dos commencerent à marcher à la tête, chantant & faiſant leurs invocations avec des geſtes, les guerriers qui étoient ſur les aîles marchoient en bataille tous de front, formant pluſieurs rangs; le Convoi des femmes faiſoit un corps de bataille, & un bataillon de guerriers compoſoit l'arriere garde, cette marche ſe faiſoit avec ordre: quelques François ſe détacherent pour aller au devant des Outaouaks. Ceux ci étant arrivez à la vûë du camp des Miamis commencerent à défiler & firent une décharge de mouſqueterie. Les Outagamis ne voulurent pas leur rendre le ſalut,

au contraire ils firent dire au camp des Miamis de ne faire aucun mouvement, de crainte que l'on n'épouventât leurs freres les Outaouaks, parce que les Outagamis apprehendoient que les Miamis déja mal intentionnez ne fissent main basse sur eux, sous prétexte de vouloir les recevoir en amis. Le camp des Outaouaks étant formé les Chefs entrerent dans la cabane du Chef des Outagamis avec deux fusils, douze chaudieres, deux Colliers, des ronds & canons de porcelaine ; ils y firent appeller les Miamis sans leur faire aucun present, ils demanderent aux Outagamis la permission de chasser sur leurs terres, ne voulant s'attacher qu'aux Castors & aux bêtes, étans venus sous la protection des François. Les Outagamis diviserent leurs presens en trois lots, ils donnerent le plus gros aux Miamis, le second aux Kikabous, & se reserverent le plus petit.

Les Miamis ne témoignerent point aux Outaouaks le ressentiment qu'ils avoient de l'affront qu'ils venoient de recevoir, ils s'assemblerent environ trois cens guerriers pour faire leurs danses de guerre ; ils y entonnerent des *Chansons Funebres*, dans lesquelles ils nommoient ceux qui avoient été tuez par les Nadouaissioux. Ils devoient, selon la coûtume de la guerre,

faire le tour du camp en chantant & dansant, leur dessein étoit de tuër en même temps tous les chiens des Outaouaks pour en faire un Festin de guerre. Les Outagamis craignant qu'ils ne vinssent à cette extremité vinrent au devant d'eux pour les empêcher d'en agir comme ils avoient fait à l'égard des leurs ; les Outaouaks s'étoient déja mis sur la défensive : tout se passa cependant sans desordre.

Aprés que ceux-ci eurent fini leur Conseil, les Miamis s'assemblerent la nuit chez les Outagamis Renards, ils s'imaginoient que les François (deux entr'autres) n'étoient venus que pour empêcher les Outagamis de se joindre à eux. Un Chef de guerre voulant irriter sa nation contre ceux ci lui persuada de les faire brûler, le bruit en courut par tout le camp, un Outagamis entendant le discours de ce Chef sortit & dit aux Miamis qu'aprés qu'ils auroient mangé les Outagamis ils mangeroient apparemment ces deux François, il donna l'allarme à ceux de sa nation qui se mirent sous les armes. Un autre Miamis prenant la parole lui dit qu'il falloit absolument les brûler : ce ne fut pendant toute la nuit que mouvemens de la part des Miamis, qui ne respiroient que le moment de donner sur les Outaouaks,

qu'ils disoient amis des Sioux & des Iroquois qui les avoient mangez. Les Outagamis ne firent pas beaucoup d'état de toutes ces brusqueries, ils s'attacherent uniquement à suivre la volonté des François. Le jour étant venu les Miamis firent battre aux champs & défilerent en ordre de bataille, les Outagamis & les Kikabous ne faisant aucun mouvement, le parti que les François conseillerent aux Outagamis de prendre, fut de se joindre aux Miamis : allez, dirent-ils, avec eux, ils veulent tuër les François qui sont chez les Nadouaissioux, sans épargner les Sauteurs : quoique ceux-ci soient vos ennemis donnez-leur la vie, empêchez que les Miamis ne donnent sur eux & n'insultent les François ; allez donc pour les secourir plûtôt que pour aller en guerre contre les Nadouaissioux, s'ils livrent combat ayez de la reserve & ne vous abandonnez que quand l'ennemi sera en fuite. Les anciens des Miamis étoient restez au camp pour savoir la derniere resolution des Outagamis ; ils vinrent dans la cabane du Conseil où se trouverent ces François, le plus ancien presenta son Calumet à un de ceux-ci, qui fuma, & lui dit qu'il avoit entendu le cri de leur *Harangueur*, qui excitoit tous les Miamis à brûler son corps pour

le mettre à la chaudiere, qu'il avoit entendu ſon frere qui diſoit qu'il falloit faire main baſſe ſur les Outaouaks que les François avoient emmenez, quoi qu'ils fuſſent venus pour vanger leurs morts : que puiſque il leur trouvoit ſi peu d'eſprit & qu'il connoiſſoit leur égarement, les François abandonneroient leur entrepriſe & ſe joindroient aux quatre autres François qui leur avoient été donnez pour les accompagner chez les Nadouaiſſioux. Mange, diſoit ce François au vieillard, mange les François qui ſont aux Nadouaiſſioux, tu ne les auras pas plûtôt entre tes dents que l'on te les fera regorger. Un chacun ſe leva aprés, tous les Outagamis & les Kikabous firent lier leurs paquets par les femmes pour aller joindre les Miamis dans leur camp, à la reſerve des vieillards & des gens qui n'étoient pas bien alertes.

La premiere nouvelle que l'on eut depuis leur marche fut, que les Miamis avoient été battus, que les Outagamis & les Kikabous n'avoient pas perdu de monde, & que les Outagamis avoient ſauvé les Sauteurs & les François. Quatre de la jeuneſſe Outagamiſe arriverent quelques jours aprés de la part des Chefs, pour donner avis de tout ce qui s'étoit paſſé depuis le départ de l'armée. On leur entendit d'a-

bord faire huit cris de morts ſans dire s'ils étoient Miamis ou d'une autre nation. On leur fit promptement *chaudiere*, & l'on n'attendit pas que la viande fut cuite pour les faire manger. Aprés qu'ils furent raſſaſiez l'un d'eux parla devant les anciens & quelques François.

Un Chef des Chikagons, dit il, étant mort de maladie, les autres Miamis ne firent aucun preſent à ſon corps : nos Chefs touchez de cette inſenſibilité porterent des chaudieres pour le couvrir ; les Miamis de Chikagon en furent ſi reconnoiſſans qu'ils dirent à nos Chefs qu'ils s'uniſſoient à eux au préjudice de leurs alliez qui n'avoient pas ſoin d'eux quand ils mourroient, quoi qu'ils fuſſent venus pour les vanger. Un Piouanguichias étoit auſſi un peu plus loin, nous l'allâmes inhumer & nous lui fimes des preſens, les Miamis ne firent encore aucune démarche. Je vous avouë, anciens, que ces deux nations auroient tourné de face leurs caſſe-têtes ſi nous en avions voulu faire de même. Quand nous fûmes arrivez ſur un des bras du Miſſiſipi, huit Miamis qui étoient allez à la découverte emmenerent au camp deux François qui venoient de chez les Sauteurs, on les voulut brûler, nos guerriers s'y oppoſerent, ayant

déclaré hautement que nous n'étions partis que pour faire la guerre aux Nadouaiſſioux, l'on en retint un & l'on renvoya l'autre avec quelques Miamis chez les Sauteurs qui les reçûrent bien. Ce François ne ſejourna qu'un jour, dix Sauteurs & Outaouaks l'accompagnerent le lendemain pour venir trouver les Miamis, auſquels ils firent preſent de douze chaudieres : nos gens trouverent mauvais que les Sauteurs ne s'étoient pas partagez entr'eux & nous dans les cabanes, & de ce qu'ils leur avoient fait preſent de ſept chaudieres pendant que les Kikabous & nous n'en eûmes que cinq ; mais ce que nous trouvâmes d'extraordinaire fut que les Miamis vinrent trouver la nuit nos Chefs avec les chaudieres des Sauteurs, & d'autres marchandiſes qu'ils avoient ajoûté, pour nous engager de manger en commun ces Ambaſſadeurs. Il eſt vrai que nôtre Chef tira dans le moment un Collier qu'un François lui avoit donné à nôtre inſçû, par lequel il l'avoit prié de ne frapper n'y ſur ſa nation qui étoit aux Nadouaiſſioux, n'y ſur le Sauteur, n'y ſur aucuns des alliez d'*Onontio*. Ce Collier, dis-je, nous arrêta tous. On laiſſa aller depuis les Sauteurs qui indiquerent le village des Nadouaiſſioux qui avoient fait un

bon Fort pour s'y retirer en cas de beſoin. Une partie des Miamis réſolut de les y enlever, nous les ſuivîmes auſſi pour les arrêter. Les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias ſe ſouvenant des obligations qu'ils nous avoient pour le ſoin que nous avions eu de leurs morts, leverent le camp pour rompre le deſſein de leurs alliez. Pendant qu'ils faiſoient leurs pacquets il arriva un jeune Sauteur qui avoit eû quelque different avec un Nadouaiſſioux, il dit qu'il venoit ſe jetter de notre parti, mais un Miamis lui caſſa auſſi-tôt la tête & lui enleva la chevelure. Ce procedé nous obligea de plier bagage & de ſuivre les Oüaouyartanons & les Peoüanguichias. Les Miamis ne ſe voyant pas aſſez forts pour attaquer les Nadouaiſſioux décamperent comme nous & nous ſuivirent, ils conclurent le ſoir qu'il falloit ſe rendre ſur le Miſſiſipi où ils trouveroient plus de bêtes que ſur le chemin qu'ils avoient tenu juſqu'alors, ils envoyerent quarante de leurs guerriers au Fort des François: ils s'imaginoient y entrer comme dans une de nos cabanes. Les chiens du Fort les ayant éventez aboyerent aprés eux. Les François voyant des gens qui marchoient tête levée, prirent les armes & leur dirent de ne pas avancer; les

Miamis s'en mocquerent, mais les François tirerent dessus & les firent retirer. Les Miamis ayant décampé le lendemain du départ de leurs découvreurs, prirent leur même route. Quand nous vîmes que ils tenoient celle de l'établissement des François nous les suivîmes, apprehendans qu'ils n'allassent leur faire insulte. Les Oüaoüyartanons & les Peoüanguichias ne voulurent pas nous quitter. Nous vîmes arriver ces découvreurs qui crierent en arrivant que les François avoient tiré sur eux, nous sçûmes par là qu'ils avoient voulu tenter de surprendre leur Fort. C'en fut assez à nos Chefs pour reprocher aux Miamis de ce qu'ils vouloient renverser la terre & la rougir du sang des François. Les Oüaoüyartanons nous appuyerent fortement, nous leur déclarâmes que nous allions les voir & que nous nous flâtions d'être bien reçûs. Nôtre jeune Chef partit en même tems avec quarante guerriers. Ils appellent les François en arrivant au Fort. Il ne se fut pas plûtôt nommé que trois de ceux qui avoient été pillez avec Metaminens le reconnûrent. Ils firent venir aussi-tôt nos gens qui mangerent bien & que l'on chargea de bled d'Inde & de viande; on les avertit de se défier des Miamis qui vouloient les trahir.

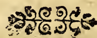
Quand ils eurent mangé ils vinrent nous joindre au camp où ils nous raconterent la bonne reception que les François leur avoient faite, mais quand les Miamis virent que leur dessein avoit été découvert, ils avouërent qu'ils ne pouvoient plus rien esperer, que Metaminens étoit contr'eux & que le Ciel le seconderoit. Ils quitterent donc la pensée de les aller attaquer : cela n'empêcha pas qu'ils n'allassent camper ensuite aux environs de leur Fort, les François leur en défendirent les approches par des décharges de mousqueterie. Ils leur firent même un défi de les venir attaquer, nous priant d'être neutre. Le Chef des Miamis leur demanda cependant à y entrer tout seul, on le lui accorda : il les pria de faire savoir aux Nadouaissioux qu'ils alloient chasser pour satisfaire au pillage des marchandises qui avoit été fait sur le François, & de les accompagner chez les Nadouaissioux pour avoir leurs femmes & leurs enfans qu'ils tenoient Esclaves. Qu'arriva-t-il ? les François furent assez bons d'y envoyer, croyant que ce Chef avoit parlé de bonne foi. Les Miamis camperent sur ces entrefaites à deux lieuës plus bas du Fort, & détacherent trois cens guerriers avec quarante de nos gens pour aller aux Nadouaissioux. Les Fran-

çois qui avoient fait leurs commiſſions, entendirent à leur retour quantité de coups de fuſils. Ils virent bien qu'ils avoient été trompez, & conjecturerent en même tems que les Miamis étoient ſous la conduite d'un Eſclave qui s'étoit nouvellement échapé. Les François allerent en diligence retrouver les Nadouaiſſioux qui abandonnoient leur Fort faute de vivres. Quand ils furent la marche des Miamis, ils y rentrerent, ils y furent attaquez le lendemain à la pointe du jour, un Nadouaiſſioux ſortit avec un Calumet pour parlementer, un Miamis tira ſur lui & le tua, ſes gens le rapporterent au Fort. Les Miamis vinrent à la ſape avec beaucoup d'intrepidité ; mais ils furent chargez ſi vigoureuſement, qu'ils furent contraints de quitter priſe, aprés avoir perdu beaucoup de monde. Nous levâmes tous le ſiege, & aprés avoir fait une retraite generale nous nous ſeparâmes cinq jours aprés. Nos Chefs nous ont envoyez devant pour vous faire le détail de tout ce que je viens de vous dire ; ils ſont reſtez pour faire chaſſer la jeuneſſe, & ils arriveront dans peu.

La conduite des Outagamis fut tout à-fait judicieuſe dans cette occaſion, car les Outaouaks qui ſe trouverent dans ces

quartiers ne furent pas chargez par les Miamis qui leur cherchoient querelle, les Sauteurs éviterent de tomber entre les mains de leurs ennemis, les François profiterent des avis qu'on leur donna de se tenir sur leur garde, & les Nadouaissioux ne succomberent pas. La Nation ne doutant pas que Mr. de Frontenac ne fut content des services qu'elle venoit de lui rendre, lui députa plusieurs Chefs à qui il fit tout le bon acueil possible. Les Outaouaks qui étoient pour lors à Michilimakinak les retinrent quinze jours pour les régaler. Tout paroissoit tourner à l'avantage de la Colonie lorsqu'il arriva une chose qui lui fut d'un avantage infini, ce fut un grand démêlé entre les Iroquois & les Outaoüaks, dont l'évenement renversa tous les projets des premiers.

Je finis en même temps de décrire les mouvemens qui se sont passez chez tous ces Peuples, aprés que j'aurai donné une idée d'un combat qui se donna sur le lac Herier entre ces deux nations.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Les Hurons que l'on croyoit être fort des amis des Iroquois, leur livrent Combat au lac Herier.

PArmi les Outaoüaks de Michilimakinak qui s'étoient toûjours unis aux Hurons en faveur des Iroquois, il y avoit des Chefs qui ne laiſſoient pas de prendre fortement nos interêts. Il ſe fit un jour de grands reproches entre les Hurons & nos Partiſans. Ceux-ci leur dirent que le Baron trompoit impunément *Onontio* par les proteſtations d'amitié & d'alliance qu'il renouvelloit avec lui, pendant qu'il ſe ſervoit de toutes ſortes de ſtratagêmes pour nuire à ſes Alliez, & que l'on ſavoit fort bien qu'ils devoient ſe rendre avec les Iroquois à la riviere de ſaint Joſeph pour détruire les Miamis: il y eut de grands éclairciſſemens de part & d'autre. Les Hurons avouërent leur deſſein, mais comme ils ſe picquerent d'honneur ils dirent aux Outaoüaks que s'ils vouloient venir avec eux ils donneroient enſemble ſur les Iroquois, avec qui ils ſe foucioient fort peu d'avoir aucun ménagement, & afin qu'on ne crût

pas qu'ils voulussent les sacrifier, ils leur abandonnoient leurs femmes & leurs enfans, dont ils seroient les maîtres en cas qu'il y eut de la trahison, ils partirent donc en nombre égal. Ils trouverent trois canots de Sakis au milieu du lac Herier qui relâchoient d'une déroute que leur avoit causé des Iroquois qui avoient tué leurs Chefs, deux de ses freres & un de ses cousins, quoique les Iroquois eussent perdu de leur côté huit hommes, les Sakis se joignirent avec les Hurons & les Outaoüaks, ils tirerent plusieurs coups de fusils pour se faire connoître aux Iroquois: ayant apperçû une grosse fumée ils envoyerent quatre hommes à la découverte qui marcherent dans le bois. Lorsqu'ils furent sur le rivage à peu prés où ils pouvoient entrevoir quelqu'un, ils virent quatre hommes qui marchoient sur le bord du lac, ils rentrerent dans le bois, d'où ils firent une décharge sur ces Iroquois, ils gagnerent aussi-tôt leurs canots. Les Iroquois étoient au nombre de trois cens qui travailloient à faire des canots d'écorce d'ormeau; ils n'en avoient pour lors que cinq de faits: ils se jetterent dedans avec tant de précipitation pour donner sur les Outaoüaks qu'ils en creverent deux, ils les poursuivirent avec les trois autres,

dont le premier étoit de trente hommes, le second de vingt cinq, & le troisiéme de seize. Les Hurons, les Sakis & les Outaoüaks, qui étoient en nombre égal, se voyant au moment d'être pris, se rallierent & résolurent de souffrir le premier feu des ennemis. Le Chef de guerre des Outaouaks & un Huron furent d'abord tuez ; mais les autres avançant toûjours jusqu'à ce qu'ils fussent à bout-portant des Iroquois ; alors ils firent leur décharge sur le canot de trente hommes, dont il y en eût tant de tuez que les morts le firent tourner, de sorte qu'ils perirent tous trente, soit par l'eau, soit par le casse-tête, & les flêches ; celui de vingt eût le même sort, mais on en fit cinq prisonniers. Le grand Chef des Tsonnontouans fut blessé à mort dans ce choc, ils lui casserent la tête & enleverent sa chevelure. Enfin ces prisonniers étans arrivez à Michilimakinak parurent fort touchez de ce que leur nation s'étoit trouvée la dupe des Hurons, qu'ils regardoient comme leurs meilleurs amis, & voici de quelle maniere ils s'en plaignirent.

Les Hurons nous ont tuez, ils nous ont invitez par des Colliers l'Automne dernier de nous trouver proche la riviere de saint Joseph où ils devoient s'assem-

bler : ils avoient promis de nous y faire *manger* le village des Miamis, ils devoient nous conduire à Michilimakinak aprés cette expedition pour nous livrer les Outaouaks & leurs gens même qui s'y trouveroient. Nos Chefs ont levé le parti que vous avez vû pour cet effet, mais les Hurons nous ont trahi, nous croyons être de vos amis ; nous savons bien que ce sont les Pouteouatemis qui vous ont engagé avec eux pour donner sur nous quand vous nous avez défait ensemble dix cabanes, nous ne nous en prenons pas à vous, c'est à eux, & nous n'avons jamais conspiré contre vous. Cette défaite des Iroquois affermit les Hurons & tous nos Alliez dans notre parti.

Fin du second Tome.

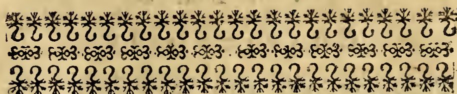


TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE II. TOME.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

Fin de la Table.

